

LA VIOLENCE DANS L'OEUVRE D'YVES THÉRIAULT

par

Pierre L'Hérault

Thèse
présentée à la
Faculté des Etudes supérieures et de la Recherche,
Université McGill,
pour l'obtention du grade de
Maître ès Arts

Département de Langue
et Littérature françaises

Juillet 1970

Pierre L'Hérault

LA VIOLENCE DANS L'OEUVRE D'YVES THÉRIAULT

Département de Langue et Littérature françaises,
Université McGill,
Thèse de M.A.

La présente thèse a pour sujet La violence dans l'oeuvre d'Yves Thériault. La violence est ici étudiée sous deux aspects: l'action des forces extérieures qui oppriment l'homme et l'action brutale de l'homme qui tente de se dégager de l'oppression.

Les trois premiers chapitres analysent la violence que subit l'homme de la part du milieu physique (Ch. I), du milieu social (Ch. II) et des forces "obscur" (Ch. III). Sans cesse victime de la violence des forces extérieures, le personnage de Thériault fait l'expérience de l'aliénation.

Les trois autres chapitres décrivent la violence de l'homme et en dégagent la signification. L'analyse des divers types de violence des individus (Ch. IV) montre que le comportement des personnages de Thériault est inspiré par une vigoureuse volonté d'affirmation de soi et de libération. L'étude du lien entre violence et sexualité (Ch. V) éclaire les mobiles profonds qui incitent l'homme à la violence. La violence sexuelle apparaît, en effet, comme un mode particulier d'exprimer l'aspiration de l'homme à la liberté. Il tente de briser l'interdit parental qui l'empêche d'accéder à la maturité, identifiée ici à la puissance génitale. Enfin, une réflexion sur l'association violence-tendresse (Ch. VI), qui sous-tend l'univers romanesque de Thériault, permet de mieux situer la violence et d'en expliciter la signification. La violence des individus ne se justifie pas par elle-même, mais s'inscrit dans un processus de libération dont le terme est la tendresse.

Ainsi, les aventures particulières des personnages de Thériault, vécues sous le signe de la violence, peuvent être considérées comme des manières diverses d'exprimer une réalité humaine fondamentale: l'expérience de l'aliénation et la volonté de libération et de communion.

(143pp.)

Juillet 1970

TABLE DES MATIERES

ABREVIATIONS	4
INTRODUCTION	5
CHAPITRE I : LA VIOLENCE DU MILIEU PHYSIQUE	12
I- <u>Les pays de soleil et de montagne</u>	13
II- <u>Les immensités désertiques</u>	15
III- <u>La ville: Montréal</u>	21
CHAPITRE II : LA VIOLENCE DU MILIEU SOCIAL	27
I- <u>L'ostracisme d'un milieu social</u>	27
II- <u>Le pouvoir politico-religieux</u>	32
III- <u>La violence des préjugés raciaux</u>	35
IV- <u>La domination des autochtones par les Blancs</u>	38
CHAPITRE III : LA VIOLENCE DES "FORCES OBSCURES"	47
I- <u>La religion rigoriste</u>	47
II- <u>Le destin</u>	52
1. Le destin dans l'ensemble de l'oeuvre	52
2. L'action violente du destin	54
3. La réaction de l'homme devant le destin	57

CHAPITRE IV : LA VIOLENCE DES INDIVIDUS	67
I- <u>La violence nécessaire</u>	68
1. La violence de survie	69
2. La violence libératrice	70
3. La violence vengeresse	74
II- <u>La violence dominatrice</u>	78
III- <u>La violence gratuite</u>	87
IV- <u>Ambiguïté de la violence</u>	89
CHAPITRE V : VIOLENCE ET SEXUALITE	93
I- <u>Les "Contes": Une sexualité trouble</u>	95
II- <u>La sexualité, expression de la violence</u>	101
III- <u>La violence, expression de la sexualité</u>	110
CHAPITRE VI : VIOLENCE ET TENDRESSE	117
I- <u>Deux pôles: violence et tendresse</u>	117
II- <u>De la violence à la tendresse</u>	121
III- <u>L'homme réconcilié</u>	128
CONCLUSION	131
BIBLIOGRAPHIE	136

ABREVIATIONS

Afin de simplifier les notes, nous avons abrégé le titre de plusieurs oeuvres d'Yves Thériault. Nous n'utilisons ces titres abrégés que dans les notes de bas de page. En voici la liste.

<u>Amour au goût de mer</u>	-	<u>Amour</u>
<u>Antoine et sa montagne</u>	-	<u>Antoine</u>
<u>L'Appelante</u>	-	<u>Appelante</u>
<u>Les commettants de Caridad</u>	-	<u>Commettants</u>
<u>Contes pour un homme seul</u>	-	<u>Contes</u>
<u>Le dompteur d'ours</u>	-	<u>Dompteur</u>
<u>La fille laide</u>	-	<u>Fille</u>
<u>Le grand roman d'un petit homme</u>	-	<u>Grand roman</u>
<u>L'Ile introuvable</u>	-	<u>Ile</u>
<u>La mort d'eau</u>	-	<u>Mort</u>
<u>La rose de pierre</u>	-	<u>Rose</u>
<u>Le ru d'Ikoué</u>	-	<u>Ru</u>
<u>Tayaout fils d'Agaguk</u>	-	<u>Tayaout</u>
<u>Les temps du carcajou</u>	-	<u>Temps</u>
<u>Le vendeur d'étoiles</u>	-	<u>Le vendeur</u>
<u>Les vendeurs du temple</u>	-	<u>Vendeurs</u>

INTRODUCTION

En 1959, Guy Robert signalait que "le fait Yves Thériault" a souvent été négligé¹. En 1970, une telle remarque n'a à peu près pas perdu de son actualité. Les critiques semblent réticents en face de ce romancier qui bouscule nos traditions, ne serait-ce que parce qu'il écrit beaucoup, qu'il écrit trop, diraient certains². Pourtant, ceux qui ont approché son oeuvre autrement que par le biais d'un trop rapide compte-rendu ou d'un trop général commentaire, y ont vu une manière particulièrement vigoureuse et originale d'exprimer l'universel désir de l'homme de vivre libre.

Ainsi, ce qui intéresse André Brochu, ce n'est pas que Thériault publie beaucoup, mais qu'il écrive "sous le signe de

¹"Petit bilan de notre production littéraire 1958", dans Revue Dominicaine, vol.LXV, t.I, mars 1959, p.83.

²Le titre de certains articles ne reflète-t-il pas ce malaise? Gérald Godin titre ainsi un article: "Yves Thériault l'Innombrable" (Livres et auteurs canadiens 1961. Panorama de la production littéraire de l'année, Montréal, p.21); un texte de Guy Robert s'intitule comme suit: "Yves Thériault: un romancier qui écrit beaucoup de romans" (Maintenant, n.2, février 1962, p.75). André Major voit les choses autrement; il écrit: "Thériault scandalise ceux qui créent au compte-gouttes; il est l'un des rares Québécois à poursuivre en dépit de l'âge une oeuvre inégale, certes, faible parfois, mais où jamais ne manque la vie, le souffle qui est le sien ..." ("Défense d'Yves Thériault", dans Le Devoir, 14 septembre 1968, p.12).

la libération"³. A sa suite, Gérard Bessette qualifie Thériault de "force de la nature" et croit que ses romans "valent surtout par l'allant de la narration et par la fusion instinctive du mythe et de la réalité"⁴. Son originalité viendrait de ce qu'il est "le plus primitif, le plus "archaïque" de nos romanciers"⁵. Pour Rénald Bérubé, qui lui a consacré plusieurs articles, "Thériault est peut-être le plus nord-américain des auteurs québécois"⁶; il évoque Faulkner par le climat de revendications acharnées, par le goût des aventures sexuelles et le volonté de délivrer l'homme qu'on retrouve dans ses romans. Son oeuvre porterait une "très riche signification" dans la littérature québécoise parce qu'elle décrit "l'homme qui veut secouer le joug, sortir d'un long sommeil, retourner à ses origines les plus lointaines pour retrouver ses racines"⁷. En fait, le pri-

³"Yves Thériault et la sexualité", dans Gilles Marcotte, Présence de la critique, Montréal, HMH, 1966, p.228.

⁴"Le Primitivisme dans les romans de Thériault", dans Une littérature en ébullition, Montréal, Editions du jour, 1968, p.215. Au début de son étude, Bessette essaie d'apprécier ce qu'il doit à André Brochu: "Comme les idées de Brochu coïncidaient fréquemment avec celles de l'étude ci-dessous, il m'est quelquefois impossible de faire le départ entre celles qui viennent de moi et celles qui m'ont été inspirées par la lecture de notre jeune critique" (p.111).

⁵Ibid., p.111.

⁶"Yves Thériault ou la recherche de l'équilibre originel", dans Europe, vol.XLVII, n.478-479, février-mars 1969, p.55.

⁷Ibid.

mitivisme qu'on s'accorde à reconnaître comme caractéristique fondamentale de l'univers romanesque de Thériault traduirait un désir de libération, un désir de retour à une liberté première que compromet la vie dans une société qui, à tout moment, freine les élans de l'homme.

Lorsqu'il veut définir le primitivisme de Thériault, Bessette emprunte une formulation de Charles Beaudoin:

Il est légitime d'employer cette expression "pensée primitive" tout également pour désigner, d'une part la pensée des primitifs, et, d'autre part, les manifestations de cette région de notre psyché (généralement inconsciente) que j'ai appelé le primitif, qui correspond au noyau essentiel du ES de Freud, et où sont précisément conservés les mécanismes de la pensée des primitifs (l'ontogénèse répétant la phylogénèse).⁸

En termes moins techniques et plus appliqués à l'oeuvre de Thériault, Rénald Bérubé reprend la même idée:

Tout se passe comme si, dans l'oeuvre de Thériault, le retour aux sources originelles, aux pulsions et aux modes de vie les plus primitifs et les plus reculés de l'homme, était une sorte de prérequis, une condition sine qua non à l'entrée consciente dans l'existence.⁹

Notre recherche, La violence dans l'oeuvre d'Yves Thériault, s'inscrit dans la perspective ouverte par les études de Brochu, Bessette et Bérubé. La violence est en effet un élément essentiel de l'univers primitif. Michel Lefebvre croit qu'elle exprime les pulsions livrées à elles-mêmes et non comprimées

⁸"Le Primitivisme", p.112.

⁹"Yves Thériault ou la recherche...", p.52.

par l'éducation d'une société policée¹⁰. Les critiques s'entendent sur ce point. Les auteurs de la toute récente Histoire de la littérature canadienne-française, par exemple, répètent après Tougas que le naturalisme de Thériault se manifeste sous forme de "force génésique" et de "violence"¹¹. Cependant, on n'a guère dépassé cette constatation initiale. Il nous semble qu'une étude plus attentive de cette réalité pourrait nous amener à préciser le processus de libération qu'illustre Thériault et à dégager une signification plus globale de son oeuvre.

Mais qu'entendons-nous ici par violence? Essentiellement deux choses. D'abord, l'action des forces extérieures qui oppriment l'homme. C'est la violence que subit l'homme. Secondement, l'action brutale de l'homme qui tente de se dégager de l'emprise des forces extérieures, de s'affirmer face aux autres et parfois de les dominer. C'est la violence active de l'homme. L'on se rend compte que celle-ci est plus complexe que celle-là. Elle peut à la fois exprimer un simple désir de libération, comme aussi un instinct de domination ou de vengeance. Les trois premiers chapitres sont consacrés à décrire la violence des forces extérieures et les trois derniers, à explorer la violence

¹⁰Le primitivisme d'Yves Thériault, Thèse de M.A., Université de Montréal, Faculté des Lettres, (s.éd.), 1962, pp.93 et 95.

¹¹G. Bessette, L. Geslin, Ch. Parent, Histoire de la littérature canadienne-française, Montréal, Centre éducatif et culturel, Inc., 1968, p.491.

de l'individu et à découvrir sa signification.

Nous utiliserons dans les quatre premiers chapitres une méthode descriptive. Une telle méthode nous paraît la mieux indiquée pour identifier les diverses formes et manifestations de la violence, tant des forces extérieures que de l'individu. Dans les deux derniers chapitres, allant au-delà de la simple description, nous chercherons à découvrir la signification de la violence dans l'ensemble de l'oeuvre, en examinant comment elle se situe par rapport à la sexualité et à la tendresse. Nous croyons ainsi pouvoir décrire la violence, en mesurer l'importance et dégager la signification qu'elle confère à l'oeuvre.

Comme il s'agit ici essentiellement de l'étude d'un thème, nous renonçons à analyser les oeuvres selon l'ordre de parution, trouvant plus pratique et opportun de les regrouper selon les affinités qu'elles entretiennent avec tel ou tel aspect de notre recherche. Cependant, à l'intérieur de cette limite, chaque fois que la chose est possible, nous respectons la chronologie. On comprendra facilement aussi qu'il n'entre pas dans notre projet de porter un jugement esthétique, encore moins moral, sur l'oeuvre de Thériault. Nous nous contentons d'approfondir un thème. Rien de plus...

Une dernière remarque d'ordre technique s'impose pour expliquer le choix de nos sources et des études critiques qui figurent dans notre bibliographie. L'expression "oeuvre d'Yves

Thériault" équivaut ici à "oeuvre romanesque pour adultes". Nous avons laissé de côté les oeuvres qui s'adressent aux enfants et aux adolescents. Nous l'avons fait délibérément, considérant que les seules oeuvres pour adultes composaient déjà une matière de recherche suffisante. Délibérément aussi, nous avons ignoré les contes et nouvelles publiés ici et là dans des périodiques aussi différents que La Nouvelle Relève, Châtelaine, etc. (souvent regroupés d'ailleurs, par la suite, dans des recueils de contes ou de nouvelles), de même que les nombreux textes radiophoniques préparés par Thériault. Nous ne retenons que les oeuvres auxquelles Yves Thériault a donné un caractère définitif en les publiant dans des recueils particuliers. Quant aux études critiques, nous avons éliminé la plupart des survols généraux de l'oeuvre et les bilans littéraires annuels, de même que certains reportages sur Yves Thériault. Ces genres d'écrits n'intéressaient que de très loin notre sujet. Aussi, n'avons-nous pas voulu alourdir de leur présence inutile notre bibliographie. Nous avons également renoncé à citer certains travaux approfondis mais trop spécialisés, comme l'étude de Lorette Poirier, La fonction mythique de l'eau dans Le Ru d'Ikoué et Amour au goût de mer de Yves Thériault¹². Le critère de choix des études critiques a

¹²Thèse de M.A., Université de Montréal, Faculté des Lettres, (s.éd.), 1967. Dans son introduction, l'auteur définit ainsi l'objet de son étude: "L'eau ... est analysée dans les différentes formes d'archétypes féminins qu'elle revêt, et selon l'apport vital de chacun de ces archétypes dans les âges psychologiques correspondants."

été notre sujet...

Enfin, qu'il nous soit permis de remercier de façon toute spéciale Madame Monique Niéger qui a aimablement accepté de diriger notre recherche et nous a prodigué les plus utiles conseils.

CHAPITRE I

LA VIOLENCE DU MILIEU PHYSIQUE

Dès lors que nous entreprenons de caractériser l'action sur l'homme des forces extérieures, il semble tout naturel d'aborder le sujet par une étude du milieu physique. En ce qui nous concerne, cela revêt un caractère de nécessité puisque Thériault présente des personnages primitifs pour qui l'être-au-monde se définit immédiatement et vitalement à travers les relations qu'ils entretiennent avec leur milieu physique. Quel type de rapports existe-t-il entre le cadre géographique et l'homme? Voilà la question que nous voulons examiner dans ce premier chapitre.

Paulette Collet a noté que Thériault n'est pas un paysagiste remarquable¹. Rarement s'applique-t-il à décrire avec minutie et pour lui-même un paysage²; il se contente de l'esquisser par quelques traits significatifs. Quelques traits de ca-

¹"Les paysages d'hiver dans le roman canadien-français", dans La Revue de l'Université Laval, vol. XVII, n.5, 1963, p.418.

²Il y a bien dans certains romans des pages entières, parfois même un chapitre complet - comme dans L'Appelante (Ch. XI) - consacrés à la description d'un lieu, mais ces descriptions s'appliquent davantage à évoquer un climat général qu'à peindre les détails d'un paysage.

ractère, oserions-nous dire. Car ici, le cadre physique, loin d'être un décor statique, se comporte à la manière d'un être vivant et participe à l'action.

Le lecteur le moins attentif d'Yves Thériault aura observé en outre que les rapports de l'homme et de son milieu physique sont davantage fondés sur l'hostilité que sur l'harmonie. Le milieu physique crée des conditions de vie extrêmement difficiles. C'est en ce sens que nous parlons de la violence du milieu physique. Si on exclut, en effet, les romans dont le cadre est la mer - et encore faut-il mettre à part Les temps du carcajou, - les milieux physiques écrasent l'homme. Point de contrées idylliques disposant à un agréable farniente, mais, comme l'écrit Régnald Bérubé, un pays "rude, brutal, plus grand que nature"³. Nous départagerons les milieux physiques en trois groupes: les pays de soleil et de montagne, les immensités désertiques et la ville.

I- Les pays de soleil et de montagne

Trois villages composent le premier groupe: Karnac (La fille laide), Caridad (Les commettants de Caridad), et un village anonyme (Le dompteur d'ours). Accrochés aux montagnes et brûlés par le soleil, ils offrent à leurs habitants une existence de misère et d'âpre labeur. Karnac comprend une trentaine de

³"Yves Thériault ou la recherche...", pp.51-52.

masures disséminées sur quelques rares terrains plats, au milieu des pics, des pentes abruptes, des caps et des descentes vertigineuses⁴. Véritable étuve: le soleil échauffe les esprits et y provoque la colère⁵. Le village où survient le dompteur d'ours lui ressemble étrangement. La violence du climat et de la géographie y est cependant davantage soulignée:

... ce soleil lourd, ardent, qui cuisait lentement les montagnes, les pentes nues où travaillaient les gens, les pâturages où les animaux affalés ne paissaient même plus... cette masse de feu qui enserrait les plantes et les suffoquait, qui torturait les bêtes, qui s'appuyait contre la peau des gens et poussait cruellement pour en pressurer toute la sueur, toute la force.⁶

L'auteur insiste sur l'inhospitalité de cette "contrée sauvage, montagneuse, presque déserte, rarement visitée"⁷. Des mots aussi peu flatteurs servent à décrire Caridad: "... un pays aussi abrupt, aussi mal connu, juché trop haut dans le ciel et si peu charitable."⁸

Ce caractère agressif d'une région agit sur ses habitants en les façonnant à son image. Dans Karnac vivent "des hommes sombres, sans grands rires, et des femmes"⁹, des "gens rudes et simples, sans demi-haine ou amour subtil", des gens aux "sentiments tranchés"¹⁰, bref "loups parmi les loups, rocs parmi les rocs"¹¹. Des gens "rudes, soit, aux passions un peu vio-

⁴Fille, p.75. ⁵Ibid., p.86. ⁶Dompteur, p.9.

⁷Ibid., pp.16-17. ⁸Commettants, p.7. ⁹Fille, p.75.

¹⁰Ibid., p.79. ¹¹Ibid., p.82.

lentes, mais de bonnes gens au fond"¹² habitent le village qui accueille le dompteur d'ours. L'arrivée inattendue de ce personnage mystérieux révèle au grand jour que chaque maison emmu-
raillait "des émois ou des craintes; des désirs inavoués ou des jaillissements soudains de colère ou de dépit; de haine sourde qui avait attendu des années pour surgir au grand jour"¹³. La veuve Inez dira qu'"il y avait trop de tentations qui couraient Caridad"¹⁴. En commençant le récit de la corrida, elle ne manque pas de souligner le rôle joué par le soleil dans le drame de Heron et de Pilar: "Temps chaud... Temps d'ardeur dans le sang..."¹⁵ Et encore: "Temps de haute chaleur, comme je l'ai dit, de fort soleil, et peut-être temps de vent chaud."¹⁶

Dans ces trois villages de montagne et de soleil, le cadre physique opprime l'homme en lui rendant les conditions de vie extrêmement difficiles. Il le façonne à son image: violent et sans demi-mesures. Il éveille les passions, révèle les émois longtemps contenus et provoque les drames les plus sanglants.

II- Les immensités désertiques

Quittant les régions de soleil pour le froid du Grand Nord canadien, où se situe l'action des romans Agaguk et Tayaout

¹²Dompteur, p.118. ¹³Ibid., p.39.

¹⁴Commettants, p.55. ¹⁵Ibid., p.108. ¹⁶Ibid., p.109.

fils d'Agaguk, nous découvrons un paysage qui domine l'homme de sa démesure. Aux montagnes peu hospitalières, succède "la toundra sans fin, plate et unie comme un ciel d'hiver, sans horizon et sans arbres"¹⁷. Agaguk, Iriook et Tayaout savent ce qu'il en coûte d'arracher le droit de vivre à cette contrée désolée et démesurée qui dissimule de multiples embûches: immensité de la toundra, rigueur du climat, rapacité des bêtes sauvages.

S'"il y a des fleurs sur cette toundra", pendant une semaine, "c'est le seul instant de couleur"¹⁸; l'hiver, terrifiante saison, reprend vite ses droits et, avec lui, "le froid dévorant, la misère des jours"¹⁹. L'hiver guette l'imprudent et le présomptueux pour l'engloutir dans "la tourmente blanche"²⁰ des terribles blizzards. Au cours de son pèlerinage solitaire aux pays des ancêtres, Tayaout traverse des contrées aussi impitoyables. Le Sommet de la Terre est un "immense pays d'éternité, toute démesure des déchaînements"²¹. Si la Terre de Caïn semble à l'Inuk un pays de meilleure survie, il n'en ressent pas moins une grande terreur, "lorsqu'un vent coulis se vrille soudain en une force qui extirpe les arbres nains, arrache les tentes, renverse à la mer les canots et abat les estacades de pilotis où sont garées les provisions de conserve"²². Sans doute, est-ce dans Tayaout fils d'Agaguk que Thériault a le mieux ex-

¹⁷Agaguk, p. 9. ¹⁸Ibid., p. 40. ¹⁹Ibid., p. 97.

²⁰Ibid., p. 62. ²¹Tayaout, p. 30. ²²Ibid., p. 53.

primé l'aspect terrifiant du paysage nordique. Il en fait une sorte de génie malfaisant qui prend plaisir à empêtrer l'Esquimau "dans quelque filet dont il a peine à sortir"²³.

A la démesure du pays et à la rigueur du climat, s'ajoute la rapacité des bêtes. Sinistre présage, le hurlement des loups affamés tient en éveil Agaguk et Iriook. Pendant plusieurs jours et plusieurs nuits, ils monteront la garde, angoissés par la présence invisible du grand loup blanc que la chair fraîche de Tayaout attire près du campement. Grâce à sa ruse et à sa force, Agaguk aura raison de l'ennemi qui lui déchirera cependant une partie du visage²⁴. Tayaout, lui, se mesure à un ours blanc qui lui lacère l'épaule et reviendra finir son oeuvre l'année suivante²⁵.

Evocation puissante de la violence d'un milieu que ce combat singulier de l'homme et de la bête, au cours duquel l'homme perd son visage, son identité: Agaguk "n'existe plus"²⁶, dira Iriook au policier. Evocation non moins saisissante que

²³Ibid., p.52. ²⁴Agaguk, Ch. XXVIII, XXX et XXXII.

²⁵Tayaout, pp.31 et 158.

²⁶Agaguk, p.243. S'il est vrai que cet événement aura un effet heureux pour Agaguk en rendant impossible son identification positive et le disculpant ainsi du meurtre de Brown, il n'en reste pas moins vrai qu'il provoque une crise grave dans les relations d'Agaguk et d'Iriook: "Mais voici qu'elle se sentait tout à coup dépossédée. Au lieu d'Agaguk qui avait été à la fois son rêve et sa merveille, elle voyait cet être nouveau, mutilé, qu'elle ne reconnaissait plus" (p.204). "L'homme si fier qui l'avait battue autrefois parce qu'elle avait pleuré et qu'il n'avait pas su consoler, cet homme-là s'accommoderait-il de sa déchéance?" (p.217)

ce combat où l'ours attaque Tayaout, le blesse, s'enfuit pour revenir achever sa tâche, un an plus tard. L'Esquimau habite un pays qui tente à chaque instant de le détruire. Les rêves d'Iriook indiquent à quel point l'Inuk se sent à la merci d'une nature cruelle: "Iriook fut convaincue que dans les lointains immenses où voyageait Tayaout, quelque chose s'était passé, quelque chose de maléfique."²⁷ Au plus profond de son subconscient, l'Esquimau éprouve une méfiance justifiée à l'endroit de son pays.

Le pays des Indiens Ashini, N'Tsuk et Mahigan, malgré un climat plus tempéré et des forêts innombrables, cache autant de pièges mortels. Ashini est fier de son pays, l'Ungava et la Côte-Nord; il le nomme pourtant "le royaume des acharnés"²⁸. Son fils aîné Antoine n'a-t-il pas été entraîné dans la mort par "une crue de printemps"?²⁹ Les nombreux affrontements de l'homme et de la bête soulignent la violence des pays de Mahigan et de N'Tsuk. Dans Mahigan: combat du jeune homme Mahigan et de l'ourse³⁰; du jeune loup Mahigan et du loup-cervier³¹; du loup Mahigan et du loup-chef³²; mort d'Ann'tsouc sous la dent du

²⁷Tayaout, p.37. Ces rêves ne sont pas que l'écho des dangers qui menacent Tayaout. Ils sont aussi chargés d'une signification mythique, voire religieuse, comme l'indique ce texte: "Toute une nuit, Iriook rêva, elle aussi, à un ours blanc en forme d'homme, dont elle sut qu'il était un ancêtre et qui ragea contre elle et la menaça" (p.33). C'est nous qui soulignons.

²⁸Ashini, p.31. ²⁹Ibid., p.12. ³⁰Mahigan, pp.44-48.

³¹Ibid., pp.51-55. ³²Ibid., pp.97-102.

loup Mahigan³³; combat singulier des deux Mahigan, qui se termine par la mort du jeune chef cri³⁴. Dans N'Tsuk: lutte harassante de N'Tsuk et de son mari Sholshe contre une meute de treize loups³⁵; plus tard, un des enfants de N'Tsuk sera traîné dans la forêt par un vieux loup solitaire³⁶.

Temps de mort, l'hiver règne sur le territoire de Mahigan, situé entre la Baie James et le grand lac Mistassini; même dans leur sommeil, les Indiens doivent conserver,

... enfouie au creux du subconscient, l'inflexible volonté de survivre contre le froid mortel, contre le vent mortel, contre les blizzards mortels, contre l'hiver même, qui poursuit sans relâche son oeuvre puissante, son oeuvre de mort.³⁷

N'Tsuk parle de ses longues marches en forêt en compagnie de son mari Sholshe, au cours desquelles il faut "gravir une montagne, franchir un torrent ... malgré le froid d'hiver et l'eau tourbillonnante"³⁸, porter de lourds fardeaux "comme une bête accablée"³⁹.

Quelques paysages de Cul-de-sac, des Temps du carcajou et le milieu physique de Kesten s'apparentent à ces contrées inhumaines. Victor Debreux a voulu fuir la "flore accapareuse" de la jungle de Siam et "ces soirs lourds de l'Equateur"⁴⁰ qui murmuraient "de sinistres et incompréhensibles menaces"⁴¹. En

³³Ibid., p.102. ³⁴Ibid., pp.103-107. ³⁵N'Tsuk, pp.61-69.

³⁶Ibid., pp.92-94. ³⁷Mahigan, p.81. ³⁸N'Tsuk, p.16.

³⁹Ibid., p.17. ⁴⁰Cul-de-sac, p.51. ⁴¹Ibid., p.52.

Arabie, "on n'a pu empêcher que le désert soit grand, et loin le son des pays d'origine"⁴². "Ces pays d'épouvante", comme il les appelle, Victor Debreux les a "troqués sans regret" pour d'autres pays qu'il préfère, mais non moins rigoureux: "... pour le Haut Nord, des rigueurs de la Mackenzie et du Yukon supérieur aux vastes plaines venteuses de la toundra et pour les escarpements du centre de Baffin ...", et pour les rives escarpées de la Manicouâgan où il était maintenant, "écrasé au fond d'un trou, face à la mort"⁴³. Bruno Juchereau affirme que "le Grand Nord et l'Ungava sont des pays d'homme, vastes et cruels."⁴⁴ "C'est l'enfer, disait l'Ojibway"⁴⁵ du ranch de Kesten. Tandis qu'en été, la chaleur de juillet étouffe les hommes qui marchent avec le troupeau, l'hiver impose un froid sous zéro. Contre ces rudes conditions physiques, hommes et bêtes doivent s'unir:

Les hommes, l'homme et les bêtes viscéralement unis dans un même effort de continuation malgré les rigueurs du climat, malgré tout ce qui s'énumérait sur de longues pages et qui était adverse et fatidique.⁴⁶

Cette observation du narrateur de Kesten résume bien les caractéristiques des pays qu'habitent les personnages de Thériault.

Un trait commun se dégage des paysages primitifs examinés: leur hostilité envers l'homme. Le cadre physique domine de sa force brutale les hommes qui y vivent. L'homme est constamment l'objet de la violence incontrôlée et incontrôlable des

⁴²Ibid., p.137. ⁴³Ibid., p.52. ⁴⁴Temps, p.132.

⁴⁵Kesten, p.17. ⁴⁶Ibid.

éléments déchaînés. Nous ne prétendons pas relever une opposition fondamentale entre le milieu physique et l'homme. Au contraire, nous l'avons signalé à propos de Karnac, par exemple, l'homme est bâti à la dimension du pays: "... des êtres frustes et taillés d'un seul bloc ..." ⁴⁷ D'ailleurs, la ressemblance de l'homme et de son pays souligne peut-être mieux que tout autre chose la violence du milieu physique. Livré aux forces de la nature, il ne s'appartient pas.

III- La ville: Montréal

Contrepartie de ces régions non touchées par la technique, la ville se dresse, symbole et lieu de la civilisation nord-américaine. Chez Thériault, la ville s'appelle Montréal et elle occupe une place importante dans trois de ses romans: Aaron, Amour au goût de mer et La mort d'eau. N'y cherchons pas le Montréal des riches quartiers frais et ombragés, ni celui des plus modestes mais confortables quartiers périphériques. Thériault, avons-nous dit, ne s'arrête pas à décrire les milieux douilletts. Il entend plutôt dénoncer la violence qui pèse sur les petites gens. Aussi, choisit-il, comme cadre de quelques romans, les quartiers étouffants où s'entassaient les pauvres, en particulier les immigrants. Moishe et son petit-fils habitent un taudis, "dans le quadrilatère formé par les rues Saint-Laurent, Mont-

⁴⁷R. Bérubé, "Yves Thériault ou la recherche...", p.52.

Royal, Saint-Denis et Sherbrooke"⁴⁸. Eve-Angèle, vendeuse "dans un Woolworth, dans l'est", loge "à proximité de son emploi"⁴⁹. Pippo et Gina occupent une chambre étroite d'un troisième étage, rue Beaudry⁵⁰. Chacun entend les bruits ahurissants de la rue, respire l'air pollué et doit se contenter d'un espace parcimonieusement mesuré.

Environnement inhumain, fait de chaleur accablante, d'odeurs innommables et de sons choquants, tel se présente le quartier de Moishe et d'Aaron.

C'était l'été torride de Montréal. La moite fraîcheur du soir qui succédait à l'enfer de soleil devenait l'unique et trompeuse délivrance accordée au peuple des taudis et des rues étroites.

... Puis venait le crépuscule et cette brise pourtant étouffante, depuis longtemps dépouillée de ses odeurs de sapins et de grande montagne mais, en retour pleine des fumées d'usines et des puanteurs de la grande étuve.... ce qui avait été la pétarade des villes modernes se muait en un son nouveau, masse tonitruante, hurlante: sorte de symphonie hystérique de rires gras, de cris d'enfants, de klaxons, de moteurs, de sirènes d'ambulances.

.....
Par la fenêtre, les sons du cul-de-sac montaient, terrifiants pour Moishe, sauvages, déments: les cris, les imprécations, les rires, la musique des récepteurs de radio.⁵¹

Montréal, c'est un monstre écrasant, de béton et d'acier, d'asphalte surchauffée, d'usines dont les cheminées crachent une fumée puante. Quel contraste entre ce tintamarre sauvage et la voix de Moishe psalmodiant doucement!⁵²

⁴⁸Aaron, p.26. ⁴⁹Mort, p.74. ⁵⁰Amour, p.14.

⁵¹Aaron, pp.7-8. ⁵²Ibid., p.7.

Il faut relire certaines pages de Bonheur d'occasion ou de quelques uns de nos plus récents romans, pour retrouver dans notre littérature un portrait aussi dur de Montréal. Chez Thériault, les mots employés insistent sur le caractère violent et aliénant de la métropole: "enfer de soleil", "trompeuse délivrance", "brise étouffante", "grande étuve", "symphonie hystérique", etc. La réalité est d'autant plus cruelle pour Moïshe qu'il était venu à Montréal comme à la terre des promesses, "parce qu'il s'y trouvait des temples et que la loi était inscrite sur les Tables"⁵³. S'il y "retrouva les gens de sa Maison et aussi les gens des petites tribus"⁵⁴, il y connut surtout la misère. Fausse délivrance en somme. San Francisco avait eu raison de sa femme Sarah, morte "en maudissant ceux qui l'entouraient"⁵⁵, et de sa belle-fille Rébecca, morte en couches⁵⁶; Montréal lui arrache son fils David, "mort en impur au cours d'une rixe où il avait versé le sang"⁵⁷, et lui ravit, en l'assimilant, son petit-fils Aaron, dernier espoir de la lignée. Le vieux juif orthodoxe meurt dans l'amertume du désespoir: "Adonai ne nous entend plus..."⁵⁸ La ville l'a dépouillé de tout, y compris de son inflexible croyance.

Dans La mort d'eau, Montréal possède des traits identiques. Eve-Angèle étouffe dans le milieu renfermé des Iles-de-la

⁵³Ibid., p.25. ⁵⁴Ibid., p.26. ⁵⁵Ibid., p.23.

⁵⁶Ibid., p.24. ⁵⁷Ibid., p.26. ⁵⁸Ibid., p.158.

Madeleine⁵⁹. A sa jeune imagination romanesque, Montréal s'offre comme le lieu de la libération:

... Et pendant que lentement surgissaient en elle les vagues successives de la joie, elle rêva de cette lointaine ville d'or, où brillaient à cette heure toutes les lumières de la terre, où retentissaient d'innombrables musiques, où les filles aux yeux vifs dansaient sans fin, pendant que de beaux gars bruns au regard caressant leur disaient des choses belles et attirantes.⁶⁰

A Montréal, pense-t-elle, elle goûtera le bonheur, "la liberté d'aimer mieux ailleurs"⁶¹. La réalité se révélera tout autre. Dès son premier contact avec la ville, Eve-Angèle est assaillie par l'épouvante. Seule et perdue au milieu de la cohue anonyme et bruyante de la rue Sainte-Catherine, elle a peur⁶². Après quelques semaines, la ville lui aura imposé son moule; rentrée à la maison, harassée par ses longues heures de travail, elle mène "une petite vie sans horizon, trop calme, appauvrissante"⁶³. Cruel passage du rêve à la réalité. L'amour tarde à venir. Elle a cru le tenir un instant, mais ce n'était que l'étreinte brusque et sans respect d'un jeune mâle, tout occupé à chercher son plaisir: "Il n'a même pas parlé d'amour..."⁶⁴ Montréal déçoit la naïve Eve-Angèle: "... il semblait se creuser en elle un vide immense."⁶⁵ La fille des Iles pense sans doute que les gens de son pays - et parmi eux son beau-frère Valère Babin -

⁵⁹Mort, Ch. VI. ⁶⁰Ibid., p.47. ⁶¹Ibid., p.44.

⁶²Ibid., pp.71-72. ⁶³Ibid., p.77. ⁶⁴Ibid., p.104.

⁶⁵Ibid.

s'expriment avec vérité lorsqu'ils prétendent que Montréal, "c'est pire que Québec.... Ou ben Rimouski, Moncton" et qu'"une fille de par ici s'arrange mieux à Moncton, par exemple... Ou ben à Matane..."⁶⁶

Amour au goût de mer insiste sur l'anonymat où disparaît le citadin:

Angle Amherst et Sainte-Catherine, cinq heures d'un soir d'automne: la cohue. On bouscule les gens. Non parce qu'ils se nomment Pippo, mais sans les connaître et sans vouloir les connaître. Les autobus se pressent contre les trottoirs, les autos exigent passage; la foule a ses destinations, tant à gauche ou à droite que là, devant ou derrière, et qu'importe Pippo seul, Pippo mains vides, qui voudrait se voir à Taormina ou à Florence encore, ou à Paris.⁶⁷

Inconnu de ceux qui le côtoient, l'homme de la ville doit renoncer à son individualité et se fondre dans une masse sans visage et sans âme.

L'anonymat auquel la ville réduit l'homme résume et souligne sa violence. Soumis à un été torride ou à un hiver rigoureux, menacé par les bêtes ou les conditions géographiques difficiles, l'habitant de Karnac ou l'Esquimau du Grand Nord demeurent des individus bien particularisés, aimés ou détestés des leurs, mais jamais inconnus. Un réseau de relations humaines existait et permettait à l'individu d'occuper une place précise au sein de sa collectivité: la sienne. La ville nie ce droit.

⁶⁶ Ibid., p.34.

⁶⁷ Amour, p.8. C'est nous qui soulignons.

En cela, elle se révèle beaucoup plus violente que les milieux primitifs. Elle sape l'ensemble des forces vives de l'homme. Les énergies physiques sont minées par cet environnement de béton et d'acier, de chaleur, de tintamarre et d'air pollué qui assaillent tous les sens à la fois. Les énergies spirituelles se dégradent, faute de rapports humains épanouissants.

On a pu le constater au cours de ce chapitre, Yves Thériault semble fasciné par la violence du milieu physique. Aucun roman dont l'action se situe dans un paysage doux et apaisant. Il met en scène un homme dominé et écrasé, comme s'il voulait souligner la disproportion qui existe entre la puissance brutale d'un pays et la faiblesse de l'homme.

CHAPITRE II

LA VIOLENCE DU MILIEU SOCIAL

Le personnage de Thériault - comme tout homme - appartient à une communauté donnée dont l'organisation est plus ou moins complexe, selon qu'il s'agit d'une tribu, d'un village, d'une ville ou d'un pays. Au sein de cette société, il devrait pouvoir s'épanouir dans l'harmonie des rapports humains. Mais il arrive souvent qu'il se voit privé de sa liberté. Sous la pression de divers facteurs sociaux, il devient non pas un être respecté par ses semblables, mais le rouage d'une insensible machine. Le milieu social, qui aurait dû être le lieu de son épanouissement, devient celui de son aliénation.

Cette expérience d'aliénation, les personnages la vivent avec beaucoup d'acuité. Certains sont détruits par l'ostracisme d'un milieu social, d'autres par la dureté du pouvoir politico-religieux, la violence des préjugés raciaux ou la domination d'un peuple étranger. Loin de décrire une organisation sociale faite pour l'homme, Thériault en dénonce la violence.

I- L'ostracisme d'un milieu social

Cul-de-sac offre justement l'image d'un milieu social qui

prive l'homme de sa liberté, en lui interdisant toute initiative. Sous l'action d'un milieu social intolérant, le héros de Cul-de-sac, Victor Debreux, se détériore peu à peu jusqu'à n'être plus qu'une loque humaine condamnée à deux ans de vie. Un être vide et sans dynamisme. Coincé dans une crevasse, le long de la Manicouâgan, il livre la clef de sa triste aventure: "Have to, je suppose, qui avait décidé du sort. Have to, c'est un vocable sans réplique. On l'entend aux premiers âges. Et aux derniers."¹ Ce have to, sa famille et, à travers elle, le milieu social l'ont prononcé aux importantes étapes de sa vie.

Son père, Patrice Debreux, "digne fabricant de chaussure (sic)"² dans une petite ville des Cantons de l'Est, fonde ses rapports humains sur "une autorité non raisonnée"³: "L'acceptation du sort par ses ouvriers, l'engrènement dans le mécanisme pour sa famille; et lui, l'Homme, comme ressort moteur."⁴ Il avait inventé la vie de son fils, dira Victor⁵. Petit industriel conservateur, Patrice Debreux a réglé sa vie sur les préjugés d'un milieu où il convient de ménager les pouvoirs politiques et religieux et où, surtout, il importe de se conformer: "... nous sommes tout aussi solidaires de nos vertus que de nos..."⁶ Idéal du "juste milieu" ou, plus précisément, "de la banalité"⁷, pour reprendre l'expression de Victor.

¹Cul-de-sac, p.9. ²Ibid., p.12. ³Ibid., p.92.

⁴Ibid. ⁵Ibid., p.89. ⁶Ibid., p.91. ⁷Ibid., p.18.

La famille Debreux professe une religion où l'élément social, la pratique, prime sur la charité et la liberté. A sa fille qui exprime le désir de ne pas aller communier, un certain dimanche matin, Madame Debreux réplique: "Qu'est-ce que le monde dirait de te voir rester dans ton banc alors que nous irions tous à la Sainte Table?"⁸ Elle préfère assister à son triduum tertiaire plutôt que d'accueillir son fils à sa sortie du sanatorium Prévost⁹. Le père de Victor a conscience d'être généreux en lui "pardonnant" et en lui procurant une nouvelle situation, malgré l'humiliation que l'alcoolisme d'un fils a fait subir à ce respectable père¹⁰. Sa préoccupation la plus importante semble de garder intacte la réputation de la famille. Ainsi, Victor se retrouve-t-il au Vénézuéla et la famille à l'abri de tout commentaire désobligeant: "Si on te voit, on recommencera à parler. Et je t'assure que personne dans la maison n'a le goût de passer de nouveau par cette difficulté..."¹¹ Derrière les attitudes pharisaïques de ses parents, on devine la pression d'un milieu social qui trace une ligne de conduite dont on ne peut s'écarter qu'au risque d'encourir une condamnation sans appel, car, pour ce milieu, "la liberté, cela signifiait l'occasion de commettre le mal"¹².

Chaque membre de la famille et de la petite société es-

⁸Ibid., p.21. ⁹Ibid., p.96. ¹⁰Ibid., Ch. V.

¹¹Ibid., p.96. ¹²Ibid., p.29.

trienne unira ses efforts pour que Victor devienne une copie conforme au milieu. L'oncle Hervé, avocat et conseiller de la famille, à qui on "pardonnait même dans le temps, d'avoir une maîtresse"¹³, décide de la profession de Victor: "Fallait-il que nos moindres actes soient jaugés par cet homme, manipulés, inspectés, évalués?"¹⁴ La cousine Zoëlla Marceau, chez qui habite Victor pendant ses études de Génie, assure la relève. Elle prolonge le climat familial d'étouffement. Elle "créait constamment autour d'elle une atmosphère de nid. On la sentait contre soi, au-dessus de soi, derrière aussi, épiant, devinant, observant."¹⁵ Devant elle, Victor cesse d'exister comme individu: "Nous étions ses enfants, elle ne voulait point nous considérer comme des individus.... je perdis de ce fait ma notion d'être un."¹⁶

La firme d'ingénieurs que dirige Martigny reproduit l'image de la famille: "Martigny ressemblait à mon père. Les associés de Martigny ressemblaient à mon oncle Hervé. Le cycle familial se retrouvait ici."¹⁷ Avec ses deux associés, Martigny formait un groupe qui savait se ménager tous les appuis. L'un est chevalier d'un ordre convoité, un autre préside les campagnes de charité et un troisième fraie dans les coulisses de la politique et s'est laissé introduire dans une loge de la franc-maçonnerie de Montréal¹⁸. Victor doit suivre la ligne de conduite

¹³Ibid., p.12. ¹⁴Ibid. ¹⁵Ibid., p.25.

¹⁶Ibid., p.26. ¹⁷Ibid., p.42. ¹⁸Ibid., p.40.

de ses patrons et s'inscrire au Club Saint-Denis où la firme n'était pas encore représentée¹⁹.

Sous la pression de son père et de sa mère, les conseils de son oncle Hervé, l'attitude de Zoëlla Marceau et les exigences de Martigny, Victor Debreux devient le rouage docile d'une machine bien rodée, comme il l'exprime lui-même dans ce moment de lucidité que lui procure l'approche de la mort:

Malgré cette lucidité qui me fait me rappeler les événements courants, je suis incapable de me souvenir si, à cette époque, je pensais et si oui, à quoi. Ma vie était ordonnée par l'horloge ou par le calendrier. Je n'existais qu'en fonction du moment. Si j'organisais mes lendemains, c'était par habitude acquise. Ils ne m'apportaient donc ni surprise ni étonnement. Je n'étais pas amorphe, je n'étais pas un robot; j'étais issu d'un moule et je me conformais.²⁰

Ces propos permettent de mesurer l'ostracisme du milieu social de Victor Debreux. Ce milieu lui a refusé le droit d'être lui-même. Le drame de Victor commence au moment où il prend conscience de sa conformité au milieu. Du même coup, il se voit engagé dans un cul-de-sac, car on l'a détruit avant même qu'il existe comme individu libre. "Comment pouvais-je avoir la force de continuer, moi qui n'avais même pas su inventer ce qui me ferait homme?"²¹ soupire-t-il.

Victor Debreux n'est pas un homme vidé mais un être vide. Il n'est même pas activement inquiet. Il ne se pose pas de vraies questions, puisque sa désespérance est tranquille. Il s'est laissé façonner par les circonstances, et ceux qui lui ont imposé occasionnellement telles ou telles attitudes n'ont réussi qu'à produire un mobile de Calder, une espèce

¹⁹Ibid., p.46.

²⁰Ibid., pp.44-45.

²¹Ibid., p.133.

de mannequin en fil de laiton comme on en voit dans les magasins d'accessoires avant que les habillent les costumiers.²²

Clément Lockquell a bien saisi et exprimé ce que veut illustrer Cul-de-sac: la violence d'un milieu social intolérant.

II- Le pouvoir politico-religieux

Le climat de Cul-de-sac suggérait déjà que le pouvoir politique est souvent un facteur d'aliénation. Cela s'avère peut-être encore plus vrai s'il s'allie au pouvoir religieux, comme en témoigne Les vendeurs du temple. L'action se déroule sous le régime Duplessis. Les membres d'une paisible paroisse rurale du Québec, Saint-Léonide-le-Confesseur - en premier lieu, le curé Bossé et le docteur Pigeon, - feront les frais de cette collusion des pouvoirs politiques et religieux.

Par d'importants octrois, le député libéral fédéral Edmour Lanciault a su s'annexer le pouvoir de l'évêque du lieu, en tirant l'évêché d'une fâcheuse situation financière. Voici qu'il requiert en retour les services de l'évêque afin de régler un petit problème politique: empêcher que ne se construise une route là où les "bleus" de Québec ont décidé de l'ériger. L'évêque se prête de bonne grâce à la manoeuvre et ordonne au curé Bossé de déménager le cimetière de sa paroisse sur un terrain vacant de

²²Clément Lockquell, "L'expérience du vide. Cul-de-sac, roman d'Yves Thériault", dans Gilles Marcotte, Présence de la critique, p.97.

la fabrique sis à l'endroit même de la future route. L'évêque a soin cependant de ne pas révéler au curé Bossé le but véritable de ce déménagement, alléguant qu'il a l'intention d'ériger sur l'actuel emplacement du cimetière un chemin de croix imposant qui deviendra pour tout le diocèse un lieu de pèlerinage²³. Ainsi, le naïf curé devient-il l'instrument inconscient ("Vous pendez au bout d'une corde, puis Monseigneur vous fait danser..." lui dira Pascal Lamarche²⁴) et la victime odieuse de la politique. Alors que l'évêque et le député demeurent à l'abri dans leur tranquille refuge, lui devra affronter les passions déchaînées de ses paroissiens et leur imposer l'insolite et impopulaire décision de son supérieur.

Le curé réussit, non sans difficulté, à remplir sa mission²⁵. Emporté dans le remou de l'indignation populaire, il eût sûrement perdu à tout jamais sa douce quiétude si une fissure découverte dans le futur emplacement du cimetière n'avait permis de déceler la présence d'une importante nappe de pétrole²⁶. Le docteur Pigeon, pourtant fin connaisseur des rouages politiques, puisqu'il est "organisateur pour le parti politique occupant la dictature à Québec"²⁷, connaîtra lui aussi de cuisants revers. Certain d'obtenir un permis d'hôtel pour Ti-Blanc Parthenais,

²³Vendeurs, Ière partie, Ch. III. ²⁴Ibid., p.72.

²⁵Ibid., Ière partie, Ch. X. ²⁶Ibid., 2e partie, Ch. I.

²⁷Ibid., p.33.

moyennant le modique pot-de-vin de quinze mille dollars, il se rend à Québec pour apprendre qu'un protégé du député fédéral Lanciault a obtenu le permis par l'entremise d'un organisateur du parti "bleu"²⁸. Expérience qui l'incite à formuler d'amères réflexions sur ce "système qui force d'autres, infiniment plus vulnérables, infiniment plus respectables, à des compromissions de ce genre"²⁹.

L'attitude de l'évêché envers le curé Bossé sera marquée de la même intransigeance. Parce que celui-ci s'organise efficacement pour que les paroissiens - et non l'évêché ou la fabrique - retirent la plus grande part des bénéfices de l'exploitation du puits de pétrole, il doit quitter la paroisse et finir ses jours comme aumônier d'un couvent de Contemplatrices du Saint-Suaire³⁰. A l'émissaire de l'évêché, il avait dit: "... je n'ai pu, par simple devoir de chrétien, garder secret un tel acte de Dieu qui rendait riches mes gens et infiniment prospère la paroisse."³¹ L'administration n'a que faire de ce souci des petites gens.

Thériault, dans Les vendeurs du temple, démontre comment un pouvoir politico-religieux peut devenir oppresseur dès lors qu'il se désintéresse du bien commun.

²⁸ Ibid., pp.183-190. ²⁹ Ibid., p.189. ³⁰ Ibid., p.213.

³¹ Ibid., p.206.

III- La violence des préjugés raciaux

S'il souligne l'intolérance d'un milieu social et la dureté du pouvoir politico-religieux, Thériault s'attarde davantage à décrire la violence des préjugés raciaux. Ce thème joue un rôle déterminant dans Aaron et Amour au goût de mer. Les minorités juive et italienne se butent aux préjugés des Canadiens français. Une remarque s'impose ici. Que Thériault mette en scène des italiens défavorisés n'étonne guère. Qu'il mette en scène un juif opprimé surprend. Nous sommes habitués à considérer le Juif comme le symbole de la réussite. Est-il besoin d'appuyer sur ce fait que Thériault, animé d'un parti pris de dénoncer l'injustice, choisit de décrire le "petit" et non celui qui a réussi ou qui est susceptible de réussir? A l'intérieur de la minorité juive, à côté des riches, il a découvert des pauvres, comme Moishe, que ne protège pas le prestige de la réussite.

Avec l'arrivée des Lemieux dans son quartier, le petit-fils de Moishe, Aaron, apprend vite l'intolérance des Canadiens français qui "persécutaient pour la seule joie sadique"³². Entendant le cruel refrain répété par les six enfants Lemieux, "Maudit Juif écoeurant..."³³, il comprend "que dans sa forteresse même il était vulnérable, que les murailles et la loi du ghetto ne prévalaient point contre ces intolérants"³⁴. Objet de vexa-

³²Aaron, p. 32.

³³Ibid., p. 31.

³⁴Ibid., p. 32.

tions, il vit traqué par la peur du cri méprisant: "Jamais plus il ne retrouva sa fière insouciance, cette désinvolture qu'il avait en enfilant le cul-de-sac, tête haute, sourire aux lèvres."³⁵

Au contact de Viedna³⁶, jeune juive affranchie, puis de son milieu de travail³⁷, il apprendra que sa condition de Juif lui interdit de gravir les échelons du monde des affaires. Il avait dit un jour à Viedna: "Nous vivons dans un pays où tout est possible.... Le premier ministre est fils de cultivateur. Plusieurs de nos grands hommes sont partis de rien..."³⁸ Naïves paroles qui cèdent la place à d'amers propos de désenchantement: "Partout où nous allons, nous les Juifs, fit le garçon, nous sommes punis. Toi (Moishe) qui es pauvre, encore plus que les autres qui sont riches."³⁹ Les préjugés raciaux n'admettent pas la réussite de l'étranger.

Un même climat d'hostilité accueille à Montréal le jeune couple italien Pippo et Gina. Issus d'une Sicile baignée de soleil et de mer⁴⁰, ils sont rapidement détruits par Montréal. Le roman se termine par l'emprisonnement de Pippo⁴¹ et la mort de Gina⁴². A la recherche d'un travail correspondant à ses possibilités, Pippo se heurte à l'indifférence teintée de mépris. On ne

³⁵Ibid., p.33. ³⁶Ibid., Ch. X, XII, XVII et XVIII.

³⁷Ibid., pp.152-153. ³⁸Ibid., p.85. ³⁹Ibid., p.117.

⁴⁰Amour, p.7. ⁴¹Ibid., p.89. ⁴²Ibid., p.130.

veut pas l'entendre parce qu'il est italien:

Pippo Martorama, ce n'est pas un nom qu'on respecte. On confie à un homme de ce nom des besognes de pelle, de pic, de trous à creuser. On lui offre la sueur, le soleil ou le froid.⁴³

La logeuse, Madame Asselin, exprime les préjugés du milieu dans des attitudes et un langage qu'on ose croire caricaturaux. Jamais cette femme "n'a souri pour Pippo, même ce premier jour d'arrivée"⁴⁴. Sans aucune compréhension, elle chasse le jeune couple de sa maison à la suite d'une discussion quelque peu bruyante⁴⁵. Parce qu'elle voit pleurer Gina, elle conclut à l'adresse de Pippo: "Je ne serais pas surprise que vous la battiez! Les gens de votre race, ça traite leur femme comme des animaux!"⁴⁶ Quand on doit conduire Gina à l'hôpital, au lieu de prévenir Pippo, elle appelle la police parce qu'"avec des immigrants, on ne sait jamais"⁴⁷. La douleur de Pippo ne freine pas son emportement:

Personne ne me prendra plus à louer à des immigrants, je vous assure! Ca fait même pas de religion. Rien que des cris, des braillages... Non, les immigrants, c'est fini pour moi! Je tiens une maison respectable.⁴⁸

On comprend qu'une Madame Asselin sans finesse tiende de tels propos haineux. Le racisme froid du directeur de l'établissement bancaire où Pippo a tenté un vol à main armée confirme la véhémence des préjugés raciaux. Au juge, qui essaie de le

⁴³Ibid., p.21. ⁴⁴Ibid., p.20. ⁴⁵Ibid., p.54.

⁴⁶Ibid. ⁴⁷Ibid., p.70. ⁴⁸Ibid., pp.70-71.

convaincre de réduire la plainte qu'il a portée contre Pippo, Monsieur Laniel répond:

... Nous laissons entrer ici des milliers d'étrangers. Des gens qui ne sont ni de notre race, ni de notre sang...

.....
 ... Si la justice ne tient pas une main ferme sur tous ces immigrés, ce sera... le... le chaos dans tout le pays!

.....
 Nous ne devons montrer aucune indulgence envers ces immigrés, pour garder à notre pays son équilibre, sa sécurité intérieure.⁴⁹

Si l'on considère que Pippo a commis sa tentative de vol sous le coup de l'émotion produite par la grave maladie de sa femme, on mesure l'incompréhension que dénotent de telles paroles. On refuse à l'étranger le droit de vivre, simplement parce qu'il est étranger, différent. Sur ce principe se règle le comportement de la famille Lemieux, de Madame Asselin et de Monsieur Laniel à l'endroit de Moishe et d'Aaron, de Pippo et de Gina.

IV- La domination des autochtones par les Blancs

La violence raciale exprimée dans Aaron et Amour au goût de mer est le fait d'une collectivité bien particularisée. Quand elle devient l'apanage de tout un peuple, il convient de parler de la domination d'un peuple sur un autre. Les romans esquimaux et indiens de Thériault illustrent cette forme de violence que pratiquent les Blancs à l'endroit des minorités autochtones.

⁴⁹Ibid., p.94.

Bien qu'Agaguk n'aborde pas directement ce sujet, il ne l'omet pas. Deux Blancs, le trafiquant Brown⁵⁰ et le commis écossais McTavish⁵¹, exploitent Agaguk. Le meurtre de Brown aura d'importantes répercussions, non seulement sur l'intrigue policière du roman, mais aussi sur l'évolution intérieure d'Agaguk. "Le mal du Blanc proliférait", constate le narrateur⁵². Dans Tayaout fils d'Agaguk, l'influence du Blanc se fait lourdement sentir. C'est parce qu'il conçoit "tant de regrets d'être astreint à la vie décrétée par les habitudes des Blancs", que Tayaout décide "de reprendre les démarches anciennes"⁵³. En inaugurant le commerce des sculptures esquimaudes, les Blancs ont profané les croyances les plus sacrées des Inuit. Agaguk, le premier à succomber à la tentation, payera de sa vie ce sacrilège⁵⁴. Tayaout, découvreur de la pierre sacrée subira la vengeance des dieux par l'intermédiaire du grand ours blanc⁵⁵. Les Blancs ont détruit les dernières sécurités des Esquimaux:

Ils (les Blancs) tailleront cette pierre qui n'aura plus aucun sens, et des hommes, des femmes, des Blancs de toute espèce, dans les villes du Sud, seront nos maîtres. Les missionnaires seront leurs complices, les autres Blancs aussi, ceux du gouvernement surtout. Il en sera fini de nous. A cause d'Agaguk.⁵⁶

La domination du Blanc constitue l'unique sujet des romans Ashini et N'Tsuk. Ashini, le héraut de la liberté des siens,

⁵⁰Agaguk, pp.37-38. ⁵¹Ibid., pp.65-71. ⁵²Ibid., p.46.

⁵³Tayaout, p.16. ⁵⁴Ibid., p.157. ⁵⁵Ibid., p.158.

⁵⁶Ibid., p.154.

entreprenant "le long voyage vers les réserves"⁵⁷, à la fois pour obtenir des Blancs un territoire libre et pour montrer "à chaque groupe transfuge" des siens "le pays libre et bien à eux, intouchable à perpétuité par tout autre que les descendants de la grande race abénakise"⁵⁸. Ashini, c'est le rêve de l'impossible reconquête d'un pays injustement occupé par les Blancs. Ashini accuse les Blancs d'écraser les petits peuples, de les spolier, sans même les entendre. Ils ont construit Sept-Iles et ont imposé "aux Montagnais de cette calme baie un déménagement près de la Moysie"⁵⁹. Sur son propre territoire, le vieil abénaki se sent libre, mais à la façon de l'oiseau en cage, du prisonnier⁶⁰, car son territoire est borné par "les villes des Blancs, les lois des Blancs, les clôtures et les contraintes des Blancs"⁶¹. Sous le couvert de l'apparente justice des traités - en fait la plus injuste et atroce réalité⁶² - les Blancs essaient de "neutraliser les forces indigènes", en donnant "aux hommes rouges justement assez" et en leur enlevant "ce qu'il fallait pour qu'à jamais on puisse sans inquiétude explorer et exploiter la colonie"⁶³. On accorde des territoires, on tolère l'élection de conseils et de chefs, mais ces garanties de liberté ne sont que des trompe-l'oeil⁶⁴. On institue des écoles indiennes qui "n'ont

⁵⁷Ashini, p.53. ⁵⁸Ibid., pp.53-54. ⁵⁹Ibid., p.70.

⁶⁰Ibid., p.43. ⁶¹Ibid., p.44. ⁶²Ibid., p.74.

⁶³Ibid., p.73. ⁶⁴Ibid., pp.73-75.

d'indien que la couleur des élèves"⁶⁵ et pour but véritable que de dépouiller l'Indien de sa langue et de ses traditions, d'"endoctriner insidieusement les petits" de la culture des Blancs et de les intégrer aux Canadiens⁶⁶. Intégrer à la façon des Blancs, "cela veut dire absorber en soi un peuple jusqu'à ce que rien ne subsiste de lui qu'un souvenir et les mensonges odieux des manuels d'histoire"⁶⁷.

La signification du récit symbolique que constitue le chapitre douze est facile à découvrir. Kimla, jeune loup agressif, c'est le Blanc qui domine l'Indien:

Et Kimla... Kimla, le jeune, l'audacieux, le puissant qui balaie tout, qui repousse brutalement ce qui barre son chemin, qui est-ce? Ai-je besoin de le dire?

Qui est jeune en ce pays, et fort, et cruel? Qui est intransigeant et brutalise les obstacles?⁶⁸

La violence des Blancs s'avère particulièrement destructrice parce qu'elle frappe hypocritement et qu'on ne peut se défendre contre les coups du "paternalisme ... qui plonge des gens de la grande nature en des sommeils si lourds qu'on les pourrait égorger sans crainte"⁶⁹. Ashini stigmatise la froide cruauté d'un peuple dominateur dépouillant habilement un autre peuple de ses énergies vitales. Ayant d'abord eu soin de le griser de mensongères promesses et de faveurs, il le prive de sa force de révolte. Le Blanc a su faire des Abénakis un peuple aliéné, un

⁶⁵Ibid., p.75. ⁶⁶Ibid., p.76. ⁶⁷Ibid., pp.76-77.

⁶⁸Ibid., p.147. ⁶⁹Ibid., p.132.

peuple mort. Aussi, Ashini doit-il mener seul une lutte qui concerne tous les siens.

Mais, comme l'a noté Claude Racine,

Le roman d'Yves Thériault montre bien plus que le destin pénible d'une minorité coupée de sa terre ancestrale. Le héros, Ashini, est le symbole d'une contestation globale de la société. Il représente l'ambition de récupérer en une pleine possession et une parfaite autonomie, une totalité sociale dont on a été dépossédé.⁷⁰

En fustigeant l'attitude dominatrice des Blancs, Ashini condamne leur civilisation comme étant la source de la violence. Les Blancs sont les propres victimes de la civilisation qu'ils ont créée. "L'Indien n'est ici que le symbole de la domination de l'homme par l'homme."⁷¹ Voilà le sens de cette phrase qu'Ashini adresse au lecteur: "Tu es probablement un Blanc qui se croit savant et n'a jamais appris la seule science qui compte, celle de vivre."⁷² L'homme blanc a inventé une civilisation qui l'écrase parce qu'elle contredit la nature. Civilisation fondée sur l'orgueil, la cupidité et l'hypocrisie. "Ashini semble être la voix d'un autre monde, celui de la pureté et de la bonté originelles, le monde d'avant la faute et le châtement perpétuel."⁷³

N'Tsuk insiste sur le caractère aliénant de la civilisa-

⁷⁰"La critique sociale dans Ashini, d'Yves Thériault", dans Cahiers de Sainte-Marie, n.1, mai 1966; cité d'après la 4e éd., novembre 1968, p.56.

⁷¹Ibid., p.49. ⁷²Ashini, p.25.

⁷³C. Racine, op. cit., p.50.

tion des Blancs. Elle parle ainsi à la femme des villes, son interlocutrice: "... entends-moi et ose envisager ta propre misère avant de dénoncer la mienne."⁷⁴ La vieille montagnaise essaie de communiquer sa sagesse à une blanche, même si elle sait qu'elle ne sera pas comprise: "Comme nos mondes sont aux antipodes."⁷⁵ Son plaidoyer tient en ces mots: les Blancs veulent imposer leurs vues alors qu'ils ont tout à apprendre du "sauvage" qui sait accorder "sa propre démarche à celle de la nature"⁷⁶.

N'Tsuk dresse contre les Blancs un réquisitoire aussi agressif que celui d'Ashini. Sous l'oppression des Blancs, le pays de la race crie est devenu "un enclos à peine large d'une journée de marche, long de deux"⁷⁷. Les Blancs ont forgé des cages "où croupissent les gens de la Grande Race"⁷⁸. Les missionnaires leur ont appris à voler, mentir, mésuser de leur corps"⁷⁹. Que de prétentions chez ces Blancs qui n'offrent en fait que des valeurs de désintégration!

La deuxième partie du discours de N'Tsuk développe cette proposition et démontre à la femme blanche qu'elle est détruite par sa civilisation. "Où cours-tu donc, femme blanche, dans tous tes chemins d'hommes? Tu sembles l'ourse affolée et démente, qui abandonne sa nichée pour se ruer vers la mort."⁸⁰ Son pays

⁷⁴N'Tsuk, p.9. ⁷⁵Ibid., p.76. ⁷⁶Ibid., p.107.

⁷⁷Ibid., p.11. ⁷⁸Ibid., p.12. ⁷⁹Ibid., p.75.

⁸⁰Ibid., p.23.

est "un vaste enfer où les êtres désapprennent à vivre"⁸¹. La femme blanche doit fréquenter les cliniques pour refaire son corps déformé par la graisse, assouplir ses muscles raccourcis⁸². Selon la montagnaise, ce monde de béton et de plastique, ce monde artificiel qu'est la civilisation nord-américaine, dépersonnalise celui qui l'habite⁸³. On y bafoue les valeurs humaines. Les paroles d'amour ne sont plus que mots vides⁸⁴, l'enfantement une horreur⁸⁵, la mort une peur⁸⁶ et la vie une apparence: "On a érigé autour de toi, et pour toi, ce qui est nécessaire pour que tu survives malgré toi et sans avoir à bouger un muscle, si tu ne veux pas."⁸⁷ N'Tsuk ne voit là qu'un semblant de vie, un esclavage qui empêche de goûter le vrai bonheur et explique les frustrations, le mépris des joies du corps, le vide, les futiles démarches et les évasions superficielles. "Saurais-tu donc la profondeur de ton vide?" finit-elle par demander⁸⁸.

On me traite de "sauvagesse", dit N'Tsuk. Comment peut-on affubler d'un tel nom celle qui vit dans la nature en maîtresse?

... même si toutes les forces de cette nature qui m'entoure se déchainent, j'en reste la maîtresse et non l'esclave.

A travers tout ce qui te détruirait, toi, en une heure, j'ai cheminé durant des milliers d'années. Et j'ai parlé à

⁸¹Ibid., p.37. ⁸²Ibid., p.54. ⁸³Ibid., pp.37-38.

⁸⁴Ibid., p.41. ⁸⁵Ibid., p.19. ⁸⁶Ibid., p.81.

⁸⁷Ibid., pp.76-77. ⁸⁸Ibid., p.78.

ces choses et à ces bêtes dans ma langue suave que tu ne comprendrais point.⁸⁹

L'homme, et d'abord l'homme blanc, rejette la nature et tente d'en créer une nouvelle⁹⁰ alors que le vrai bonheur consiste à se conformer à la nature⁹¹. Il ignore que la nature est plus forte que son ambition de puissance et qu'elle pourrait bien à la fin envelopper "les embardées démentielles de l'homme en un même cataclysme qui détruirait l'oeuvre des mains"⁹². La civilisation du Blanc se retournera contre lui.

Dans Agaguk, Tayaout fils d'Agaguk, Thériault dénonçait déjà la domination du Blanc sur l'autochtone.⁹³ Avec Ashini et N'Tsuk, il pousse plus loin sa critique. Il soutient que la civilisation moderne contient en elle-même le germe de la violence, étant fondée sur une ambition démesurée de puissance et la négation de l'ordre de la nature. Partant, elle ne peut qu'aliéner et détruire. Par la voix d'Ashini et de N'Tsuk, il propose

⁸⁹Ibid., p.80. ⁹⁰Ibid., p.98. ⁹¹Ibid., pp.102-103.

⁹²Ibid., p.99.

⁹³Signalons, pour être complet, que l'image du Blanc n'est guère plus flatteuse dans les rares passages qu'y consacrent Le ru d'Ikoué et Mahigan. Dans Le ru d'Ikoué, le péché le plus grand, c'est d'"agir comme les Blancs" (p.53). Et le péché d'Ikoué, c'est bien de parler au vieux castor comme un Blanc, i.e. comme un dominateur; et c'est bien d'avoir perturbé l'ordre de la nature en déplaçant la colonie des castors: ce qui entraîne une sécheresse et un feu de forêt. Dans la tribu de Mahigan, malgré un mal inconnu qui atteint les enfants, on ne peut se résoudre à faire venir le médecin, car "la visite d'un de ces hommes signifiait qu'il en viendrait ensuite des troupes entières, et qu'on ne connaîtrait plus la paix" (Mahigan, p.94).

un monde nouveau d'où serait exclue la domination de l'homme par l'homme.

Nous pouvons donc formuler avec plus d'assurance ce que nous pressentions dans les précédents paragraphes. Les personnages de Thériault font l'expérience d'une organisation sociale qui n'a plus comme fin le bonheur de l'homme vécu à travers des relations fondées sur le respect, mais l'exploitation de l'homme par l'homme, la domination du faible par le fort, l'ambition démesurée de puissance.

L'insistance à décrire l'aliénation de l'homme par son milieu social révèle en effet chez Thériault une préoccupation constante: celle de libérer l'homme de ses esclavages et de créer un monde plus harmonieux. Réjean Robidoux et André Renaud ont écrit que Yves Thériault

... apparaît au lecteur comme le moins objectif des romanciers, comme le plus engagé de tous, d'un engagement qui prend la forme d'une lutte, d'une harangue, ou d'une bataille à corps perdu dans la fureur des coups adroitement frappés et douloureusement reçus.⁹⁴

Nous croyons que cet engagement se manifeste dans l'acharnement qu'il met à décrire la violence du milieu social comme aussi dans celui qu'il mettait à décrire la violence du milieu physique.

⁹⁴Le roman canadien-français du vingtième siècle, (Archives des Lettres canadiennes, III), Ottawa, Editions de l'Université d'Ottawa, 1966, p.93.

CHAPITRE III

LA VIOLENCE DES "FORCES OBSCURES"

Nous avons analysé jusqu'ici les diverses formes de violence qu'exercent sur l'homme son milieu physique et son milieu social. Il existe cependant d'autres puissances plus diffuses, moins facilement identifiables et qui agissent avec une violence réelle quoique plus subtile. Pour cette raison, nous les appelons les forces "obscurés". Ces puissances peuvent être particulièrement envahissantes, car elles ont comme champ d'action la conscience. Ce sont: la religion rigoriste et le destin.

I- La religion rigoriste

La religion ne figure pas parmi les thèmes majeurs de l'oeuvre de Thériault, bien qu'elle affleure dans la plupart de ses romans. Il importe cependant de signaler que cette réalité n'est jamais vue comme un facteur de libération pour l'homme, mais toujours comme un facteur d'aliénation. Nous ne nous demandons pas pourquoi. Nous constatons un fait. C'est à ce titre d'ailleurs qu'elle prend place ici.

Nous abordons le sujet à travers Aaron, le seul roman de

Thériault où la religion joue vraiment le rôle de ressort principal de l'action. A dessein, nous parlons de ressort principal de l'action, car nous faisons connaissance ici avec un personnage, le grand-père Moishe, dont le drame terrible consiste à avoir été dévoré, pour ainsi dire, par une religion inhumaine, l'orthodoxie juive. Observateur farouche de la Torah interprétée par une tradition rigide, Moishe est acculé à l'isolement le plus destructeur. Il mourra seul, dans le désespoir¹.

Or, s'il importe de reconnaître dans cette aventure la juste responsabilité des préjugés raciaux², il faut admettre que la cause profonde du malheur de Moishe est la religion qu'il pratique. Moishe s'est laissé façonner, posséder (et déposséder) par une religion intransigeante, imposée au nom d'un Dieu sans égards pour les hommes. Dans le nouveau monde où il débarque, bien plus que le racisme de San Francisco ou de Montréal, l'intransigeance de sa foi le maintient, lui et sa famille, au dernier rang de l'échelle sociale. Sa religion en fait un inadapté au monde moderne, réduit à ne vivre qu'en ghetto. Au nom de la tradition religieuse, non à cause des préjugés raciaux, il s'obstine à continuer le minable métier de ses ancêtres. A sa femme Sarah qui lui demande la raison des privations qu'entraîne la pratique du métier de tailleur, il répond: "Je fais le métier de mon père"³. Il comprend mal la "révolte hideuse, hargneuse"⁴,

¹Aaron, p.158. ²Cf. notre chapitre II, pp.35-36.

³Aaron, p.22. ⁴Ibid., p.23.

pourtant fort compréhensible, de sa femme mourante, "conscient ... d'avoir toujours rempli son devoir suivant les édits de sa religion, suivant la parole du Père"⁵. Jamais, il n'acceptera de renoncer à la "rigidité de l'orthodoxie pour chercher consolation dans la vie plus souple mais, aux yeux de Moïse, impie des réformateurs"⁶.

Chez ce grand-père d'une sincérité bouleversante, une fidélité littérale semble avoir supprimé toute compréhension humaine. Les privations auxquelles il réduit sa famille ne pèsent pas lourd à côté de la pratique d'observances étroites. Il est dit que "l'ancêtre mettait bien au-dessus des amours humaines, si légitimes fussent-elles, l'orgueil sacré du Père et sa colère divine"⁷. Sa religion l'a dépersonnalisé, lui a interdit de vivre.

Moïse se réfugie derrière des sécurités infantiles. Ses réactions le montrent. Quand Aaron introduit un récepteur de télévision dans le misérable logis, il s'entend reprocher: "Tu as oublié ... Tu as tout oublié..."⁸ A l'offre d'Aaron de lui procurer des vêtements neufs, il oppose un refus courroucé. Son comportement en cette occasion tient de l'entêtement le plus infantile: "Il s'agrippait à la veste que tenait toujours Aaron, et il la tirait à lui avec des sons pleurards, des gémissements

⁵Ibid., p.24.

⁶Ibid.

⁷Ibid., p.150.

⁸Ibid., p.123.

d'enfant que l'on persécute."⁹ Une telle attitude en dit long sur une religion qui conduit à de semblables aberrations.

En fait, Moïse est le prisonnier solitaire de la religion rigoriste qu'il pratique. C'est au nom de cette religion qu'il détruit le seul lien humain solide qui lui restait. Car le conflit qui éclate entre lui et son petit-fils ne s'explique pas totalement par l'opposition Père-Fils, à moins que l'opposition entre Dieu et l'homme n'en représente la forme suprême. Aaron ne rejette pas son grand-père. Quand celui-ci le chasse de la maison, Aaron lui dit: "Ce n'est pas ce que j'ai voulu ... Pourquoi n'essayes-tu pas de comprendre?"¹⁰ Ce qu'il rejette, c'est la parole d'un Dieu jaloux qui lui interdit de vivre.

- Il fallait qu'un jour je passe le seuil. Je ne pouvais être mis en cage. Et il y en a d'autres qui vivent en ce pays. D'autres de mon sang, de ma race... Je lisais, dans les journaux, que tous ne pensent pas comme moi, comme vous.

.....

- Où est la charpente de la Maison de David, demanda Aaron. Et le toit qui m'abriterait? Et la maison d'Aaron? Puisque je perpétue la Maison, dis-moi si elle me protégera du froid en hiver cette maison, si j'y trouverai un lit pour dormir, et si dans les armoires, j'aurai du pain et du fromage doux, et du lait pour me désaltérer?¹¹

Vivre, être heureux, être pleinement homme, voilà ce que choisit Aaron de préférence à la religion desséchante de son grand-père.

Désormais, il n'y a plus d'entente possible. La religion a désappris à Moïse le langage humain. En rompant avec Aaron,

⁹Ibid., p.124.

¹⁰Ibid., p.151.

¹¹Ibid., p.102.

il se condamne au "vide effrayant"¹² et à la mort. Il n'avait vécu que dans l'espérance de voir Aaron perpétuer la tradition. La tradition anéantie, il meurt dans le désespoir: "Adonai ne nous entend plus"¹³, soupire-t-il. Sa religion l'a tué.

Rénald Bérubé établit un rapprochement entre Thériault et Faulkner. On y trouve, dit-il, le même climat de revendications acharnées, "et surtout, même volonté de délivrer l'homme, à travers ces aventures elles-mêmes, du rigorisme religieux qui pèse sur lui et qui l'empêche de vivre harmonieusement"¹⁴. On ne saurait trouver meilleure formulation pour exprimer le drame de Moishe que celle dont Fernand Dumont se sert pour caractériser un aspect de la situation religieuse au Québec: "... la religion a ici colonisé les consciences ..."¹⁵ Cette formule s'ajuste parfaitement à la religion rigoriste de Moishe.¹⁶

¹²Ibid., p.155. ¹³Ibid., p.158.

¹⁴"Yves Thériault ou la recherche...", p.55.

¹⁵"Sur notre situation religieuse", dans Relations, n.302, février 1966, p.37.

¹⁶Dans Cul-de-sac, on retrouve un faible écho de cette situation. La mère de Victor Debreux vit elle aussi sous l'emprise d'une religion inhumaine qui lui fait préférer son triduum tertiaire au geste humain de revoir son fils sortant d'une cure de désintoxication. Le personnage de Virginie Lallier (Le grand roman d'un petit homme) illustre également comment la religion peut devenir oppressive. Virginie affirme qu'elle "avait tout sacrifié pour le salut de sa fille, qu'elle veillait constamment, qu'elle épiait le démon, et que c'était pour le triomphe du bien qu'elle devait être consciente de ses devoirs de mère... etc." (p.33). Aussi "toute attaque contre elle était une attaque contre la religion, car c'était en vertu et en fonction de la religion qu'elle agissait" (p.35).

II- Le destin

Parmi les forces qui oppriment l'homme, il convient d'accorder une particulière attention à la plus obscure de toutes, la plus insaisissable: le destin. Contrairement à la religion, le destin est partout présent dans l'oeuvre de Thériault. Comme ses personnages se meuvent dans un univers primitif, il n'est pas étonnant que "la fatalité joue un rôle de premier plan"¹⁷ dans leur existence. Au cours de ce paragraphe, nous ferons d'abord un rapide survol de l'oeuvre de Thériault pour y repérer la présence du fatalisme; nous analyserons ensuite l'action du destin et nous verrons enfin ce que nous apprend sur lui la réaction de l'homme.

1. Le destin dans l'ensemble de l'oeuvre

Des Contes pour un homme seul à Tayaout fils d'Agaguk, le personnage de Thériault est soumis à la puissance du destin, contre laquelle il ne peut rien et qui le conduit vers la mort. Chez tous les héros, même sentiment d'être le jeu du destin. "Il faut" que Le Troublé tue ce qu'il aime¹⁸. Dans La grande barque noire, Lammec fait observer que "chaque fois que la barque noire est apparue, il y a eu du malheur pour celui qui se trou-

¹⁷Roland Jacob, "Yves Thériault, romancier", dans La Revue de l'Université Laval, vol.XVII, n.4, décembre 1962, p.355.

¹⁸Contes, p.21.

vait près d'elle"¹⁹. Dans Ambroise, la baleine et Gabrielle, on affirme qu'"il y a des mystères que le Destin seul peut expliquer"²⁰. Dans La fille laide, la mort de Bernadette est comme une main qui s'abat sur les villageois²¹ et l'enfant de Fabien et d'Edith, fruit du péché, naîtra infirme²². La présence harcelante du loup blanc qui menace Tayaout indique à Agaguk que son fils périra²³. Ashini est conscient que sa tâche de libérateur est fixée par le destin et que le Tshe Manitout²⁴ trace une route à ses cheminement²⁵. Le titre même du roman Cul-de-sac souligne que l'aventure de Victor Debreux est fatalement vouée à l'échec. La veuve Inez explique le drame de Caridad par le "jeu" du destin²⁶. Le vieux castor enseigne à Ikoué qu'il est impossible de changer sa nature: "Nous sommes ainsi, c'est de cette façon que nous avons été faits."²⁷ Le héros des Temps du carcajou a bien tenté de maîtriser le destin²⁸, mais il doit s'avouer vaincu: "Ce qui est arrivé est arrivé ..."²⁹ Pour N'Tsuk, le Manitout dirige la migration des animaux³⁰. C'est encore la force du destin qui entraîne Kesten et Dragon à s'affron-

¹⁹Ibid., p.191. ²⁰Ile, p.161. ²¹Fille, p.85.

²²Ibid., pp.129 et 157. ²³Agaguk, p.179.

²⁴On rencontre chez Thériault plusieurs orthographes de ce mot: "Manitout" (Ashini), "Manito" (Le ru d'Ikoué), "Manitot" (N'Tsuk et Mahigan). Pour simplifier, lorsque nous ne citons pas textuellement, nous écrivons toujours "Manitout".

²⁵Ashini, p.53. ²⁶Commettants, p.111. ²⁷Ru, p.44.

²⁸Temps, pp.20-21. ²⁹Ibid., p.126. ³⁰N'Tsuk, p.83.

ter³¹. Quand Mahigan a connu sa femme pour la première fois, il a su "que son destin s'accomplissait selon qu'il était prescrit"³². Et Tayaout, lui, a-t-il deviné, demande le narrateur omniscient, qu'à l'issue de ses voyages "épie un destin"?³³

L'oeuvre entière de Thériault baigne dans une atmosphère de fatalisme. D'où cette résignation passive des personnages que révèlent, par exemple, l'impassibilité des visages³⁴, l'attitude détachée de N'Tsuk devant la mort³⁵ et l'indifférence d'Iriook lorsqu'elle dit à Tayaout qu'il lui faut tuer son père³⁶. L'impassibilité semble la meilleure façon de se prémunir contre la cruauté du destin.

2. L'action violente du destin

Examinons de plus près l'action du destin. Les descriptions qu'en présentent Kesten et Les commettants de Caridad nous fourniront les premiers éléments de réflexion. Kesten, au moment où il regarde songeusement Dragon, avant l'affrontement final, formule ainsi ce qu'il ressent:

Quelque chose était à germer, puis à croître, une sorte de puissance intérieure, force de mal et d'horreur, contre laquelle il ne pouvait rien, mais dont il savait qu'elle s'épanouirait au moment le plus inattendu, qu'elle occuperait la place de tous les sentiments, qu'elle serait si forte

³¹Kesten, pp.71, 89 et 104. ³²Mahigan, p.76.

³³Tayaout, p.43. ³⁴Ibid., p.38.

³⁵N'Tsuk, pp.81 et 103-105. ³⁶Tayaout, p.152.

que plus rien ne saurait lui résister.³⁷

Le destin apparaît ici comme une puissance vague - est-il intérieur ou extérieur à l'homme? - envahissant tout le champ de conscience. Kesten ne peut s'y soustraire: "... il savait que plus rien n'était semblable, qu'une marche du destin s'effectuait, qui ne s'interromprait plus, qui ne reculerait plus, et qui les détruirait peut-être tous."³⁸ "Nous faisons ce qui a été ordonné bien avant nous"³⁹, constate-t-il. Dragon formule la même pensée: "On m'avait fixé un destin que je dois poursuivre... c'est tout."⁴⁰ Cette force qui pousse Kesten et Dragon à s'affronter appartient à un temps antérieur, éternel où se fixent les comportements des êtres. Du moins comprenons-nous ainsi l'insertion, à la fin du roman, de la courte légende racontant l'accouplement de la femme blonde et de l'étalon blanc que Kedstad tue par vengeance⁴¹. La haine de Kesten et de Dragon n'est que l'actualisation de cette originelle et fatale haine entre l'homme et le cheval.

Selon la veuve Inez, qui introduit constamment le destin pour expliquer le drame de Heron et de Pilar, il s'agit d'une réalité complètement extérieure à l'homme, qui échappe à son emprise. Remarquons les mots utilisés:

Mais plus je réfléchis, plus il me semble que, par dessus

³⁷Kesten, p.71. ³⁸Ibid. ³⁹Ibid., p.89.

⁴⁰Ibid., p.104. ⁴¹Ibid., pp.121-123.

toutes choses, au-delà de tout effet humain, s'est situé le destin. Un destin étrangement déterminé, inéluctable. Comme si, venant d'une providence invisible mais réprobatrice, ce destin nous avait été à tous infligé de telle façon que nul n'en pourrait jamais se libérer.⁴²

Aucune équivoque possible. Le destin s'impose à l'homme sans que celui-ci puisse intervenir efficacement. Menace permanente, on peut le provoquer, mais non l'éloigner. Dès lors qu'il commence à s'accomplir, il devient impossible d'en arrêter le cours. Les gestes posés sont déterminés par lui et s'ajustent les uns aux autres comme les pièces d'une mécanique, si l'on en juge par l'interprétation que donne la veuve Inez du comportement des citoyens de Caridad le jour de la fatidique corrida: "... l'un après l'autre nous l'enchaînions un peu plus dans son destin."⁴³

Puissance impersonnelle et vague dans Kesten et Les commettants de Caridad, le destin se personnalise dans les romans esquimaux et indiens. Selon la mythologie de ces peuples autochtones, les choses, les bêtes, les hommes sont soumis aux caprices des dieux, des Manitout ou des Esprits qui, de leur inexpugnable ciel, tels des marionnettistes, animent leurs figurines. L'homme n'agit pas, il "est agi".

Chaque être possède son destin qui s'inscrit dans un destin plus large, celui de l'univers, "l'ordonnance de la nature". Comme le pense Ashini, les Manitout président à cette ordonnance: "... les Manitout, ordonnateurs, maîtres des choses qui nous en-

⁴²Commettants, p.126. ⁴³Ibid., p.131.

tourent, maîtres de nous qui leur obéissons. Seuls ils pourraient changer la course des astres et la croissance des plantes."⁴⁴ Lorsqu'Agaguk contemple le bel équilibre de la nature, il ne conclut pas autrement: "Les Esprits l'ont ainsi voulu."⁴⁵ Le feu de forêt causé par le déplacement d'une colonie de castors apprend à Ikoué que le péché consiste à contrevenir à l'ordre de la nature. L'eau le lui explique:

Toi, en renvoyant les castors, en libérant mon lit, tu as exposé de la mousse qui est aussitôt morte d'avoir trop vécu dans mes eaux. Et le soleil a provoqué dans cette mousse une combustion spontanée qui a détruit la forêt.⁴⁶

A travers l'harmonie de la nature, l'Esquimau ou l'Indien voit l'action d'un génie plus ou moins personnalisé qui assigne à chaque être la seule place qu'il peut et doit occuper. Cela explique son impassibilité devant les événements. Il sait qu'il n'en est pas le maître.

3. La réaction de l'homme devant le destin

Pourtant, cette impassibilité apparente cache une réelle peur du destin que nous permet de mesurer l'analyse de la réaction des personnages. En effet les Indiens et surtout les Esquimaux - ceux de Thériault en tout cas - s'inventent des protections, des moyens de conjurer le destin. Ces moyens se ramènent à trois types: le "bouc émissaire", les rites de propitiation et, chez les Esquimaux, les figures sculptées dans la pierre

⁴⁴Ashini, p.27. ⁴⁵Agaguk, p.50. ⁴⁶Ru, p.95.

de stéatite. La présence de ces nombreux moyens de protection prouve que le destin est perçu comme menaçant.

Le destin assigne à certains individus le rôle de bouc émissaire. Mahigan est de ceux-là, qui cherche dans la méditation à connaître ce qu'attendent de lui les Manitout⁴⁷. Ashini ne doute pas qu'il ait été choisi "l'ordonnateur d'une destinée nouvelle"⁴⁸ pour les siens. Tayaout devine qu'il a "été choisi pour retrouver la pierre verte de la mer"⁴⁹. Ces destins extraordinaires ne sont pas à séparer du destin collectif d'un peuple; ils lui appartiennent. La mort d'Ashini symbolise l'échec de son peuple. Tayaout a comme mission de redonner aux siens l'espoir de vivre en leur ramenant la pierre de stéatite. Les élus se perçoivent et sont perçus par les leurs comme les "ordonnateurs" d'un nouveau destin, investis d'une puissance particulière, d'une mission qui concerne le bien de tout le peuple. Ils jouent le rôle d'intermédiaires entre les Esprits et l'homme. Aussi, nomme-t-on Tayaout "l'Homme retrouveur, sorte de Messie"⁵⁰. Clément Lockquell propose cette juste interprétation de la mort d'Ashini: "Sa passion est celle d'un autre Christ voulant racheter son peuple."⁵¹

⁴⁷Mahigan, pp.33-42. ⁴⁸Ashini, p.51. ⁴⁹Tayaout, p.48.

⁵⁰Ibid., p.85.

⁵¹"Le roman d'une amitié universelle. Ashini, roman d'Yves Thériault", dans Gilles Marcotte, Présence de la critique, p.95.

La pensée religieuse primitive a besoin, pour exorciser sa peur du destin, d'un médiateur. Cela témoigne du caractère violent qu'on attribue au destin, surtout si l'on considère qu'en fait le médiateur est un bouc émissaire. Sa position est fort inconfortable, car il a comme rôle d'attirer les faveurs des Esprits et de diriger sur lui leur vengeance. Le médiateur finit toujours mal. Et, s'il faut s'en tenir à ce que nous en dit Thériault dans Tayaout fils d'Agaguk, l'on se demande si les Esquimaux ne prêtent pas beaucoup de sadisme à leurs dieux, ordonnateurs du destin. N'ordonneraient-ils pas eux-mêmes le péché dans le seul but de punir. La réflexion d'Iriook, à la suite du sacrilège d'Agaguk, nous incite à le croire: "Il a été dit, peut-être, qu'il en fallait un et cela n'a pas été un choix réfléchi."⁵² Explicitant sa pensée, elle ajoute:

- Quelqu'un, quelque part. Ceux qui sont plus forts que nous, qui sont au-dessus de nous. Et personne, peut-être.

.....

- ... je te dis que nous sommes tous soumis aux Considérables invisibles, qui font de nous ce que nous sommes.⁵³

Considérables invisibles qui font d'Agaguk un pécheur... Certes, Agaguk paiera de sa vie la faute qu'il a commise, mais Tayaout périra lui aussi⁵⁴. Pourquoi? Simplement parce qu'il est le bouc émissaire; il porte sur lui les péchés de tous. Cette explication qu'ils donnent à sa mort permet aux autres membres de

⁵²Tayaout, p.151.

⁵³Ibid., p.152.

⁵⁴Ibid., p.158.

la tribu de se déculpabiliser, de se délivrer de la crainte des dieux. Ils ont détourné leur cruauté:

Prévisiblement, les Inuit en sont rendus au point où ils discutent les fautes commises comme si elles incombaient à d'autres, comme si tout à coup, il n'y avait de pécheur qu'Agaguk, de victime possible que Tayaout.⁵⁵

Les commettants de Caridad fait état d'une semblable réaction. Les habitants de Caridad deviennent les "commettants" de Heron, c'est-à-dire qu'ils lui confient le soin d'expier leurs fautes:

J'expierai pour tout le village. Tous ceux qui sont là. Même ceux à naître, les innocents qui devraient porter, eux, le poids de nos fautes. Je serai pour tous l'unique porteur des péchés, le libérateur, le bouc émissaire.⁵⁶

L'importance accordée au bouc émissaire par la pensée religieuse des Esquimaux et des gens de Caridad laisse deviner leur conception du destin. Ils l'imaginent violent, impitoyable, sadique. Le plus sûr moyen de s'en prémunir n'est-il pas d'en détourner la colère sur un "élu" du peuple?

Les divers rites de propitiation se présentent comme une autre tentative d'amadouer le destin, de le domestiquer. Dès son retour d'expédition, Mahigan accomplit le rite de propitiation sur son fils, né pendant son absence. Il le tend vers le ciel, les eaux, la terre afin qu'il ne soit plus simplement un petit d'homme, mais "un homme en puissance, formellement désigné,

⁵⁵Ibid., p.143. C'est nous qui soulignons.

⁵⁶Commettants, p.173. C'est nous qui soulignons.

marqué au seing des Manitot"⁵⁷. L'omission de ces rites entraîne à coup sûr le malheur. Parce qu'il a oublié le rite de propitiation avant de s'attaquer à l'ours blanc, Tayaout est tué par cette bête "qui revenait aujourd'hui, seuls les esprits savaient de quelles géhennes, pour retrouver l'homme et finir la tâche commencée"⁵⁸. Le destin n'oublie pas.

Les figures sculptées dans la pierre de stéatite s'avèrent chez les Esquimaux un moyen privilégié de se prémunir contre la malignité du destin. La pierre verte serait un instrument fourni par les Esprits eux-mêmes afin de permettre aux Inuit de connaître le destin et d'en conjurer les intentions maléfiques. Iriook l'appelle la "pierre magique" et Agaguk, la "pierre des Esprits"⁵⁹. Le geste de peur qui pousse Agaguk à se couvrir les yeux⁶⁰ indique le pouvoir qu'on lui attribue et la vénération mêlée de crainte dont on l'entoure. Dans l'igloo empesté, où Tayaout a déposé la pierre, régnait "une atmosphère d'irréel, où la magie des dieux retrouvés se mêlait à la vénération mystique et apeurée des Inuit immobiles."⁶¹

La sculpture taillée à même cette pierre possède, selon la tradition esquimaude, de grands pouvoirs. On raconte que Nakinayak a été lacéré à mort par un ours parce que sa femme avait jeté dans les flots une sculpture figurant "un ours blanc dressé

⁵⁷ Mahigan, pp.83-84. ⁵⁸ Tayaout, p.158. ⁵⁹ Ibid., p.55.

⁶⁰ Ibid., p.68. ⁶¹ Ibid., p.69.

sur ses pattes d'arrière"⁶². Soksak conservait avec soin "une lourde sculpture dans la pierre divine, décrivant un combat entre un homme et deux loups à mains humaines", car il "prétendait qu'en possédant cet objet, il se garantissait contre tous les loups et le mauvais génie des loups."⁶³ Imbue de la tradition, Iriook, inquiète de son fils, demande à Agaguk d'en faire l'image:

Parce qu'il est dit dans les récits que ces figures de pierre sont propices aux esprits, pourquoi n'en fais-tu pas une autre, cette fois pour apprendre où donc va Tayaout qu'il ne repasse jamais plus par nos contrées?⁶⁴

Indispensable pour façonner les amulettes propitiatoires, la présence de la pierre sacrée amène le bonheur; sa disparition, le malheur:

- Il n'y en a plus, dit Agaguk d'un ton bourru. Il n'y en a plus ici, ou là, et partout où l'on cherche. Les Esprits ont repris la pierre, et l'ont rejetée au fond de la mer, et la Femme des fonds, qui protège les phoques, ne la renverra pas...

Il se roula sur le côté, prit sa place de sommeil sur le banc de l'iglou:

- Il n'y aura plus jamais de pierre magique, dit-il. C'est fini pour nous. Il est trop tard.⁶⁵

La pierre de stéatite permet aussi aux Esquimaux de découvrir l'intention des Esprits, de connaître le destin. En cela elle se révèle d'une remarquable utilité. En effet, on n'impose pas à cette pierre la forme que l'on veut, mais on cherche à y

⁶²Ibid., p.57. ⁶³Ibid., pp.57-58. ⁶⁴Ibid., p.54.

⁶⁵Ibid., p.55. Cf. également p.58.

découvrir "l'âme dissimulée"⁶⁶. Absorbé "en de longues contemplations immobiles, la pierre sur les genoux", Tayaout attend que se manifeste "le génie caché de la bête ou de la chose"⁶⁷ tandis qu'Agaguk, "perdu dans son propre silence", cherche "ce qui prendrait forme à la fin, ce que ses doigts à lui libé-
raient de l'âpre cangue (sic)"⁶⁸.

De cette façon, l'Inuit acquiert une certaine maîtrise du destin: "... en créant ainsi la figure de son fils, il (Agaguk) garantirait à celui-ci l'accomplissement d'un grand destin ..."⁶⁹ La puissance des Esprits passe aux mains des hommes. Aux reproches d'Iriook, Agaguk oppose cette parole blasphématoire, mais d'une impeccable logique:

Nous tremblons pour rien. Nous savons extraire l'âme de la pierre. En quoi nous ne sommes plus de simples hommes. Les dieux, où sont-ils? Est-ce que nous ne serions pas des dieux nous-mêmes?⁷⁰

Tayaout éprouve la même griserie: "... savoir se rabaisser au rang d'homme, quand on a respiré l'air des demi-dieux et partagé leur hautaine joie?"⁷¹ Tudlik ne pense pas autrement: "Ne sommes-nous pas, tous ensemble, différents en notre essence même, depuis le retour de la pierre?"⁷² Mais les dieux ne se laissent pas déposséder de leurs prérogatives. Agaguk l'apprendra à ses dépens, mais trop tard. Lorsqu'il sculptait la figure de son fils, il croyait lui garantir un grand destin; il n'avait pas

⁶⁶Ibid., p.90. ⁶⁷Ibid. ⁶⁸Ibid. ⁶⁹Ibid., p.92.

⁷⁰Ibid., p.122. ⁷¹Ibid., p.127. ⁷²Ibid., p.139.

perçu qu'en réalité la forme qu'il traçait, inspiré par les Esprits, n'était nulle autre que celle de son fils épaulant un fusil pour le tuer⁷³. Le destin se joue des hommes.

Bruno Juchereau ressemble à Agaguk. Lui aussi a cru pouvoir dominer le destin:

J'ai lancé des malédictions, j'ai cru davantage dompter la vie; j'ai vu le destin comme une poignée de glaise que mes deux mains compriment brutalement en une forme à ma merci. Je me suis cru le maître de cette glaise et de tout le reste.⁷⁴

Il doit pourtant convenir: "C'est écoeurant, tant d'inconscience!"⁷⁵ Bruno Juchereau, comme Agaguk, Tayaout, Heron, apprend que le destin ne cède jamais. Ceux qui s'attaquent à lui se brisent.

Le destin conduit inexorablement à la mort. Truisme? En tout cas, c'est dans cette association qu'apparaît le plus clairement son caractère violent. De même que Lammec des Contes pour un homme seul ne peut éviter la mort annoncée par l'apparition de la barque noire⁷⁶, plusieurs personnages des oeuvres subséquentes trouveront une mort violente décrétée par le destin. Ashini, le libérateur de son peuple, se donne la mort⁷⁷. Le scénario du combat du jeune chef cri et du loup est l'oeuvre des Manitout; devant le loup, Mahigan "comprit soudain qu'il se trouvait en présence de quelque mystère des choses de la na-

⁷³Ibid., p.158.

⁷⁴Temps, pp.20-21.

⁷⁵Ibid., p.21.

⁷⁶Contes, p.195.

⁷⁷Ashini, p.159.

ture"⁷⁸. De même avons-nous vu qu'Agaguk est poussé à commettre une faute pour laquelle il doit mourir. L'aventure inouïe de Tayaout, favori des Esprits, n'échappe pas à cette dure loi. Par la main on le conduit, comme si les faveurs accordées n'étaient que des jalons sur le chemin de la mort. Et que dire de la corrida de Caridad qui entraîne la mort violente de Pilar et la difformité de Heron?

A bon droit, l'homme est terrorisé par une force aussi indomptable que le destin, qui conduit inévitablement à la mort. Au milieu des événements - en particulier la mort - qui forment la trame de sa vie, il se sent le jouet de forces supérieures qui le mènent là où elles le veulent. L'inutilité des efforts déployés pour le contrecarrer et se le rendre favorable indique à quel point le destin se présente comme la plus haute forme de violence. On ne se surprend pas qu'il occupe une telle place dans l'oeuvre de Thériault⁷⁹.

La violence d'une religion rigoriste et du destin nous permet de compléter l'inventaire, entrepris au premier chapitre,

⁷⁸ Mahigan, p.105.

⁷⁹ Il est permis de se demander si la technique romanesque utilisée par Thériault, qui consiste à employer largement le narrateur omniscient, n'accentue pas cet aspect de son oeuvre. L'histoire du héros est connue et faite à l'avance. La priorité que semble accorder notre romancier à cette technique pourrait confirmer ce que nous avons dit au sujet de l'importance du destin dans son oeuvre.

des forces qui oppriment l'homme. Nul ne semble pouvoir échapper à la violence. Tantôt, c'est la brutalité des éléments, tantôt la pression d'un milieu social intolérant, les préjugés raciaux, les mesquineries d'un pouvoir politico-religieux, la domination d'un peuple sur un autre, ou encore le poids écrasant d'une religion rigoriste et du destin. Le plus souvent, toutes ces forces se conjuguent et composent une symphonie de violence que l'homme ne peut s'empêcher d'entendre.

Derrière cet effort rageur de Thériault à dénoncer l'oppression sous toutes ses formes se cache peut-être l'aveu d'une impuissance à libérer totalement l'homme. Si on peut apprivoiser le cadre physique, créer des rapports plus harmonieux, on ne peut le soustraire à l'ultime forme de violence, celle qui le prive de son existence même: la mort. Le destin qui emporte tout est le symbole d'une violence congénitale impossible à détruire. La condition de l'homme est fondamentalement violente.

CHAPITRE IV

LA VIOLENCE DES INDIVIDUS

L'étude des forces extérieures qui s'exercent sur lui permettent déjà de tracer le profil du personnage de Thériault, celui d'un homme menacé et aliéné. Il nous faut maintenant compléter et préciser ce portrait, en examinant le comportement de l'individu. Une constatation d'ordre général fournit un début de réponse: l'homme agit avec autant de violence que le milieu. Objet de violence, il en est aussi un sujet actif.

Comment s'explique chez lui cette violence? Telle est la question qui nous préoccupe. Le contenu de nos trois premiers chapitres suggère tout naturellement une hypothèse. La violence de l'individu serait la réaction saine de celui qui veut vivre libre. Une seule alternative se présenterait à l'homme: se résigner et mourir, ou combattre avec l'espoir de vivre. Thériault opterait pour le combat. De fait, ces héros s'acharnent avec la dernière violence à détruire l'obstacle qui leur barre la route. Que ce soit Fabien, Edith, Henri, Lisette, Kesten, Mahigan, etc., chacun manifeste un instinct de combativité au moins égal à la violence du milieu. Ceux que n'anime pas cet instinct, Victor Debreux par exemple, sont rapidement

détruits. Nous qualifions cette violence de nécessaire.

Pourtant, si l'on examine de plus près le comportement des personnages de Thériault, l'on doit reconnaître que notre hypothèse n'en constitue qu'une explication partielle. Chez certains, en effet, la violence procéderait plutôt de l'instinct de domination tandis que, chez d'autres, elle serait purement gratuite, ne se justifiant que par elle-même ou exprimant une réaction inutile face à des forces incontrôlables.

Nous regrouperons donc les diverses formes de violence de l'individu sous trois titres: la violence nécessaire, la violence dominatrice et la violence gratuite. Inutile de signaler qu'entre ces diverses formes de violence n'existent pas de cloisons étanches. Précisons en outre que nous n'étudions ici que la violence des individus, celle des groupes étant comprise dans l'objet de notre deuxième chapitre.

I- La violence nécessaire

La violence nécessaire est le produit de l'instinct de conservation et de protection. Menacé dans sa vie par les conditions physiques, par les bêtes sauvages ou par ses congénères, l'homme réagit avec brutalité: il blesse, il tue. Entravé dans le libre épanouissement de sa personne, il défend âprement sa liberté. Lésé dans ses droits, il se venge impitoyablement. Ainsi se détachent trois aspects de la violence nécessaire: la

violence de survie, la violence libératrice et la violence vengeresse.

1. La violence de survie

La lutte contre la mort donne à la violence sa forme la plus élémentaire. Agaguk, sur sa toundra, défend avec fureur sa vie, celle d'Iriook et, quand l'enfant naît, celle de Tayaout: "Qui les défendrait, s'il n'était lui-même de pleine agilité et l'arme prête?"¹ Au moment de la naissance de Tayaout, en "gestes rageurs"², il déblaie le trou d'aération de l'igloo, sans cesse obstrué par le blizzard. Pendant le voyage de retour de la grande expédition de pêche, il doit charger les loups et hurler plus fort qu'eux afin d'éloigner de pack³. L'ardeur d'Agaguk atteint un sommet dans la lutte qu'il mène contre le grand loup blanc. Au cours d'"un combat terrible, mêlé de cris et de rugissements où, tour à tour, l'homme et la bête, égaux en puissance ou en fureur, dominaient"⁴, il terrasse son ennemi. Sa violence déterminée arrache à la toundra le droit de vivre pour lui et les siens.

La même violence nécessaire se manifeste dans les nombreux combats de Mahigan contre les bêtes, dans la lutte de Tayaout et de l'ours blanc qui le vaincra⁵. L'homme échoue

¹Agaguk, p.116. ²Ibid., p.84. ³Ibid., p.143.

⁴Ibid., p.195. ⁵Tayaout, pp.31-32 et 158.

souvent dans sa tentative de dompter le milieu hostile. Une dure loi prévaut: celle du plus fort, mais aussi celle du plus rusé, comme le dit Ashini⁶. Les hommes s'alignent sur la cruelle loi des loups, selon laquelle, "seuls survivraient les forts, les puissants, les rusés"⁷.

Avec une ténacité non moins rageuse, la femme réclame du mâle le droit de vivre pour son enfant. Quand Fabien lui annonça sa décision de tuer l'enfant infirme, Edith "se leva, se jeta contre lui et se mit à déchirer et à mordre"⁸. Elle ajoute: "... je te jure que si tu vas tuer cet enfant, je te tuerai aussi!..."⁹ Iriook utilise les mêmes arguments pour convaincre Agaguk d'accorder le droit de vivre à leur fille: "Sur son visage, la haine se substituait à toute imploration et à toute douleur"¹⁰. Agaguk doit s'avouer vaincu par tant de violence.

Ici, rien n'est donné, pas même la vie. Chacun doit combattre de toute son énergie pour acquérir ce droit élémentaire contesté par la dureté du pays et les moeurs cruelles.

2. La violence libératrice

Si l'on dépasse cet essentiel besoin de survivre, on s'aperçoit que la violence, dans plus d'une situation, devient une force de libération. Opprimé par ses semblables ou un système,

⁶Ashini, p.113. ⁷Mahigan, p.87. ⁸Fille, p.144.

⁹Ibid., p.152. ¹⁰Agaguk, p.316.

le personnage de Thériault utilise la violence pour se libérer, accéder à un mieux être, vivre comme il l'entend.

C'est ainsi que Fabien tue Bernadette Loubron. Il l'étrangle pour "vivre mieux et en pleine paix"¹¹. A un double point de vue, Bernadette constituait un obstacle entre Fabien et Edith. Elle interdit l'amour à Edith. Plus profondément, elle est pour Fabien un obstacle intérieur, une tentation, car, comme le note Jean Ménard, plutôt que d'accorder son amour à Edith, il aurait dû "s'éprendre de Bernadette, femme accomplie et complète, et presque raffinée"¹². Avec une certaine lucidité, Fabien propose cette explication de son crime: "A cause de l'obstacle, à cause de la preuve à offrir pour l'Edith qui ne croyait pas en moi."¹³ Dès que son amour est menacé, Fabien réagit avec ce radicalisme. Il fait un mauvais parti à Lorgneau qui s'était moqué de la fille laide¹⁴. Il oppose un refus courroucé à la mère Druseau qui l'invite à régulariser son union. Accepter cette suggestion signifierait pour lui se plier à un ordre de valeurs auquel il ne croit pas¹⁵. Fabien ne tolère pas sur son chemin ceux qui entendent le soumettre à une loi qu'il n'a pas choisie. A l'instar de son amant, Edith ne craint pas d'utiliser la vio-

¹¹Fille, p.68.

¹²"Yves Thériault ou l'évolution d'un romancier", dans Revue Dominicaine, vol.LXVI, t.II, novembre 1960, p.209.

¹³Fille, p.111. ¹⁴Ibid., p.28. ¹⁵Ibid., p.112.

lence. Elle menace de tuer Bernadette qui s'interpose entre elle et Fabien¹⁶.

La violence d'Aaron s'explique aussi par le désir de libération. Il rejette les entraves de l'orthodoxie juive que lui a imposées son grand-père. La violence, pressentie dès l'entretien où il reproche à Moïse de ne pas parler comme tout le monde ("Why don't you speak white, like everybody else around here?"¹⁷), éclate au cours de la dispute où le grand-père somme son petit-fils d'accepter la tradition ou de quitter les lieux. Aaron ne comprend pas l'obstination du vieillard, car c'est pour vivre qu'il a adopté des comportements contraires à la tradition¹⁸. Jusque là, Aaron avait refusé de considérer Moïse comme un obstacle; maintenant, la "révolte" et la "rage libérée"¹⁹ s'appliquent résolument à supprimer l'obstacle qu'il ne peut plus nier. Violence aussi meurtrière que celle de Fabien, elle provoque, bien qu'indirectement, la mort du grand-père.

Plusieurs gestes violents d'Agaguk portent une semblable signification. Il tue Brown, parce que le meurtre lui apparaît comme la seule façon de se libérer de la domination injuste du trafiquant²⁰. Il rompt avec sa tribu pour se dégager de lois et de traditions devenues contraignantes pour lui²¹. A ce sujet, Rénaud Bérubé écrit: "Plus profondément, et toute l'évolution

¹⁶Fille, p.33. ¹⁷Aaron, p.28. ¹⁸Ibid., Ch. XX.

¹⁹Ibid., p.71. ²⁰Agaguk, Ch. VII. ²¹Ibid., p.10.

d'Agaguk va le prouver, celui-ci part parce que la vie au village empêche le développement harmonieux de l'homme, parce que la vie collective ne permet pas l'épanouissement de l'individu."²²

On rencontre chez certains individus une violence utilisée, non plus simplement pour leur propre libération, mais pour celle des autres. Ashini appartient à ce type d'êtres qui réclament la libération de leur peuple²³. Tayaout également, qui, pour libérer son peuple de la condamnation des dieux, encourue par l'action sacrilège d'Agaguk, tue son père²⁴. L'attitude du curé Bossé se prête à pareille interprétation. S'il ne manifeste pas une violence brutale, on devine, sous les propos qu'il tient à l'émissaire de l'évêque, un sentiment de révolte réel, quoique sourd et contrôlé²⁵. Une violence certaine anime ses paroles et ses actes qui n'ont d'autre but que de soustraire les siens à l'exploitation des puissants.

La violence d'Iriook est sans doute la plus révélatrice à ce propos. Elle agit, non pour blesser, mais pour libérer un être qu'elle aime. Avec ténacité, elle interdit à Agaguk de se donner bonne conscience à la suite du meurtre de Brown²⁶; avec fureur, lorsque naît sa fille, elle le somme de lui accorder la

²²"La fuite et le retour aux sources dans Agaguk d'Yves Thériault", dans Cahiers de Sainte-Marie, n.4, avril 1967, p.76.

²³Ashini, p.57. ²⁴Tayaout, 2e partie, Ch. X.

²⁵Vendeurs, pp.205-206. ²⁶Agaguk, Ch. XLI.

vie²⁷. Ce faisant, elle amène progressivement Agaguk à se libérer des lois tribales, qui font si peu de cas de la vie. Quand il eut accepté la requête d'Iriook, "il était heureux. Il ne voulait plus combattre. Il ne voulait plus obéir aux traditions"²⁸. Le bonheur d'Agaguk est le plus beau fruit de la violence libératrice.

On pourra s'étonner que nous accordions à la violence une valeur libératrice. Thériault, croyons-nous, souligne l'insatiable besoin de liberté qu'éprouve tout homme. Ses personnages primitifs agissent selon la loi élémentaire de leur milieu (la loi du plus fort). Comportement qui traduit l'aspiration de tout homme vers le bonheur. André Major a fort bellement exprimé ces choses: "... (Thériault) écoute le pouls de la vie, sachant de science certaine, puisque c'est l'instinct qui l'enseigne, que rien ne dure sans une lutte interminable contre les forces de la mort."²⁹ En voyant la lutte contre les forces de la mort que mènent les personnages de Thériault, chacun peut reconnaître son indéracinable instinct de vie, de liberté.

3. La violence vengeresse

Le personnage de Thériault n'a d'autre loi que son ins-

²⁷Ibid., Ch. XLIX.

²⁸Ibid., p.318. C'est nous qui soulignons.

²⁹"Défense d'Yves Thériault", p.12.

tinct. Aussi, ne peut-il supporter qu'un tort causé demeure impuni. Pour lui, la loi du pardon n'existe pas. Quand il est ou se sent lésé, il se venge. Nous porterons notre attention sur trois personnages dont l'instinct de vengeance semble être un mobile déterminant de leur violence: Bernadette Loubron, Bruno Juchereau et Lisette.

Bernadette Loubron a deux motifs de vengeance envers Edith. D'abord, elle se sent lésée dans ses droits, elle, la femme "opulente et chaude"³⁰, du fait que Fabien lui préfère la fille laide. "Tu n'as pas le droit de l'aimer ainsi"³¹, dit-elle à Edith. Mais cette situation lui rappelle qu'il y a bien des années, le grand et beau Colas, pour qui elle se pâmait d'amour, lui avait préféré, lui aussi, sa soeur "laide"³². Selon Bernadette, les femmes laides n'ont pas le droit "d'enlever aux autres qui sont belles, le pain de l'amour"³³. Bernadette ne manque pas d'assouvir sa vengeance sur Edith, en la menaçant et en l'accablant d'amers reproches, accompagnés de gestes humiliants: "D'un geste sec, soudain, comme un fouet qui cingle la peau nue, elle agrippa ses doigts musclés au corsage mince de la fille, et le déchira du haut en bas."³⁴ La violence vengeresse de Bernadette eût sans doute produit la mort d'Edith si Fabien n'était intervenu.

³⁰ Fille, p. 30.

³¹ Ibid., p. 44.

³² Ibid., pp. 60-61.

³³ Ibid., p. 61.

³⁴ Ibid., p. 39.

Le débordement de violence qui caractérise Les temps du carcajou s'explique partiellement par l'instinct de vengeance. Bruno Juchereau ne peut pardonner à sa maîtresse, Annette, de l'avoir trompé. Rentrant plus tôt que prévu d'une expédition maritime, Bruno a surpris Annette en compagnie d'un "amant de rechange"³⁵, Blaise Hudon. Plutôt que de donner libre cours à sa colère, il choisit de retarder sa vengeance pour en faire un chef-d'oeuvre de sadisme. En temps voulu, il livrera Annette aux manies des perversis sexuels, méthodiquement choisis comme membres d'équipage: l'indien Salvère Régis qui "n'atteignait au plaisir que lorsqu'il tenait une chevelure dans une main et un couteau dans l'autre"³⁶; le beau et vicieux Fanducci qui se "fait boire" par les filles qu'aime le capitaine³⁷; le nain Chavanel qui atteint à l'orgasme en écorchant³⁸; le dégoûtant Voiron que pas une fille ne veut embrasser, à cause de son chancre sur la bouche³⁹; Kirhoff qui veut toujours refaire le geste de tuer sa maîtresse infidèle⁴⁰; Justin Payant qui trouve sa joie à fouetter une fille⁴¹; Burrel, la brute et l'arriéré mental⁴². Le sentiment de vengeance qui anime Bruno est évident. Ces hommes ne sont pas le choix du hasard, mais ont été "élus après campagne, scrutés en leur moindre fibre"⁴³. L'instinct de ven-

³⁵Temps, p.69. ³⁶Ibid., p.25. ³⁷Ibid., pp.37-38.

³⁸Ibid., p.79. ³⁹Ibid., p.89. ⁴⁰Ibid., p.111.

⁴¹Ibid., p.123. ⁴²Ibid., p.128. ⁴³Ibid., p.14.

geance porte ici la violence à son paroxysme. Nous assistons à un déferlement de cruauté et de brutalité qu'interrompt seulement la mort d'Annette et de l'équipage du bateau, brisé par les vagues déchaînées du Golfe⁴⁴.

Par le soin que Lisette met à se venger du mal que lui a causé Henri, L'Appelante rappelle Les temps du carcajou. La minutieuse Lisette, défigurée par la canne d'Henri, prend un an pour réaliser sa vengeance. Elle choisit avec soin des expédients compliqués et prévoit à quelques minutes près le déroulement du scénario:

J'ai tout fait, mais j'ai eu la patience de le faire. J'ai enrôlé une sorcière, tu as été ensorcelé. Il a fallu t'insuffler des idées de mariage... Cela a été bien fait. Je voulais te faire rendre jusqu'ici, jusque dans cette chambre que je suis venue visiter moi-même, afin qu'elle remplisse toutes les conditions.⁴⁵

Au moment où elle devient maîtresse du logis d'Henri, elle lui dit: "Je vais voir à ce qu'à chaque instant de ta vie, tu te souviennes de m'avoir défigurée sauvagement."⁴⁶ La violence de Lisette, aiguillonnée par un implacable désir de vengeance, réduit à l'impuissance celui qui régentait tout le monde⁴⁷.

⁴⁴Ibid., p.246. ⁴⁵Appelante, p.123. ⁴⁶Ibid., p.124.

⁴⁷A ce propos, Rénald Bérubé écrit: "Mais L'Appelante, c'est aussi, me semble-t-il, la constatation de l'impuissance de l'homme lui-même, la démystification et l'aboutissement ultime de ces supermâles, de ces dieux de la force et de la beauté physiques que nous avait présentés Thériault jusqu'ici.... Ainsi donc, nous nous trouvons, à la fin de l'oeuvre, en face d'un homme humilié, complètement dépossédé, et d'une femme triomphante" ("L'Appelante de Yves Thériault ou la puissance illusoire",

Bernadette Loubron, Bruno Juchereau, Lisette, trois personnages que la vengeance conduit à une extrême violence. Le sentiment jaloux de leurs droits les pousse à poursuivre sans répit celui qui leur a causé un tort. Leur intention est véritablement meurtrière. S'ils ne la mettent pas toujours à exécution, c'est que les circonstances ne les favorisent pas.

II- La violence dominatrice

Si la violence sert aux gens des pays rudes à défendre leur vie, si, pour d'autres, elle est un instrument de libération ou de vengeance, il arrive qu'elle soit l'effet d'un insatiable besoin de domination. Les dominateurs ne sont pas rares dans l'oeuvre de Thériault, d'autant moins que le désir de libération se mue parfois en instinct de domination. Sans essayer de départager ce qui relève de l'un et de l'autre, nous voudrions présenter des personnages dont le mobile premier de l'action violente est la soif de puissance: Virginie Lallier du Grand roman d'un petit homme, Brown et McTavish d'Agaguk, Henri de L'Appelante, Kesten, Ingrid et Dragon de Kesten et enfin Bruno Juchereau des Temps du carcajou.

Ici et là, on rencontre des femmes dominatrices et possessives qui semblent servir d'esquisses au portrait plus é-

dans Livres et auteurs canadiens 1967. Panorama de l'année littéraire, Montréal, Editions Jumonville, 1968, pp.53-54).

laboré de Virginie Lallier. C'est Bernadette Loubron qu'Edith considère comme une mère jalouse⁴⁸. C'est la mère de Carmé-
 lienne Doré, rapidement évoquée dans Les vendeurs du temple:
 "... une vieille sèche, en couteau, autoritaire, soupçonneuse,
 possessive, accapareuse, jalouse et pleurnicharde."⁴⁹ C'est la
 mère de Victor Debreux et sa cousine Zoëlla Marceau qui créent
 autour de lui une "atmosphère de nid"⁵⁰. C'est la logeuse,
 Madame Asselin, qui domine de sa robuste corpulence le frêle
 Pippo⁵¹. C'est la méchante Concepcion qui soumet son mari à
 tous ses caprices⁵².

Le grand roman d'un petit homme permet de faire plus ample connaissance avec ce type de femme dominatrice. Virginie Lallier a séquestré sa fille Imelda qui, depuis longtemps, n'est plus une jeune fille. Elle a encore droit aux réprimandes de sa mère lorsqu'elle s'attarde au magasin Demeules ou exprime le désir d'emprunter un livre à la bibliothèque paroissiale⁵³. La mère possessive contrôle les allées et venues, les gestes et paroles de sa fille, veillant à ce que personne ne l'approche. Arsène a deviné ses intentions inavouées: "... j'ai déduit qu'elle ressentait un besoin confus de domination que l'utilisation des principes moraux, à mauvais escient et hors de toute lo-

⁴⁸Fille, p.18. ⁴⁹Vendeurs, p.128. ⁵⁰Cul-de-sac, p.25.

⁵¹Amour, p.16. ⁵²Commettants, pp.77-79.

⁵³Grand roman, p.33.

gique si l'on veut, pouvait satisfaire."⁵⁴ Retranchée dans sa maison, forteresse inexpugnable, elle a parfaitement réalisé son projet: "Dépassant déjà quarante ans, Imelda resterait désormais ancrée dans la maison. C'était précisément ce que voulait Virginie Lallier. Elle pouvait crier victoire."⁵⁵

On comprend son ton de voix "hargneux, soupçonneux, jaloux"⁵⁶, sa "colère hargneuse, méchante" et ses "injures"⁵⁷ lorsqu'elle s'aperçoit qu'Imelda, pourtant "incapable d'accomplir le geste de libération"⁵⁸, lui échappe en se créant un monde de rêve grâce au collier trouvé, et surtout en se laissant mourir "pour être sûre d'avoir le collier toute sa vie"⁵⁹. L'attitude dominatrice de Virginie Lallier a conduit sa fille à la mort. Les villageois ne se méprennent pas en reportant sur elle "le fardeau de cette mort"⁶⁰. L'intention dominatrice est allée au bout d'elle-même. Elle a détruit une personne.

Ce besoin de domination n'est pas l'exclusivité des femmes; on le retrouve chez de nombreux représentants de la gent mâle. Brown, McTavish, Henri, Kesten et Bruno Juchereau n'hésitent pas à s'imposer par la violence.

Le trafiquant Brown se révèle hautain et autoritaire. Après avoir jeté un coup d'oeil distrait sur les nombreuses et

⁵⁴Ibid., p. 34. ⁵⁵Ibid., p. 124. ⁵⁶Ibid., p. 116.

⁵⁷Ibid., p. 120. ⁵⁸Ibid., p. 37. ⁵⁹Ibid., p. 128.

⁶⁰Ibid., p. 64.

riches pelleteries d'Agaguk⁶¹, il rejette avec insolence les demandes de l'Inuit⁶². Devant l'insistance d'Agaguk, il passe aux menaces et aux insultes. Pointant son revolver dans la direction de l'Esquimau, il l'éconduit par ces mots: "Dehors, pouilleux!"⁶³ Le facteur écossais affiche la même morgue dédaigneuse: "Il n'eut aucun mot, aucun geste de bienvenue lorsque l'Esquimau entra. Son regard resta froid et observateur."⁶⁴ Même dureté dans la transaction; il fixe les prix selon son gré, sachant bien que contre lui Agaguk n'a aucun recours⁶⁵. Agaguk ressent une rage inutile devant l'injustice et l'humiliation dont il est l'objet:

Agaguk rageait seulement à se remémorer le regard glacial de l'homme, la somme de totale indifférence qu'il affichait ouvertement. Discuter avec lui donnerait quoi au juste? Le commencement de mauvais jours. S'opposer à McTavish n'amènerait rien de bon. L'Écossais saurait bien se venger de toute insulte au prochain troc. Il se souviendrait de l'Esquimau, garderait son visage en mémoire, attendrait patiemment son heure de vengeance.⁶⁶

Brown et McTavish semblent éprouver une jouissance particulière à écraser des êtres sans défense.⁶⁷

L'aveugle Henri, lui, cherche peut-être dans le senti-

⁶¹Agaguk, p. 37. ⁶²Ibid., pp. 37-38. ⁶³Ibid., p. 38.

⁶⁴Ibid., p. 65. ⁶⁵Ibid., pp. 66-67. ⁶⁶Ibid., p. 70.

⁶⁷On pourrait parler de l'attitude dominatrice des Blancs dans Ashini, N'Tsuk, etc. Mais comme elle est davantage le fait d'un peuple, d'une civilisation que d'individus et qu'elle a été commentée dans notre deuxième chapitre (pp. 38-45), nous n'insistons pas sur cet aspect.

ment de puissance une compensation à son infirmité. Son mode d'approche des êtres ne relève ni de la tendresse, ni du respect, mais du désir de tout maîtriser. Il ne se contente pas de palper délicatement avec sa canne les êtres qu'il ne voit pas, mais il fouette avec vigueur: "Il fouettait toujours, à grandes envolées, sans souci de rien, par seul plaisir de frapper, de vaincre, d'asservir."⁶⁸ Aucun respect non plus pour les gens du pays qui hésitent "entre une sorte de peur originelle de cet homme devenu étrange, et la colère de l'entendre hurler"⁶⁹, ni pour son frère Daniel et sa belle-soeur Judith qu'il traite comme ses vassaux: "... se pouvait-il trouver autre dénomination pour l'asservissement d'un besogneux voyant à un aveugle tyrannique?"⁷⁰ Son "credo" le définit parfaitement: "Chienne de vie! Chienne de grande nature! Je vous ai eues, mes garces! Je vous ai tous les jours! Tous les jours, sales chiennes!"⁷¹ Son seul désir est d'étendre sa tyrannie à tous les êtres qui l'entourent. Judith avait bien saisi la vérité de cet homme lorsqu'elle répétait aux gens du village: "L'Aveugle périra parce qu'il ne respecte rien. Avec sa canne, il abat tout, il enfonce tout, il méprise ce qui l'entoure..."⁷² Phrase prophétique. En frappant Lisette à la joue⁷³, il s'est lui-même condamné. Le dominateur devient l'esclave d'une toute jeune fille. Sa propre violence

⁶⁸Appelante, p.10. ⁶⁹Ibid., p.12. ⁷⁰Ibid., p.13.

⁷¹Ibid., p.10. ⁷²Ibid., p.14. ⁷³Ibid., p.25.

a eu raison de lui.

Un instinct de puissance aussi destructeur habite les personnages principaux de Kesten. D'où l'inévitable conflit entre Kesten, Ingrid et Dragon. L'étalon Dragon, jaloux de sa puissance, méprise les chevaux qui mangent dans la main du maître⁷⁴ et considère comme une atteinte à sa grandeur le fait d'être soumis à l'homme: "Je sais qu'il veut me faire ramper devant lui, dit-il de Kesten. Mais moi, avant de ramper, je le tuerai."⁷⁵ Le premier regard qu'Ingrid lance à Dragon affiche le défi. C'est "le regard de l'être qui va dominer l'autre, l'humilier, le maîtriser à jamais."⁷⁶ Ingrid a cru dominer Dragon en se présentant à lui nue et en l'invitant à s'unir à elle⁷⁷. Mais Dragon a méprisé la chair de cette femelle humaine; il l'a tuée⁷⁸. Kesten achète l'étalon "par simple besoin de ... posséder"⁷⁹. La vue du fier étalon a réveillé en lui l'instinct de puissance: "Dès le moment où je l'ai vu, il a fallu que je le tienne au bout d'un fouet"⁸⁰. Il tue l'étalon dès qu'il a réussi à le faire s'agenouiller devant lui⁸¹. Désormais, il peut s'enlever la vie, car, comme le dit le vent, "tout est consommé"⁸². Trois morts, tel est le résultat de cet instinct de domination.

⁷⁴Kesten, p.32. ⁷⁵Ibid., p.53. ⁷⁶Ibid., p.44.

⁷⁷Ibid., pp.76-78. ⁷⁸Ibid., p.78.

⁷⁹Ibid., p.43. C'est nous qui soulignons.

⁸⁰Ibid., p.46. ⁸¹Ibid., p.117. ⁸²Ibid., p.118.

Bruno Juchereau des Temps du carcajou est probablement le champion des dominateurs. Jamais jusque là, Thériault n'avait présenté un personnage chez qui l'instinct de domination s'affirmât avec autant d'intensité, au point qu'on serait tenté de dire qu'il en constitue la substance même. Jamais non plus, n'avait-il offert le spectacle d'un tel déferlement de violence brutale, calculée et sadique, orchestrée par la furie d'une mer démontée. Une soif effrénée de puissance inspire à Bruno Juchereau d'organiser une sorte de grandiose célébration de la violence dont il serait le dieu à qui on sacrifierait l'amante infidèle. Cet homme de naissance obscure⁸³, "parti de rien"⁸⁴, acculé à être sa "propre amarre"⁸⁵, trahi par une femme⁸⁶, décide de devenir le maître absolu de tout et de tous. La puissance humaine ne lui suffisant pas, il entend s'attribuer la puissance divine.

Selon ce qu'il nous raconte de lui, il y a longtemps que le capitaine Juchereau connaît la griserie du pouvoir et la nécessité de la violence pour y atteindre. Se rappelant le moment où il reçut son brevet de capitaine, il dit: "C'est saoulant pour l'homme, se sentir maître."⁸⁷ Par la force de ses poings, il affirme sa supériorité sur les capitaines et les membres de son équipage. Au milieu de ses monstrueux compagnons de bord,

⁸³Temps, p.43.

⁸⁴Ibid., p.52.

⁸⁵Ibid., p.49.

⁸⁶Ibid., p.69.

⁸⁷Ibid., p.52.

il se voit comme "l'étalon-maître en train de forger sa puissance"⁸⁸. Quand, sur son bateau, il savoure la vengeance qu'il prépare à Annette, il revit la cruauté de ses jeux d'enfant, "la sensation d'une puissance immense"⁸⁹ qu'il éprouvait à arracher le dard de l'abeille et à supputer son temps de survie. Comme il ordonnait alors un destin nouveau pour l'abeille, il se sent maintenant "vivre selon des normes neuves"⁹⁰. Il se déclare le créateur d'un ordre nouveau, "l'ordonnateur et le prêtre d'un rite"⁹¹, "maître après le golfe-dieu... En tout cas avant tous les dieux des hommes serviles"⁹². La présence d'Annette lui est "un aliment de puissance. Un dépassement même"⁹³.

Que va ordonner ce nouveau dieu? La violence, les "vengeances extraordinaires"⁹⁴. A cette pensée, il connaît presque l'expérience mystique de... Pascal: "Joie de sang, d'imprécations et d'horreur."⁹⁵ Dans son délire, il se décrit comme le dieu de la violence:

Je porte au corps et à l'âme un signe indestructible: je suis marqué du dieu. De ce fait je suis presque dieu moi-même - à mon échelle - de ce ciel de mer et de vent, de ce paradis de firmament profond, de vagues hargneuses, de brise longue.⁹⁶

Et pour bien marquer qui il est, le dieu de la violence, le dieu

⁸⁸ Ibid., p.152.

⁸⁹ Ibid., p.153.

⁹⁰ Ibid., p.152.

⁹¹ Ibid., p.155.

⁹² Ibid., p.211.

⁹³ Ibid.

⁹⁴ Ibid., p.212.

⁹⁵ Ibid., p.218.

⁹⁶ Ibid., pp.231-232.

de la vengeance, il attend que la tempête se déchaîne pour décréter le commencement du sacrifice. Les membres de l'équipage s'agenouillent devant lui⁹⁷. C'est le "temps du rite et de l'extase"⁹⁸. Puis, quand chacun a obtenu d'Annette le plaisir qu'il cherchait et que l'amante infidèle apparaît dans la porte du gaillard, Bruno éprouve la satisfaction de la réussite. Telle la grâce, sa violence a purifié Annette. Elle en a fait une créature nouvelle ("Je la voyais belle comme avant, belle comme toujours ..." ⁹⁹), digne du dieu Bruno. Insensibles à la vague qui déchiquette le bateau, Annette et Bruno se livrent à l'amour, comme des dieux: "... nous nous tordions par terre, magnifiques, éperdus, non plus des êtres, mais des dieux"¹⁰⁰. Puis, tout disparaît dans la mer, sauf Bruno qui survit¹⁰¹... pour raconter son aventure, celle d'un homme que l'instinct de domination a conduit aux plus grandes joies sexuelles, mais aussi celle d'un homme qui, en s'abandonnant à son désir de puissance, a créé la violence qui a tout détruit. Bruno Juchereau a choisi d'être le dieu-immolateur.

En fait, si l'on y regarde de près, le sens de l'aventure de Bruno Juchereau n'est pas différent de celui de l'aventure de Virginie Lallier, de Kesten, d'Ingrid et de Dragon. Leur soif de puissance entraînait également la mort. Plus spectaculaire,

⁹⁷ Ibid., pp.234-235. ⁹⁸ Ibid., p.234. ⁹⁹ Ibid., p.244.

¹⁰⁰ Ibid., p.245. ¹⁰¹ Ibid., p.246.

l'aventure de Bruno Juchereau ne fait qu'explicitement l'intention profondément meurtrière de l'instinct de domination. Le dominateur n'éprouve de vraie satisfaction que lorsque la destruction complète de l'autre vient achever son oeuvre d'assujettissement.

III- La violence gratuite

Les temps du carcajou et Kesten introduisent à un nouvel aspect de la violence. Bruno Juchereau et Kesten semblent taillés à même la violence et ne vivre que par elle. On pourrait dire à peu près la même chose d'Henri de L'Appelante. Il y a là un aspect de gratuité qui rejoint l'atmosphère des Contes pour un homme seul. Réflexe irrépressible, la violence n'aurait d'autre objet qu'elle-même. Elle se présenterait comme la réaction exacerbée de l'homme face à des forces qu'il n'identifie pas ou qu'il ne maîtrise pas.

Le Troublé ne peut s'empêcher de briser, de tuer: "Dis-moi pourquoi j'ai mal ici quand j'aime, et que je veux serrer, ou briser, avec mes mains?"¹⁰² dit-il à Daumier. Simon-la-main-gourde lui ressemble. Sans raison apparente, il s'empare de Prosper, l'attache à sa charrue et lui entaille les veines des cuisses¹⁰³. On observe ici une disproportion entre la violence

¹⁰²Contes, p.18. ¹⁰³Ibid., p.64.

manifestée et le mobile qui l'inspire. Plus précisément, on ne discerne pas bien ce mobile.

On rencontre ailleurs dans l'oeuvre de Thériault d'aussi subites irruptions de violence. L'infirmité de son enfant provoque la colère de Fabien et lui suggère des idées de meurtre¹⁰⁴. Dans Le dompteur d'ours, les frères Jubin se jettent soudainement l'un sur l'autre: "Et l'on passait d'une rage froide, toute émotion retenue, bridée, à la rage folle, aux gestes qui restent parfois sans rémission."¹⁰⁵ Pas plus que le Troublé, Luc Jubin ne comprend ce qui lui arrive: "Mais qu'est-ce que j'avais donc en moi?"¹⁰⁶ Véronique, après s'être ruée sur son fluet de mari, se pose la même question: "Je ne sais pas ce qui m'a pris ... Je ne sais pas."¹⁰⁷

Chez Agaguk, ces accès subits de rage sont fréquents. Parce que le vent hurle, il s'empare d'un séchoir d'os de phoque et le brise en cent morceaux¹⁰⁸; parce qu'Iriook pleure, une "rage hystérique"¹⁰⁹ s'empare de lui; parce qu'Iriook crie de douleur au moment de l'enfantement, il la roue "de coups de pied et de coups de poing, cherchant ainsi à tuer la douleur"¹¹⁰; parce qu'Iriook parle trop, il la bat¹¹¹; parce qu'il ne peut ve-

¹⁰⁴Fille, cf. Ch. XVII et XX.

¹⁰⁵Dompteur, p.102. ¹⁰⁶Ibid., p.103. ¹⁰⁷Ibid., p.61.

¹⁰⁸Agaguk, p.21. ¹⁰⁹Ibid., p.27. ¹¹⁰Ibid., p.89.

¹¹¹Ibid., p.272.

nir à bout de traquer le loup blanc, il éprouve "une rage immense, la rage qui le possédait chaque fois que devant lui se dressait une puissance invincible"¹¹². Le narrateur propose ici une interprétation. Une rage incontrôlable s'empare d'Agaguk chaque fois que se présente à lui un obstacle qu'il ne peut détruire. La violence gratuite exprimerait la tentative inutile de l'homme de se libérer totalement.

"Cela venait en lui et de lui comme un éclair d'août et l'explosion ébranlait tout le hameau"¹¹³, dit-on de la colère de Géron. Cette phrase pourrait s'appliquer à plus d'un personnage de Thériault. Il est difficile en effet d'expliquer totalement leur violence. Toujours demeure une zone floue qui échappe à l'analyse, sorte d'atmosphère nourricière hors de laquelle les personnages ne sauraient vivre. Issus de ce même milieu, ils se ressemblent tous. Comme des sculptures aux formes différentes, mais tirées d'une même pierre, les personnages de Thériault, au-delà de leur comportement particulier, apparaissent tirés d'une unique matière: la violence.

IV- Ambiguïté de la violence

Dans le but de clarifier les choses, on serait tenté, à la suite de Gérard Bessette, de classer les personnages selon

¹¹²Ibid., p.177. ¹¹³Rose, p.101.

deux catégories: les "vainqueurs" et les "vaincus"¹¹⁴. On rangerait du côté des vainqueurs ceux qui parviennent à repousser les obstacles ou à assurer leur domination et, du côté des vaincus, ceux dont les efforts pour se libérer ou dominer se soldent par un échec. Pour commode qu'elle soit, cette classification nous apparaît inadéquate. Elle ne respecte pas suffisamment la complexité des personnages qui, le plus souvent, sont, non pas vainqueurs ou vaincus, mais les deux à la fois.

Justifions notre remarque par quelques exemples. Fabien et Edith, en supprimant l'obstacle qu'est Bernadette, réussissent à vivre leur amour comme ils l'entendent, mais ils connaissent l'échec dans l'infirmité de leur enfant. Le curé Bossé, apparemment vaincu, puisqu'il reçoit sa révocation de l'évêque, peut être considéré cependant comme le grand vainqueur des Vendeurs du temple, non seulement parce qu'il a su contrer les ambitions mercantiles de l'évêque, mais surtout parce qu'il se libère de l'ignorance pour accéder à la lucidité. Le jeune Aaron parvient à se tailler une place enviable dans le monde des affaires en re-

¹¹⁴"Le Primitivisme", pp.200-216. André Brochu avait déjà proposé une autre classification. Les personnages triomphent ou sont défaits selon qu'ils appartiennent à "l'univers du Nord", univers de survie, ou à "l'univers du Sud", univers de mort ("Yves Thériault et la sexualité", p.242). Dans l'article précité (pp.200-201), G. Bessette, à bon droit, fait d'importantes réserves quant à la pertinence de cette division. En effet, la division de l'univers de Thériault en "univers du Nord" et "univers du Sud" ne supporte pas tellement la critique parce qu'elle ne correspond pas à la réalité romanesque de Thériault.

jetant la religion rigoriste de son grand-père; mais en retour, il doit renoncer à sa race. La violence d'Agaguk lui permet d'arracher à une contrée hostile le droit de vivre; mais, lors d'un combat, il est défiguré. La mort d'Imelda révèle jusqu'où Virginie Lallier a dominé sa fille; pourtant, au moment précis où la mère pourrait crier victoire, elle découvre le collier qui lui apprend qu'Imelda a fait échec à ses prétentions, en se créant un monde imaginaire. Les personnages de Thériault rassemblent en eux bien des contradictions. L'on ne saurait, sans les amoindrir, les enfermer dans une définition univoque.

C'est pourquoi, nous avons choisi dans ce chapitre, non pas de classer les personnages, mais de distinguer divers types de violence. Ce qui nous a appris d'ailleurs qu'un même personnage pouvait être animé tantôt par un désir de libération, tantôt par un instinct de vengeance ou de domination. Car si un type de violence prédomine chez un individu, il ne l'explique jamais complètement. Nous avons parlé, par exemple, de Bruno Juchereau dans les paragraphes qui traitent respectivement de la violence vengeresse et de la violence dominatrice. Bruno Juchereau n'est pas un cas isolé. La violence de chaque individu comporte plusieurs facettes. Les personnages de Thériault sont partagés en eux-mêmes; leur comportement obéit à des pulsions différentes, parfois contradictoires. Rarement, réussissent-ils à réaliser l'harmonie et l'unité de leur personne.

Il ne suffit pas qu'un personnage soit animé par un

juste désir de libération pour que sa violence puisse être qualifiée de "pure vertu". Même dans ce cas, la violence attente souvent aux droits des autres, quand ce n'est pas à leur vie. Agaguk tue Brown, Fabien étrangle Bernadette, etc. Au plus profond de leur conscience, les personnages de Thériault perçoivent peut-être confusément l'ambiguïté de la violence. A certains moments, Iriook devient la conscience d'Agaguk; la mère Druseau, celle d'Edith et de Fabien. Les nombreuses mutilations pourraient indiquer chez les personnages un sentiment de culpabilité et être interprétées comme un besoin d'autopunition. Ce qui a fait dire à Gérard Bessette "que l'importance outrée que l'on a si souvent accordée chez-nous à l'aspect péché, culpabilité et punition ... trouvent leur reflet dans l'oeuvre de Thériault"¹¹⁵. Est-il besoin, comme le fait Bessette, de se référer à la "thématique chrétienne"¹¹⁶? Nous en doutons. Nous croyons, pour notre part, que la difficulté qu'éprouve l'homme de Thériault à vivre la violence en toute bonne conscience est le signe qu'il la perçoit comme insuffisante à lui procurer l'épanouissement total. Il sait obscurément qu'elle ne peut à elle seule conduire à l'harmonie des relations humaines. Nous traiterons plus longuement cette question dans notre dernier chapitre.

¹¹⁵"Le Primitivisme", p.204.

¹¹⁶Ibid.

CHAPITRE V

VIOLENCE ET SEXUALITE

Dès ses premières oeuvres, Thériault prend ses distances par rapport aux valeurs traditionnellement véhiculées dans notre littérature. Témoin, ce climat de violence et d'érotisme des Contes pour un homme seul et de La fille laide. Roland Jacob écrit que "c'est une audace, une telle atmosphère, dans le contexte du roman canadien"¹. Audace qui a l'heur de provoquer l'ire de certains critiques, plus moralisants que critiques. L'un d'eux s'indigne: "Domage que l'atmosphère naturaliste et lourdement charnelle de La Fille laide en fasse une oeuvre des plus malsaines. C'est un vase dont le pur modelé ne peut faire oublier les émanations fétides."² Le temps a fait justice à Thériault de ces mesquines critiques.

Plus positifs, les récents commentateurs essaient de dégager la signification de la sexualité dans l'oeuvre de Thériault. Pour sa part, André Brochu, classant l'oeuvre de notre romancier "parmi les plus significatives", tente "de retrouver,

¹"Yves Thériault, romancier", p.354.

²J.-P. Beausoleil, "La Fille laide", dans Lectures, vol.VI, n.9, mai 1950, p.540.

à travers les thèmes de la sexualité, une façon d'être, de vivre - un être-au-monde fondamental"³. Poursuivant dans la même ligne, Gérard Bessette pense que la clef d'interprétation de Thériault réside dans une "thématique conflictuelle"⁴ de la sexualité des personnages. C'est reconnaître l'importance certaine de la sexualité dans l'oeuvre de Thériault. Aucun roman, récit, nouvelle, conte qui n'y accorde une large place; certains écrits "en regorgent"⁵, pour reprendre l'expression d'André Brøchu.

Dépassons cette constatation préliminaire et essayons d'indiquer la caractéristique de cette sexualité. Il importe d'abord de reconnaître qu'il ne s'agit pas de ce produit de consommation qu'est l'érotisme "tout usage", ni de l'érotisme proposé comme moyen infaillible d'épanouissement⁶, ni même de l'érotisme qui s'intègre harmonieusement dans la réalité de l'amour. La sexualité, chez Thériault, est troublante. Elle est source de cruauté et de violence. Elle est cause de mutilations et de meurtres. Voilà pourquoi nous en traitons. Notre but n'est

³"Yves Thériault et la sexualité", p.229.

⁴"Le Primitivisme", p.113.

⁵Op. cit., p.229.

⁶Le roman Valérie, écrit "d'après le film" du même nom de Denis Héroux, relève de ces deux conceptions de l'érotisme. C'est pourquoi nous ne croyons pas utile d'en tenir compte dans notre étude.

donc pas d'étudier la sexualité comme telle, mais dans son rapport avec la violence. Ce faisant, nous croyons pouvoir apporter une explication plus complète de la violence des individus.

I- Les "Contes": Une sexualité trouble

Celui qui a analysé chacune des oeuvres de Thériault est tenté de dire que les Contes pour un homme seul en représentent un brillant raccourci. Ils en annoncent les thèmes majeurs: primitivisme, violence, sexualité. Ils en fournissent peut-être la clef d'interprétation. Nous trouvons particulièrement approprié le texte d'André Lhote qui les précède:

...ces figures toutes chaudes se décomposent lentement d'"états" en états, se replient, s'amenuisent par endroits, se gonflant ailleurs; se lovent, se referment sur elles-mêmes et retombent jusqu'à cette forme larvaire qui est celle des signes purs. (André Lhote parlant de Picasso).⁷

En fait, les Contes pour un homme seul, dans leur brièveté, contiennent déjà ce que les autres écrits de Thériault développeront à travers des intrigues plus élaborées et des personnages plus complexes.

Pour cette raison, nous pensons qu'il convient de porter une attention particulière à ces courts récits et nous sommes surpris que Brochu et Bessette y attachent si peu d'importance⁸.

⁷Contes, p.7.

⁸André Brochu, dans son article "Yves Thériault et la

Quant à nous qui étudions ici la sexualité et la violence, nous ne saurions négliger cette oeuvre qui nous apparaît la plus purement érotique des oeuvres de Thériault. Le comportement des personnages, en effet, inexplicable autrement, révèle ses mobiles, si on l'examine par le biais de la sexualité. Les Contes pour un homme seul nous mettent en présence d'une sexualité aussi envahissante que troublante. Deux personnages, Le Troublé et Simon-la-main-gourde, souffrent d'une sexualité mal intégrée qui les porte à la violence.

Le héros central a nom Le Troublé. Nous connaissons le sens conféré à ce mot par notre langage populaire. "Troublé", il l'est profondément par une sexualité qui lui "fait mal" et éclate en violence. Le Troublé détruit ce qu'il aime. Il brise la fleur qui faisait un son⁹; il écrase les fourmis¹⁰; il étrangle Annette et lui coupe les cuisses qu'il introduit dans son sac de cuir¹². Incapable d'expliquer son étrange comportement, il ne peut que répéter: "Il faut que je tue ce que j'aime"¹³, indiquant par là que ses agissements ne sont pas inspirés par la vengeance, la colère, mais par la sexualité.

Que la sexualité soit le mobile du comportement aberrant

sexualité", n'y consacre que deux brefs paragraphes (pp.237 et 238), tandis que Gérard Bessette, dans "Le Primitivisme dans les romans de Thériault", n'en fait aucune mention.

⁹Contes, p.21. ¹⁰Ibid., p.27. ¹¹Ibid., p.33.

¹²Ibid., pp.40-41. ¹³Ibid., p.21.

du Troublé se vérifie si l'on considère la façon dont il voit les objets qu'il aime et l'effet que ces objets produisent sur lui. Contemplant la fleur qui faisait un son, il se croit devant "une longue femme maigre et sans poitrine. Une de ces femmes à la grande élégance, aux yeux immenses et à la chair ardente"¹⁴. Comment penser que sa chair ne s'émeut pas lorsqu'on lit que ça lui "fait du drôle" dans "le ventre, le bas de l'estomac, le milieu du corps"¹⁵? Même évocation à peine voilée de l'excitation sexuelle dans Les Fourmis. A plat ventre dans le sable mou et chaud (Est-ce la belle Annette dont il nous vante les riches appâts: les seins "blonds" et "si ronds que cela fait comme les miches chaudes"¹⁶?), il ressent un drôle de frémissement sous la peau¹⁷ qui se mue bientôt en mal insupportable, "le mal d'amour": "Cela brûlait et remuait en coupant."¹⁸. Est-ce encore les seins ou les cuisses d'Annette qu'évoquent les deux socs de charrue? En tout cas, il les aime et il éprouve un mal qui lui tord le ventre à tenir ces "choses longues qui sont brillantes et pesantes"¹⁹. Tout à sa préoccupation amoureuse, il s'arrête, en pose un par terre, garde l'autre, et s'accroupit "pour mieux caresser"²⁰. Le symbolisme du sac (Le sac) est, lui aussi, carrément sexuel. Le sac, d'un beau cuir souple, désigne tantôt la femme, tantôt l'organe sexuel mâle, ou, peut-être

¹⁴Ibid., p.15. ¹⁵Ibid., p.18. ¹⁶Ibid., p.26.

¹⁷Ibid., p.25. ¹⁸Ibid., p.26. ¹⁹Ibid., p.32. ²⁰Ibid.

mieux, la réunion des deux par la copulation. Le Troublé admire ce sac qui est "souple comme une jambe de pucelle"²¹. S'il était plein, il pourrait l'apporter dans sa cabane, l'accrocher au mur et l'adorer à se rompre²². Selon d'autres expressions, le fait que le sac soit vide indiquerait l'impuissance sexuelle du Troublé: "Admets qu'il est long", dit-il au forgeron qui cependant demeure "distrain" et "indifférent"²³. Il veut compenser son incapacité génitale en introduisant dans son sac les cuisses d'Annette ("... des rondeurs, des courbes dans le dessin ..." ²⁴ et "... le sac vaut par son remplissage"²⁵). Alors, le Troublé aura droit à l'estime des autres mâles: "Ils vont dire que je suis fort, et solide, et que j'ai un bien beau sac"²⁶ "Le voilà rond de tour et long d'une aune"²⁷, s'écrie-t-il avec fierté lorsqu'il y a introduit les cuisses d'Annette.

Le Troublé a la conscience obnubilée. Tout devient pour lui objet sexuel. Au point, par exemple, qu'il oublie la provenance et la destination des socs de charrue qu'il porte²⁸. Il lui vient des "trous dans l'idée"²⁹. Aliéné, il tue pour se délivrer d'une tension sexuelle dont il ne peut se libérer normalement. La violence constitue le seul aboutissement possible de son désir frustré: "Il faut que je tue!" répète-t-il.

²¹Ibid., p.37. ²²Ibid., p.39. ²³Ibid., p.38.

²⁴Ibid. ²⁵Ibid. ²⁶Ibid., p.40. ²⁷Ibid., p.41.

²⁸Ibid., p.32. ²⁹Ibid.

A l'instar du Troublé, Simon-la-main-gourde commet un meurtre sans aucun mobile apparent. Pourquoi a-t-il tué Prosper? Tentons de répondre à cette question en cherchant à savoir qui est Simon. On insiste beaucoup sur le fait que les rapports de Simon avec les femmes sont difficiles, voire inexistants. Deux fois, on signale qu'il n'a jamais pris femme³⁰. On mentionne ensuite qu'il n'a pas vu une toute jeune femme lui lancer l'oeillade³¹. On ajoute qu'il est taciturne "depuis qu'il est d'âge d'homme"³². Simon, comme Le Troublé, souffrirait-il d'impuissance sexuelle? Les quelques détails, tous concordants, qu'on nous fournit à son sujet, nous incitent à le croire. Autrement, pourquoi accorderait-on tant d'importance à préciser qu'il est taciturne depuis l'âge d'homme et pourquoi opposerait-on sa tristesse à la "vigueur"³³ de l'été plutôt qu'à la joie? D'après ce contexte, la main gourde qui "ne remue pas et ne peut rien faire autre que battre aux mouvements et baller comme morte"³⁴ n'est-elle pas une représentation symbolique de l'organe mâle déficient? Nous le pensons.

Simon tue Prosper pour s'approprier sa force génitale. Voyons de plus près la portée symbolique de cet événement. Le "sol fendu par les premiers labours"³⁵, qui reçoit les quelques

³⁰Ibid., 1 fois: p.58; 1 fois: p.59. ³¹Ibid., p.58.

³²Ibid., p.59. ³³Ibid., p.58. ³⁴Ibid.

³⁵Ibid., p.62.

gouttes de sang coulées de la blessure de Prosper, propose à l'imagination malade de Simon la vision du mâle fécondant la femelle. Du moins, le vieux dicton prononcé par Prosper fait-il surgir en son esprit cette image: "Cette année-ci, le blé sera beau, car la terre a bu le sang de l'homme"³⁶. Simon l'interprète ainsi: "... terre qui boit le sang et accouche de beau blé!"³⁷ En proie au déchaînement de son désir frustré, il ressent un profond émoi physique. Il devient "comme fiévreux avec des pommettes rouges et la main tremblante"³⁸; il "sentait dans ses veines comme du feu"³⁹. Comment ne pas voir dès lors dans l'immolation de Prosper une représentation du coït? Lié à la charrue, Prosper ne fait qu'un avec elle. Le soc ouvre la terre comme le pénis pénètre le ventre de la femme. Simon lui entaille les grosses veines de chaque jambe, vraisemblablement à l'intérieur de chaque cuisse, près des organes génitaux⁴⁰. Le sang (la semence) coule. L'effort de Simon pour atteindre à la puissance sexuelle l'a conduit à un meurtre.

A travers ces deux exemples extrêmes - extrêmes peut-être simplement parce qu'ils sont symboles de quelque réalité universelle - apparaît un lien étroit entre la sexualité et la violence. D'autres personnages des Contes pour un homme seul expriment ce lien, sous des modes mineurs. Challu enchaîne sa

³⁶ Ibid. ³⁷ Ibid., p.63. C'est nous qui soulignons.

³⁸ Ibid. ³⁹ Ibid. ⁴⁰ Ibid., p.64.

femme, sa vie durant, parce qu'elle l'a trompé⁴¹. David tue sa fille et se suicide parce qu'elle est enceinte des oeuvres du grand Louis⁴². Les Contes affirment une réalité brute que vont détailler et expliciter les autres oeuvres de Thériault.

II- La sexualité, expression de la violence

Henri van Lier pense qu'

... il y a entre la cruauté et le coït un lien étroit, dont un pathétique exemple est fourni par tous ceux qui restent incapables d'aimer sans faire souffrir, comme les sadiques, sans se faire souffrir, comme les masochistes, et cette liaison ne tient pas seulement à une concomitance fortuite, - à ce que la libido anale se manifeste en même temps que les premières réussites du plaisir musculaire de préhension et de destruction, - elle est intrinsèque: libido sexuelle et libido agressive, dans leur intention initiale, poursuivent chacune l'immédiat et le total.⁴³

L'oeuvre de Thériault illustre à merveille l'énoncé de Van Lier ou cet autre, de Ferenczi: "La présence des impulsions agressives dans l'acte sexuel se manifeste par la manière de se procurer l'objet et par le caractère de violence de la pénétration!"⁴⁴

Le vocabulaire qu'utilise Thériault pour décrire le coït est une première indication de la présence de l'instinct agressif

⁴¹Ibid., pp.67-72. ⁴²Ibid., pp.179-186.

⁴³L'intention sexuelle ("Synthèses contemporaines"), Tournai, Casterman, 1968, p.64.

⁴⁴Thalassa. Psychanalyse des origines de la vie sexuelle (Collection Science de l'Homme), Paris, Petite bibliothèque Payot, p.52.

dans l'acte sexuel. Le narrateur de La fille laide rapporte ainsi le premier rapprochement charnel d'Edith et de Fabien:

... elle s'agrippa à lui, tout son corps soudain déchaîné, une force vivante qui prenait Fabien, qui se l'incorporait dans la chair, qui se happait à lui comme une pieuvre, avec des bras partout, des ventres et des jambes qui amenaient l'homme à elle ...⁴⁵

Dans la fougue de sa passion neuve, Aaron déshabille Viedna "en gestes brusques, saccadés, presque rageurs", puis il la prend "avec acharnement"⁴⁶. Que dire des ébats amoureux d'Agaguk et d'Iriook! Parvenu à l'endroit choisi par lui, Agaguk possède Iriook: "Bientôt ils s'acharnaient farouchement sur la surface humide de la toundra."⁴⁷ "Il la possédait sauvagement"⁴⁸, dit le narrateur un peu plus loin, signalant qu'il ne s'agit pas là d'une pratique passagère, mais du style habituel de leurs relations. Rentrant chez lui, après plusieurs jours d'absence, il bat Iriook, puis la possède "brutalement"⁴⁹, parce qu'en le revoyant, elle n'a pu retenir ses larmes. Une autre fois, il agira ainsi⁵⁰. Plus tard, furieux contre sa compagne qui met trop d'insistance à lui réclamer le droit de vivre pour sa fille, il rentre dans la hutte, bien décidé à raffermir sa suprématie menacée. Comme Iriook l'attend nue, il n'a d'autre recours que de la prendre brutalement: "Il eut soudain une sorte de rugissement rauque et tomba sur elle, les mains nerveuses, chercheuses,

⁴⁵Fille, p.38. ⁴⁶Aaron, p.88. ⁴⁷Agaguk, p.13.

⁴⁸Ibid., p.18. ⁴⁹Ibid., p.27. ⁵⁰Ibid., p.272.

presque brutales..."⁵¹ Même en cet instant de bonheur où Iriook lui apprend qu'elle porte un enfant, la violence l'emporte sur la tendresse: "Alors, sauvagement, en un grand élan de tout son corps, il fut sur elle."⁵² Le narrateur ajoute que "leur coït fut brutal, presque dément"⁵³. Le héros des Commettants de Caridad, Heron, sait lui aussi la violence du coït:

Vous savez encore ce que fait le ventre des filles?

Il se bombe, il résiste, il s'arc-boute, il vient arracher tout le plaisir, il avale l'homme, le gruge jusqu'à la pâmoison dernière.⁵⁴

Bruno Juchereau compare la fureur de la tempête à "une sorte d'orgasme incontrôlé"⁵⁵, tandis que Kesten et Ingrid atteignent à "la grande furie des extases totales"⁵⁶. Le jeune Mahigan appartient à la famille des mâles agressifs; il connaît les emportements d'une passion "rageuse"⁵⁷ quand il possède sa femme Ann'tsouc pour la première fois.

On l'a constaté, Thériault fait usage de formules stéréotypées pour décrire l'acte sexuel. Les qualificatifs "rageur", "brutal", "cruel", "brusque" et les adverbes "farouchement", "sauvagement", "brutalement" reviennent avec une monotone régularité. Pauvreté de vocabulaire? Peut-être, mais pas uniquement. Il nous semble plutôt que, par ces répétitions, l'auteur veut in-

⁵¹Ibid., p.301. ⁵²Ibid., p.48. ⁵³Ibid., p.49.

⁵⁴Commettants, p.141. ⁵⁵Temps, p.239. ⁵⁶Kesten, p.26.

⁵⁷Mahigan, p.73.

sister sur l'élément de violence de la sexualité.

Une étude plus poussée de la signification de l'acte sexuel nous apprendra qu'il est pour le mâle un moyen d'affirmer sa suprématie sur la femelle. Le coït est un acte de domination. D'où la violence qui l'accompagne.

Il nous faut attendre les dernières pages du roman pour apprendre qu'Agaguk considère Iriook comme son égale. Jusque là, il lutte pour maîtriser cette femme exceptionnelle, qu'il aime, mais qui parle trop haut. Le fait qu'il attende trois jours - c'est-à-dire tout le temps du voyage qui les conduit à l'endroit choisi, - pour posséder Iriook révèle la psychologie d'Agaguk. Le mot "posséder" retrouve ici son sens le plus ordinaire. Il possède Iriook, comme il possède le territoire où il s'établit. "Sans attendre"⁵⁸, note le narrateur. Au cours de sa longue marche, ressentant le trouble plaisant de sa chair émue, il avait deviné qu'il ne fallait pas devancer ce geste: "C'était là-bas, à destination, leur pays dorénavant, leur appartenance, c'était là et là seulement qu'il devait la posséder."⁵⁹ Une réflexion d'Agaguk montre bien que posséder Iriook, c'était se l'assujettir: "Il avait une femme à lui, cette hutte, deux fusils et des balles ..."⁶⁰ Iriook prend place parmi les objets d'utilité courante. Agaguk le lui rappellera chaque fois qu'il s'unira à elle.

⁵⁸ Agaguk, p.13.

⁵⁹ Ibid.

⁶⁰ Ibid., p.16.

Battu par Iriook sur le plan des arguments logiques, fatigué d'avoir recours, pour la convaincre, aux coups de pied et aux coups de poing, il utilise l'argument suprême du mâle: le coût brutal. La résistance d'Iriook ("Elle mit du temps à l'accueillir"⁶¹) montre qu'elle a saisi l'intention d'Agaguk. Cette intention s'explicitera d'ailleurs plus loin. Iriook réclame avec obstination la vie de la fille qu'elle porte. Agaguk se dit qu'il lui faut opposer un refus à sa demande pour affermir sa domination menacée:

Une femelle, plus puissante que le mâle? Il eut dû pouvoir flageller cette femme à coups de lanières de cuir! La mater. Même en l'aimant bien, il devait demeurer maître en sa hutte, maître en son igloo...⁶²

Mais, comme il ne peut résister aux charmes offrants d'Iriook, c'est dans l'acte sexuel qu'il lui rappellera qu'il est le maître. Il la possède brutalement⁶³. Le romancier ajoute ce commentaire plein de signification: "Agaguk, le puissant..."⁶⁴ L'acte sexuel, comme les coups de poing et les coups de pied, permet à Agaguk de mater la femme qu'il aime, mais qui lui résiste.

Dans La fille laide, deux femmes frustrées en amour se disputent le mâle Fabien. Le rêve prémoniteur d'Edith met à nu les sentiments d'hostilité qu'elle entretient envers Bernadette: Edith pousse vers la falaise Bernadette qui veut la dévorer⁶⁵.

⁶¹Ibid., p.272. ⁶²Ibid., p.300. ⁶³Ibid., p.301.

⁶⁴Ibid. ⁶⁵Fille, p.18.

De même, chaque fois que Fabien se sent menacé dans son droit à l'amour ou dans sa puissance de mâle, il réagit violemment. Parce que Lorgneau s'est gaussé de sa relation avec Edith, il lui prouve par la force de ses bras, qu'il aime Edith et qu'il n'est pas un mâle dérisoire⁶⁶. Il tue Bernadette qui lui interdit d'aimer la fille laide⁶⁷. Il se déchaîne contre Edith qui ose mettre en doute la qualité de sa semence, en lui attribuant l'infirmité de l'enfant: "... il semblait un démon, une sorte de monstre horrible."⁶⁸ Mieux que tout autre événement, la façon dont se conclut l'union d'Edith et de Fabien souligne le lien entre violence et sexualité. Les amants se donnent l'un à l'autre, immédiatement après le meurtre de Bernadette:

Et toi, la fille, si tu restes avec moi, si tu te lèves de ce lit, et si tu viens à mes côtés, et dans mes bras, ce sera ta preuve. Si tu consens à le faire, malgré le crime, malgré la femme morte et le sang sur mes mains, ce sera à cause de l'amour, et seulement à cause de l'amour.⁶⁹

Pour Aaron, la rencontre de Viedna marque un tournant dans sa vie. Jusque là assez docile aux vues de son grand-père, le petit-fils devient soudainement indépendant et récalcitrant aux projets de Moishe. Le grand-père l'a remarqué: "Il était inquiet d'Aaron, de ses sommeils agités, de la démarche qu'il avait au matin, presque arrogante, un pas d'homme, de mâle..."⁷⁰ En prenant conscience de sa sexualité, Aaron découvre la force de

⁶⁶Ibid., p.28. ⁶⁷Ibid., p.65. ⁶⁸Ibid., p.126.

⁶⁹Ibid., p.68. ⁷⁰Aaron, p.88.

s'opposer à son grand-père.

Nulle part ailleurs que dans Les commettants de Caridad n'est mieux affirmé le lien entre sexualité et violence. Le vieux Jaime raconte qu'un français de passage aurait "été poignardé par une fille simplement de ne l'avoir point lutinée un jour de mai dans une pinède"⁷¹; il raconte aussi comment Alvarez tue Carmelito qu'il surprend en train de faire l'amour à sa fille⁷². La veuve Inez confesse qu'elle a "abrége les jours de Fernando"⁷³, son dolent mari, en lui demandant de rassasier sa chair affamée. Elle parle aussi de Concepcion⁷⁴ et de Maria⁷⁵ qui brutalisent leur mari. Mais, il y a surtout l'événement central du roman, la corrida, qui porte une signification érotique, au dire de Heron:

Quand les femmes gémissent, du haut des gradins, et qu'elles se tordent sur leur siège en contemplant le matador défiant le taureau, n'est-ce pas là une reconstitution de tous les combats de la nature, où deux forces mâles se disputent les femelles?

N'est-ce pas vraiment, et dans une optique à peine différente, l'engagement entre deux mouflons sur les flancs de quelque sierra? Puisque le soir du combat, lorsque le matador ira retrouver les femmes, il se fera reconnaître surtout par ses victoires, et le symbole s'achèvera dans la réalité?⁷⁶

En ce merveilleux matin de soleil, devant tout le village rassemblé, Heron est mis au défi par ses pairs de prouver ce qu'il a dit, à savoir qu'il est un grand matador. Comprenons aussi: qu'il

⁷¹Commettants, p.24. ⁷²Ibid., p.34. ⁷³Ibid., p.55.

⁷⁴Ibid., pp.77-79. ⁷⁵Ibid., pp.80-81. ⁷⁶Ibid., pp.151-152.

est un remarquable trousseur de jupons, champion en cette matière des autres mâles et dominateur incontesté des femelles. Dans le discours de la veuve Inez, la signification du coït et celle de la corrida sont identifiées. La charge du taureau sur Heron évoque pour elle "l'instant de deux muscles pris par surprise, de cuisses écartées, de chair brutalement engagée, de semence projetée en plein ventre"⁷⁷. Lorsqu'elle décrit l'assaut du taureau contre Pilar, c'est l'image du viol que suggère son langage:

Alors la fille bougea.

Mais trop tard et en vain car le taureau était sur elle, et les cornes acérées la renversaient, fouillaient le corps intact, déchiraient le bas-ventre, extrayaient les entrailles et les secouaient dans la poussière et le soleil!⁷⁸

Plus explicite, Heron dira que "la corne du taureau violait un ventre de fille"⁷⁹. Il attribue à l'acte sexuel le caractère violent de la corrida et à la corrida le caractère érotique de l'acte sexuel: "... le dogme de la mort cruelle, gracieuse, presque érotique."⁸⁰ Cette fusion de significations éclaire le lien établi entre violence et sexualité.

Dans Les temps du carcajou, violence et sexualité se confondent. Au milieu du déferlement des vagues, Bruno Juchereau possède Annette. "Rien d'autre, dit-il, n'importait que la joie présente d'Annette et la mienne conjuguées, sublimant toute la

⁷⁷Ibid., p.136. ⁷⁸Ibid., p.137. ⁷⁹Ibid., p.160.

⁸⁰Ibid., p.151.

tempête, défiant la mort proche."⁸¹ Violence et sexualité conjuguées procurent l'ultime jouissance: "Nos corps glissèrent sur le pont, comme portés en une valse horrible tandis que nos chairs restaient unies et agitées"⁸².

Dans L'Appelante, Lisette utilise la sexualité comme instrument de vengeance. Quand Henri croit enfin avoir atteint le moment tant désiré de l'union physique, elle lui révèle qu'elle a réussi sa vengeance⁸³.

Kesten accorde une bonne place à ce lien entre sexualité et violence. Après l'arrivée de l'étalon Dragon, on parle de "triangle"⁸⁴ pour qualifier les nouvelles relations entre Kesten et Ingrid. En voyant le changement survenu chez sa compagne, Kesten se rend compte que l'étalon constitue un redoutable rival⁸⁵. Ingrid voudrait que Kesten se montrât aussi puissant que Dragon. Elle le somme de se mesurer à lui: "Il faudra que tu le fasses bientôt. Sinon, moi je..."⁸⁶ Parce qu'il n'a pas encore obéi à cet ultimatum, Ingrid lui interdit de la prendre⁸⁷. Ingrid a besoin, pour dompter ses désirs, d'être possédée par la fougue d'un mâle vainqueur: "... une sorte de viol sans phrase qu'elle avait souhaité sans se l'admettre ..." ⁸⁸ Comme son

⁸¹Temps, p.245. ⁸²Ibid., p.246.

⁸³Appelante, pp.121-123. ⁸⁴Kesten, p.68.

⁸⁵Ibid., p.70. ⁸⁶Ibid., p.74. ⁸⁷Ibid., p.75.

⁸⁸Ibid., p.76.

homme n'est pas à la hauteur de ses aspirations, Ingrid ira vers l'étalon. Accroupie dans le corral, elle implore Dragon de venir en elle: "Dragon, viens... viens... ensuite nous partirons..."⁸⁹ La rencontre d'Ingrid et de l'étalon se scelle dans la mort, dans la violence.

Ce regard porté sur l'ensemble de l'oeuvre de Thériault nous permet d'affirmer que, chez ses personnages, violence et sexualité sont intimement liées. Plus précisément, que l'exercice de leur sexualité les conduit à la violence, qu'elle en est une expression privilégiée⁹⁰.

III- La violence, expression de la sexualité

Il nous faut pourtant aller plus loin et tenter de définir la nature de ce lien. La voie que nous avons choisie pour y arriver consiste à chercher de quelle intention inavouée relève la violence sexuelle. Que manifeste-t-elle du subconscient? Faut-il y voir la résurgence de conflits infantiles mal résolus qui empêcheraient les personnages de Thériault d'accéder à la maturité sexuelle?

Nous le pensons avec Gérard Bessette qui explique le nombre impressionnant de morts et de mutilés par le conflit oedi-

⁸⁹ Ibid., p.77.

⁹⁰ Nous ne prétendons pas que l'activité sexuelle des personnages de Thériault n'exprime que la violence, mais il n'entre pas dans nos vues d'en dégager ici d'autres aspects.

rien:

Si l'on voulait exprimer l'intrigue et le conflit en termes plus généraux, on en arriverait à la formule suivante, laquelle, mutatis mutandis, peut s'appliquer à tous les romans de Thériault:

1. Un (e) Enfant offense (fait mourir) un Parent (du même sexe) par lequel il se sent lésé (privé de son droit à l'amour);

2. En retour, l'Enfant subit une épreuve (un châtement) mutilatoire.⁹¹

La formulation de Bessette éclaire notre propos. Elle précise la nature du rapport entre violence et sexualité. La "formation du lien sexuel" des personnages - pour reprendre le titre d'un ouvrage de François Duyckaerts⁹² - semble avoir été marquée par une expérience traumatisante dont les effets persistent à l'âge adulte.

Voici comment Gérard Bessette applique son principe à celles des oeuvres de Thériault qu'il a étudiées⁹³. Edith veut tuer sa mère symbolique, Bernadette, parce qu'elle aime son père symbolique, Fabien, par l'entremise duquel le meurtre sera commis. Hermann, en tuant l'ourse, totémisation de la mère nourricière, accéderait à une vie affective et sexuelle adulte⁹⁴.

⁹¹"Le Primitivisme", p.124.

⁹²La formation du lien sexuel. (Psychologie et sciences humaines), 2e éd., Bruxelles, Charles Dessart, 1964.

⁹³Nous citerons dans ce paragraphe les conclusions de G. Bessette, disséminées tout au long des pages 113-204 de l'article déjà cité.

⁹⁴Patricia Smart abonde dans le sens de Bessette lorsqu'elle écrit: "A mon avis, cette nostalgie de la mère, qui indique

Parce que son Parent, le grand-père Moishe, veut empêcher Aaron d'accéder à la virilité, le petit-fils provoque sa mort. Le départ d'Agaguk de la tribu de son père s'expliquerait par un ressentiment d'origine oedipienne; amoureux de sa mère, que Ramook a remplacée par une montagnaise, il lui substitue Iriook, qu'il éloigne de son père; le meurtre de Brown symboliserait le meurtre du père et le passage de l'impuissance sexuelle infantile à la puissance génésique; d'ailleurs, Agaguk sera cause indirecte de la mort de son véritable père. Dans Ashini, même hostilité entre le Parent et l'Enfant. Le Blanc (Enfant) détruit Ashini (Parent) et le Blanc (devenu Parent) tue Ashini (Enfant). Dans Le grand roman d'un petit homme, Virginie Lallier, mère réelle d'Imelda et mère symbolique d'Arsène, interdit l'amour à l'Enfant. Dans Les commettants de Caridad, le taureau (totémisation du Parent) détruit l'Enfant (Heron et Pilar) qui veut accéder à l'amour. Dans Amour au goût de mer, Madame Asselin, le Parent, prive de son droit à l'amour Gina et Pippo, l'Enfant. Dans Le ru d'Ikoué, le ressentiment envers le père s'exprime symboliquement dans l'agressivité d'Ikoué envers le castor, et l'attirance vers la mère, par la rencontre du ru.

Nous avons poursuivi le travail de Bessette en analysant,

la présence chez Hermann des complexes d'Oedipe et de la naissance, s'exprime abondamment dans le texte du Dompteur d'ours et fournit la clef à la compréhension du caractère d'Hermann" ("Une analyse psychocritique du 'Dompteur d'ours'", dans Revue de l'Université d'Ottawa, vol.XL, n.1, janvier-février 1970, p.7).

de son point de vue, les romans qu'il n'a pas considérés. Dans Les temps du carcajou, Bruno Juchereau tente de libérer sa force génésique en affirmant sa supériorité sur tous les vieux capitaines, images du Parent, et surtout en tentant de supplanter Dieu, personnification par excellence du père. Dans L'Appelante, Lisette (l'Enfant) se débarrasse de Judith (la mère) pour posséder le père, Henri. Dans La mort d'eau, Eve-Angèle (l'Enfant) rompt avec le Parent en quittant les Iles-de-la-Madeleine parce qu'elle veut aimer mieux ailleurs. Dans N'Tsuk, l'Enfant (N'Tsuk) menace de détruire le Parent (le Blanc) par le moyen de la nature, à moins que l'Enfant soit le Blanc qui menace le Parent (N'Tsuk) de le tuer. Comme dans Ashini, les deux interprétations se défendent. Dans Kesten, l'Enfant (Kesten) doit tuer le Parent (Dragon) pour avoir droit de posséder Ingrid. Dans Mahigan, la mort rapide du chef de la tribu pourrait être l'expression voilée de la présence chez l'Enfant (Mahigan) du désir de tuer son père. De fait, il sera nommé chef de la tribu. Dans Antoine et sa montagne, l'attirance vers la mère (représentée par la montagne) est évidente. Antoine veut réintégrer sa mère et cela l'empêche d'accéder à une sexualité adulte. Enfin, le conflit réapparaît dans Tayaout fils d'Agaguk. Tayaout n'a pas encore pris femme que, sous l'ordre de sa mère, il tue son père Agaguk.

Les oeuvres de Thériault semblent vouloir exprimer clairement ce que l'inconscient vit, sans aller au bout de ses dé-

sirs. Ici, les fantasmes, que ce soit ceux engendrés par le complexe d'oedipe ou par le désir de retour au sein maternel, produisent une violence et une brutalité que ne freinent pas les tabous. L'Enfant tente de tuer ou tue véritablement le Parent pour briser l'interdit sexuel. En retour, le Parent se venge en punissant cette "faute" par la mort ou la mutilation. Agaguk tue le père (symboliquement, Brown et le grand loup blanc), mais il est défiguré par le loup. Fabien et Edith tuent Bernadette, mais ils sont punis dans leur enfant. Tayaout supplante son père, mais il est tué par l'ours blanc, justement appelé "l'ancêtre".

Meurtres, mutilations, voilà l'expression d'une sexualité qui cherche à se délivrer. Nous avons dit que la sexualité était expression de la violence. Il nous faut compléter en ajoutant que la violence est l'expression de la sexualité. Elle révèle, en effet, le processus qui conduit l'homme à une sexualité adulte. Comme l'a écrit Gérard Bessette à propos d'Hermann, ce que chaque héros de Thériault "cherche à délivrer, chez les autres et chez lui-même, c'est la libido, la 'force génésique' selon l'expression de Tougas"⁹⁵.

On comprend alors la brutalité du coït. Cet acte, pour ainsi dire, concentre en lui les désirs meurtriers du subconscient. Bien plus qu'expression de communion, il est recherche

⁹⁵"Le Primitivisme", p.130.

violente de soi, affirmation agressive de soi, tentative forcenée de tuer le père, encore perçu à l'âge adulte comme le possesseur jaloux de la "force génésique". C'est encore Bessette qui, à notre connaissance, a le mieux saisi la réalité:

Chez Thériault, nous l'avons vu ... l'amour est conflit, expression de lutte contre le Parent tout autant (et plus peut-être) qu'appétence pour un objet. Il semblerait que celle-ci est même fonction de celle-là: quand la rivalité (d'origine oedipienne) manque, la passion ne saurait naître, ni par conséquent les problèmes sexuels.⁹⁶

On comprend aussi ces accès de rage, apparemment inexplicables, que connaissent les héros de Thériault et que nous avons portés au compte d'une violence instinctive⁹⁷. A la lumière de ce que nous venons de dire, nous devons élargir la compréhension du mot instinct pour y inclure la présence de ce conflit latent qui explique la violence sexuelle.

Nous ne saurions conclure ce chapitre sans nous poser une question et formuler une hypothèse sur la conception du roman de Thériault. Notre recherche nous y conduit inévitablement. Thériault écrit-il des romans "réalistes" (qui prétendent traduire fidèlement une réalité extérieure) ou des romans "symboliques" (où les événements ne sont qu'une projection du subconscient)? Le contenu de ce chapitre nous incite à répondre que Thériault écrit des romans "symboliques". Ce que nous serions tenté de

⁹⁶Ibid., pp.137-138.

⁹⁷Cf. notre chapitre IV, pp.87-89.

considérer comme fidèles descriptions de la réalité se révélerait plutôt comme une transposition symbolique d'un monde intérieur grouillant de fantasmes et de désirs confus. Ses personnages, que nous devrions qualifier de monstres, dans l'optique de la "vraisemblance" traditionnelle, ne sont peut-être que des projections imaginaires, des représentations symboliques de l'homme réel saisi à travers les obscurs conflits de son subconscient. Une sorte de tentative d'illustrer l'histoire invisible de l'homme qui, à travers des aventures pleines de sang, accède à sa maturité.

CHAPITRE VI

VIOLENCE ET TENDRESSE

Le chapitre précédent nous a permis d'attribuer à la violence une signification profonde. Vue à travers son lien avec la sexualité, la violence exprimerait la tension de l'homme vers son épanouissement. Mais que cherche au juste le personnage de Thériault? En quoi consiste son épanouissement? Nous consacrons notre dernier chapitre à relire l'oeuvre de Thériault avec la préoccupation de trouver au moins quelques éléments de réponse à cette question.

En fait, l'oeuvre de Thériault présente, à côté de la violence, une valeur qui en est presque l'antithèse: la tendresse. Entendons par là un sentiment d'attachement et d'affection, caractérisé par une fidélité respectueuse et prévenante. Par la violence l'homme tenterait de détruire ce qui l'empêche d'être présent à l'autre, dans la tendresse. Telle est du moins l'hypothèse que nous formulons et que nous voulons vérifier.

I- Deux pôles: violence et tendresse

Il est quelque peu étonnant, à première vue, de constater que la tendresse occupe une place considérable dans l'univers

violent de Thériault. On dirait que les personnages oscillent entre deux pôles contraires. Violents à l'extrême, le moment d'après ils font preuve d'une grande tendresse.

Fabien vient tout juste de tuer Bernadette, qu'il invite Edith à venir sceller dans ses bras leur amour¹. Parti avec l'intention de tuer l'enfant infirme, un accès inattendu de tendresse retient le geste de Fabien². Dans Le dompteur d'ours, la révolte de Véronique contre son mari Rémi s'apaise rapidement³. Les paroissiens du curé Bossé passent rapidement de la violence à la tendresse⁴. Sur ce point, le curé Bossé leur ressemble: violent envers l'émissaire de l'évêché, il est d'une bonté naïve pour ses paroissiens⁵. Autant avaient été tendres les relations de Moishe et de l'enfant Aaron, autant les rapports du grand-père et de l'adolescent seront violents⁶. Les relations du couple Agaguk-Iriook sont soumises à cette alternance de la violence et de la tendresse. A l'occasion de la naissance de Tayaout, Agaguk se montre plein de prévenances pour Iriook⁷, alors qu'en d'autres occasions il se comportera comme un maître

¹Fille, pp.66-68. ²Ibid., p.155. ³Dompteur, pp.55-61.

⁴Vendeurs, pp.133-151, 216-217. ⁵Ibid., pp.205-207, 216.

⁶L'action des dix premiers chapitres d'Aaron se déroule sous le signe de la tendresse, tandis qu'une atmosphère de violence caractérise les autres chapitres.

⁷Agaguk, pp.87-96.

intraitable⁸. Le dévouement qu'elle prodigue à son mari blessé⁹ n'empêchera pas Iriook de réagir violemment lorsqu'Agaguk menace la vie de sa fille¹⁰. La dernière page du roman nous montre un Agaguk transformé. La violence a cédé la place à la tendresse¹¹. Si Ashini utilise un langage agressif pour dénoncer l'oppression des Blancs, il n'a que des mots tendres pour parler de son pays, de son peuple et de sa famille¹². Les paroles de Gina passent des reproches les plus durs aux appels les plus pressants¹³. Ikoué s'adresse avec douceur à son eau, alors qu'il manifeste beaucoup d'agressivité envers le vieux castor¹⁴. N'Tsuk formule un violent réquisitoire contre les Blancs, mais elle fait preuve d'une tendresse presque maternelle à l'égard de son interlocutrice blanche¹⁵. Au milieu de leur rude vie de couple, elle et Sholshe ont su tisser des liens de tendresse¹⁶. Le maussade Antoine re-

⁸Ibid., Lire surtout les pages 300-301, 314-316.

⁹Ibid., pp. 199-219. ¹⁰Ibid., pp. 314-316.

¹¹Ibid., p. 318.

¹²Tout le roman Ashini porte la marque de l'agressivité à l'égard des Blancs. En ce qui concerne la tendresse, on se reportera surtout aux pp. 11-14, 29-30, 35-59, 91-104.

¹³Lire en particulier les pages 21-55 d'Amour au goût de mer.

¹⁴Ru, pp. 42-45.

¹⁵N'Tsuk supplie la blanche de l'écouter: "... au moins entends-moi ..." (N'Tsuk, p. 9).

¹⁶N'Tsuk, p. 42.

naît à la tendresse au contact de Rosanne¹⁷.

Plusieurs personnages des contes et nouvelles connaissent eux aussi la tension entre la violence et la tendresse. Le Troublé en est un; il ne peut s'empêcher de briser ce qu'il aime¹⁸. Géron, de La rose de pierre, giffle sa femme qu'il aime profondément¹⁹. Dans une autre "histoire d'amour" du même recueil, on voit la révolte de Julienne s'apaiser dans la tendresse²⁰.

Certains héros ne vivent que de tendresse. Une tendre fidélité réunit l'accordéoniste Luigi et Maria²¹. Julienne rêve d'un bel étranger qui lui offre l'amour²². Dans Le chat, les deux personnages sont habités par la tendresse: l'enfant à l'égard du chat ("... il lui dit des mots tendres ..." ²³), la femme à l'égard de l'enfant ("... au coeur de la femme ... il y eut une grande compassion." ²⁴). A travers la souffrance d'un amour impossible, Véronique apprend la tendresse qui lui permettra de rendre heureux celui qu'elle épousera²⁵. L'homme de lumière ne retient de l'amour de Célie et du beau capitaine Réjean Bégin qu'une phase, celle de la tendresse ("... la présence merveilleuse persistait." ²⁶). La tendresse inspire l'imagination des femmes qui confectionnent pour Marie-Céline la plus belle robe

¹⁷Antoine, Ch. VIII, IX, X, XI. ¹⁸Contes, p.21.

¹⁹Rose, p.104. ²⁰Ibid., p.126. ²¹Le vendeur, pp.7-16.

²²Ibid., pp.77-86. ²³Ibid., p.113. ²⁴Ibid.

²⁵Rose, pp.9-23. ²⁶Ile, p.31.

et imprègne profondément le coeur des deux amants, Francis et Marie-Céline²⁷.

La tendresse occupe donc une place importante dans l'oeuvre de Thériault. Plusieurs personnages en vivent. D'autres sont partagés entre elle et la violence. Ceux qui ne l'ont pas connue la désirent, comme ce Victor Debreux dont le drame trouve peut-être sa source dans l'absence de tendresse du milieu familial. L'échec de Heron est peut-être attribuable au fait qu'il n'a pu dépasser dans la tendresse son instinct de violence (le combat des mâles!). N'est-ce pas aussi une injuste privation de la tendresse qui porte l'héroïne de L'Appelante à la violence?

Ainsi, à côté d'un univers de violence, l'oeuvre de Thériault pose un univers de tendresse. Deux univers, ou peut-être simplement deux facettes d'un même univers. Certains personnages habitent l'un ou l'autre, plusieurs habitent les deux à la fois, semblant désirer quitter l'univers de violence pour atteindre à celui de la tendresse.

II- De la violence à la tendresse

Mais existe-t-il un rapport entre l'univers de la tendresse et celui de la violence? La réponse à cette question de-

²⁷Ibid., pp.47-58.

vrait permettre de mieux situer la violence et d'en découvrir la totale signification. Il est extrêmement significatif à cet égard de constater que la tendresse n'apparaît, comme valeur déterminante du comportement, qu'au terme d'une longue et difficile évolution.

Ce n'est qu'à la dernière page du roman qu'Agaguk renonce à la violence. Il s'abandonne, il donne: "... il lui tendit l'enfant."²⁸ Agaguk accède à la tendresse: "Si doux en tout cas, et bon, et généreux..."²⁹ Iriook sait ce qu'il en a coûté pour en arriver là: "Elle comprenait, Esquimaude et femme, par quel combat l'homme venait de passer ..." ³⁰ Cette réflexion ne s'applique pas simplement à l'événement précis qui la suggère, mais à toute l'évolution d'Agaguk. Agaguk devient une personne libre, capable de reconnaître une autre personne libre, Iriook. Il éprouve un sentiment nouveau: "En lui montait une tiédeur, une plaisance toute chaude qu'il n'avait jamais encore éprouvée. Il était heureux."³¹ Il connaît la paix avec lui-même et une nouvelle relation s'instaure dans le couple esquimau. Agaguk tend l'enfant; Iriook lève sur lui "un regard d'une muette tendresse"³². Leurs relations en étaient à un point de rupture. Agaguk l'avait compris: "S'il tuait sa fille, c'était du même coup Iriook qu'il tuait. Ou du moins il tuait tout ce qui chez

²⁸ Agaguk, p. 317. ²⁹ Ibid., p. 318. ³⁰ Ibid., p. 317.

³¹ Ibid., p. 318. ³² Ibid., p. 317.

sa femme lui avait été de la joie, du plaisir."³³ Agaguk accorde la vie à sa fille et à... Iriook.

Il y a long entre la phrase initiale, pleine d'un vague mystère: "Un matin, l'homme et la fille se mirent en route"³⁴ et cette autre: "... il lui tendit l'enfant." Il y a la distance de deux mondes. La distance de l'aliénation à la liberté, de la violence à la tendresse. La distance de l'enfance à la maturité. Il a fallu qu'Agaguk quitte l'igloo paternel, qu'il choisisse Iriook, qu'il rompe définitivement avec son père et sa tribu, qu'il tue Brown, qu'il connaisse la fougue des ébats amoureux, la joie de la naissance d'un fils, qu'il s'oppose violemment à Iriook, qu'il connaisse aussi son dévouement inlassable; il a fallu la nouvelle grossesse d'Iriook et la naissance d'une fille pour laquelle Iriook réclamait âprement le droit de vivre; il a fallu, à chaque moment, l'amour et la résistance d'Iriook. Il a fallu tout cela pour qu'Agaguk rejette ce qui s'interposait entre lui et la femme (toute la tradition esquimaude qui fait de l'homme, le maître de la vie, et, de la femme, l'instrument docile de l'homme, utile aux plaisirs comme au travail et à la perpétuation des mâles). Il a fallu que l'Esquimau abandonne ses conceptions aliénantes pour n'être plus qu'Agaguk, l'homme d'Iriook: "Un matin, l'homme et la fille se mirent en route." La promesse est réalisée. Il n'y a plus, en cet instant de bonheur, sur la

³³Ibid., p. 316.

³⁴Ibid., p. 12.

toundra qu'un homme et une femme s'abandonnant à la tendresse de la communion. Agaguk a renoncé à combattre. Il vient de comprendre que ce qui compte avant tout, c'est l'amour d'Iriook:

Tel sourire d'Iriook, tel geste tendre, telle plainte sensuelle lancée dans la nuit. Ce qu'elle avait été (,) chaque pas qu'elle avait fait à côté de lui, le sentiment de paix et de sécurité qu'il avait en la sentant tout près...³⁵

Iriook a guidé Agaguk vers sa libération. Elle le tire de l'enfance pour en faire son mari. Iriook applique toute sa tendresse (maternelle!) à soigner pendant de longues semaines son mari blessé, réduit à l'état de nourrisson³⁶. Avec quelle sollicitude aussi réveille-t-elle en son corps affaibli la puissance sexuelle³⁷. Elle lui apprend à être son égal partenaire, son mari. Elle lui permet d'accéder à la responsabilité d'homme. Dès lors, elle fait appel à sa liberté: "Vas-y. Fais à ta guise."³⁸ Agaguk, maintenant homme, époux capable d'amour, "fait à sa guise". Il lui tend l'enfant. La tendresse marque chez Agaguk le point d'aboutissement d'une lente recherche.

Il en est de même pour Fabien et Edith qui connaissent la tendresse le jour où ils acceptent la responsabilité de leurs actes:

Nous méritons, c'est sûr, le petit que nous avons. C'est à Dieu de savoir ça. Pas à nous. Et ce petit mérite bien... parce que c'est tout de même pas sa faute si les choses sont

³⁵Ibid., p.317. ³⁶Ibid., Ch. XXXIII.

³⁷Ibid., Ch. XXXVI. ³⁸Ibid., p.317.

arrivées... il mérite bien qu'on prenne soin de lui. Alors, vous comprenez que tuer le petit, ça devient impossible, quand on songe à ça. Même si on sait que le tuer serait son bonheur.³⁹

Auparavant, Fabien et Edith s'étaient mutuellement tenus responsables de l'infirmité du petit ("Et qu'avais-tu donc dans le ventre qui le rende ainsi?"⁴⁰ disait Fabien; "Et la semence? hurla Edith, qui l'a mise en moi, la semence?"⁴¹). Voilà que maintenant chacun accepte la part de responsabilité qui lui revient. Fabien comprend la portée des reproches d'Edith:

- ... Tu as surtout cru en ta force. Muscles sous la peau, et pensées de muscles.

.....

- Fort contre moi, à pleines saoulées de ta vie chaude. Cela devait me retenir, me lier à toi. La chair. Tes muscles forts. Et tes pensées de muscles, je te l'ai dit. En forme de volonté. Il manquait l'âme et le coeur. Des actes, des gestes, mais il manquait le coeur, l'âme, le désir au coeur et à l'âme. Je te parle d'amour. Sais-tu ce que c'est? Est-ce que c'est tout juste le frottement des chairs? Songe un peu, songe au beau sentiment. Est-ce que tu en ris?⁴²

L'union charnelle lui était occasion de s'affirmer et de dominer. Sous l'influence d'Edith, il quitte l'univers de la violence pour celui de l'amour.

Dans Je n'ai lieu qu'en toi, Julienne et Richard mettent du temps pour arriver à l'harmonie. La révolte intérieure de Julienne contre toute une partie de l'univers mystérieux de Richard

³⁹Fille, p.157. ⁴⁰Ibid., p.124. ⁴¹Ibid., p.127.

⁴²Ibid., p.132.

se transpose en aversion pour le lieu désolé où son mari l'a amenée, entre la mer et la forêt de Manicouâgan. Elle doute de son amour. Au contact de Marie Copeau, elle découvre qu'elle "a été égoïste"⁴³ et qu'il lui faut par elle-même rejoindre son mari et chercher à apprivoiser la forêt, sans attendre comme une enfant que lui soit donné le bonheur. Elle retrouve alors la tendresse de son mari ("Car il était tendre. Il savait être doux."⁴⁴). Et "dans ses bras, cette nuit-là, les mots d'amour reprirent vraiment leur sens"⁴⁵.

Le témoignage de N'Tsuk est peut-être encore plus significatif, car il est celui d'une vieille montagnaise, presque centenaire, qui livre la sagesse acquise au fil d'une vie rude et difficile. Presque un testament, son propos est un appel à la tendresse, à l'harmonie totale. Ses paroles se situent au-delà de l'amertume:

... J'ai la patience d'attendre la mort, comme j'ai eu la patience de vivre la vie.

Car il a fallu toutes les patiences et il a fallu tous les renoncements: nul toutefois si grand et nul si amer lorsque nous étions encore libres, que j'en puisse conserver un triste souvenir.⁴⁶

Son discours, au contenu très dur pour les Blancs, est modulé sur un ton presque doux, plus nostalgique qu'agressif. Elle souffre davantage qu'elle n'accuse. Elle ne peut se défendre

⁴³Rose, p.125. ⁴⁴Ibid., p.115. ⁴⁵Ibid., p.126.

⁴⁶N'Tsuk, p.10.

d'une certaine tendresse envers la blanche sans nom à qui elle parle. Elle la plaint davantage qu'elle ne la réprimande: "... ose envisager ta propre misère ..." ⁴⁷, "Songe ..." ⁴⁸ Elle déplore l'absence de compréhension entre elles: "Vois-tu comme nous sommes loin l'une de l'autre, femme blanche?" ⁴⁹ Elle souhaite qu'entre le peuple blanc et le peuple indien s'établissent des rapports plus fraternels, des rapports qui ressembleraient à ceux qu'elle a vécus avec Sholshe et qu'elle caractérise ainsi: "... l'assurance que rien d'autre au monde ne pourrait jamais se substituer à ce que je possédais, qui m'appartenait jusqu'au fond du sang et de la pensée." ⁵⁰ Une communion durable dans la tendresse, voilà, pour N'Tsuk, le vrai bonheur! Elle voudrait voir l'univers entier vivre au rythme de la nature: "Il se peut que nous ayons depuis longtemps compris que nous connaîtrions le vrai bonheur en nous accordant docilement à la nature ..." ⁵¹ Elle voudrait que l'homme retrouve la tendresse originelle.

Dans Le ru d'Ikoué, un jeune adolescent, à travers l'éveil à l'amour (symbolisé par la découverte du ru), expérimente la même réalité que la vieille N'Tsuk. Quel respect réciproque révèle le dialogue entre l'eau et Ikoué: -"Tout doucement, à mots lents et tendres, l'eau se mit à murmurer." ⁵² -"Maintenant,

⁴⁷Ibid., p.9. ⁴⁸Ibid., p.55. ⁴⁹Ibid., p.76.

⁵⁰Ibid., p.47. ⁵¹Ibid., pp.102-103. ⁵²Ru, p.45.

il n'y a plus que toi, dit Ikoué au ru."⁵³ -"Je te demande pardon, l'eau."⁵⁴. Ikoué apprend à parler doucement au castor, à respecter la nature. Il apprend à se libérer de l'instinct de domination, obstacle à la communion.

L'analyse que nous venons de faire nous amène à conclure que chez les personnages étudiés, l'épanouissement se définit par la tendresse. Assuré de lui-même et libéré de ses conflits, l'homme découvre l'amour et renonce à la violence.

III- L'homme réconcilié

L'entrée d'un personnage dans l'univers de la tendresse indique que l'homme trouve enfin la paix avec lui-même et avec les autres et renonce à la violence. Parler ainsi, c'est reconnaître un ordre dans l'univers romanesque de Thériault, c'est suggérer une signification. Nous croyons, en effet, qu'il faut chercher l'interprétation de l'oeuvre de Thériault dans cette association dynamique de la violence et de la tendresse. La tendresse étant un point d'arrivée (ou de recommencement) vers lequel l'individu tendrait de toute son énergie. Vue en relation avec la tendresse, la violence ne peut donc être considérée comme la raison dernière de l'homme, mais comme le symbole de l'effort qu'il déploie pour atteindre à son épanouissement. Thé-

⁵³Ibid., p.63. ⁵⁴Ibid., p.96.

riault ne condamne ni ne loue la violence. Il décrit un processus de libération. La violence correspond à l'affirmation de soi - souvent brutale - et la tendresse, au don de soi.

Ainsi, pour ceux qui ont accédé à la tendresse, l'union charnelle n'est plus l'occasion de brutalité ou de prouesses, mais le lieu de l'abandon et de la communion profonde de deux êtres, l'expression ultime de leur tendresse. Dans La mort d'eau, Thériault a fort bien exprimé cette réalité:

Quand tout dort enfin, les blonds et bruns, des anges soudains, Valère et Marie se réunissent, mais ils n'ont jamais été désunis. Cette tendresse dans le regard, la timidité des avances, les retrouvailles au lit, ça dépend de ça, vois-tu. Les gens seuls, ils vont au lit en bâillant, et ils y vont tard. Se retrouver par le sexe, il y manque la joie. Se retrouver en se souvenant des blagues de Jean-Pierre, de l'égratignure de Sylvie, des leçons mal apprises et du grand devoir d'arithmétique de Rogatien que l'on aide mais qui ne comprend que la pêche, c'est ça s'unir.⁵⁵

Du fond de son désarroi, ce que Julienne a craint, c'est de ne plus jamais goûter la tendresse de son Richard:

Car il était tendre. Il savait être doux. Si frêle soit-elle entre ses bras, jamais il n'avait libéré sa grande force mâle. Toujours, il l'avait respectée, on eût dit, vénérée...⁵⁶

Nous sommes loin des emportements "farouches" d'Agaguk. Le coït exprime ici l'harmonie retrouvée. La réconciliation de l'homme avec lui-même, avec ceux qui l'entourent, avec le paysage, avec la vie.

Relation totalisante, il constitue le modèle des rapports

⁵⁵Mort, pp.18-19. ⁵⁶Rose, p.115.

que Thériault souhaite voir s'établir entre les hommes et tous les êtres. Rapports non plus fondés sur l'ambition et la domination, mais sur le respect de soi-même et des autres. Aussi, nous faut-il apprécier la réussite des personnages d'après leur aptitude à des relations harmonieuses. A la fin du chapitre quatre⁵⁷, nous nous disions insatisfait des classifications proposées par André Brochu et Gérard Bessette. Nous comprenons mieux pourquoi. L'étude que nous avons menée nous porte à croire, en effet, qu'il faut renoncer à la problématique de "vainqueurs" et de "vaincus", qui conduit invariablement à ne juger la réussite des personnages qu'en termes d'affirmation de soi. Une telle problématique s'appuie sur une interprétation statique des personnages. Or les personnages de Thériault ne sont pas statiques (cramponnés à la violence), ils vont vers quelque part. Ce quelque part, que nous avons nommé tendresse ou aptitude à des relations harmonieuses, pourrait bien être le critère le plus approprié pour juger de la réussite des personnages de Thériault. On trouvera peut-être que les personnages "réussis" ne sont pas légion: Agaguk, Fabien, Edith, Julienne, Richard, N'Tsuk, Ikoué, Valère, Marie... Qu'importe! Les autres, par leur échec même, témoignent de l'importance de la tendresse. Ils l'appellent douloureusement.

⁵⁷Cf. pp.89-91.

CONCLUSION

En parcourant l'oeuvre d'Yves Thériault, nous avons été frappé par le climat de violence qui y règnait. Nous avons voulu examiner de plus près cette réalité afin d'en préciser les divers aspects et d'en dégager la signification. Résumons notre démarche. Dans les trois premiers chapitres, nous avons analysé la violence qu'exercent sur l'homme son milieu physique, son milieu social et les forces "obscurées" (religion et destin). Dans le quatrième chapitre, nous avons porté notre attention sur l'homme afin de voir comment il se situait dans l'univers de violence qui est le sien. Nous avons conclu que son comportement était inspiré par un vigoureux instinct de libération qui prenait forme de violence et de brutalité. Il nous restait à approfondir et à expliciter cet énoncé. C'est à quoi nous nous sommes employé dans les deux derniers chapitres. L'étude du lien entre violence et sexualité nous a permis de mieux saisir les mobiles qui incitent l'homme à la violence. La violence sexuelle apparaît comme un mode particulier d'exprimer l'aspiration de l'homme à la liberté. Il tente de briser l'interdit parental qui l'empêche d'accéder à la puissance génitale. Enfin, nous avons cru pouvoir dégager la signification de la violence en réfléchissant sur l'association violence-tendresse qui sous-

tend l'univers romanesque de Thériault. En abordant l'étude de la tendresse, nous pouvions avoir l'air de quitter notre sujet; en réalité, nous nous y tenions de très près. Située par rapport à cet autre pôle, il nous est apparu que la violence ne se justifiait pas par elle-même, mais s'inscrivait dans un processus de libération dont le terme était la tendresse.

Opprimé par le cadre physique, le milieu social, les forces "obscurées", le personnage de Thériault prend conscience de son aliénation. Puis, dans un mouvement de révolte, il applique son énergie à secouer le joug de l'oppression. A la violence, il oppose la violence. Nous parlons comme s'il s'agissait là d'une démarche consciente et réflexive des personnages. Nous schématisons. Est-il besoin de préciser que c'est là privilège de lecteur qui a tout loisir de prendre ses distances par rapport aux personnages qui, dans le feu de la vie, n'ont ni le temps, ni le goût, ni la capacité d'un retour sur soi, où s'effectuent les prises de conscience et s'élaborent les projets précis? Les personnages de Thériault sont bien le contraire d'intellectuels s'analysant. Leur instinct tient lieu de conscience réflexive¹. Ils vivent d'une vie élémentaire. C'est pourquoi on retrouve en eux, comme à l'état pur, les dynamismes essentiels de l'Homme.

¹On eût souhaité d'ailleurs que Thériault respectât toujours cette caractéristique de ses personnages et ne se mêlât pas, parfois, de les expliquer à l'intérieur même d'un roman...

En créant des personnages primitifs, Thériault atteint à l'universel. Selon Jean Ménard, il serait l'un des moins régionalistes de nos romanciers². L'homme qu'il décrit est de partout et de nulle part, d'ici et d'ailleurs. Chacun peut s'y reconnaître et renouer avec la région primitive de lui-même. Aussi, ne faut-il pas s'étonner outre mesure que notre romancier ait eu à se défendre avec vigueur des critiques qui ont vu dans Aaron, Agaguk, Ashini, non pas le drame des Juifs, des Esquimaux, des Indiens, mais celui des Canadiens français³. Les critiques ont eu tort, non pas d'y reconnaître le drame des Canadiens français, mais de privilégier cette signification (qui ne peut être qu'une signification particulière comprise dans une autre, plus globale). Thériault parvient à la fusion du mythe et de la réalité, où la réalité particulière s'exprime dans des symboles universels. Avec raison, il refuse les étiquettes "romans à thèse" ou "romans documentaires" que certains veulent accoler à ses oeuvres: "Conteur que je suis, pourquoi me serais-je allé fourvoyer dans la galère des romans documentaires ou des romans à thèse?"⁴ Nous admettons volontiers la réalité esquimaude d'Agaguk. Pourtant, la dimension poétique de ce roman nous inter-

²Cf. "Yves Thériault ou l'évolution d'un romancier", pp.212-213.

³Yves Thériault, Textes et Documents (Collection Documents), Montréal, Leméac, 1969, pp.61, 64, 66.

⁴Ibid., p.64.

dit d'y accoler l'étiquette "roman documentaire". Le langage poétique (ici, celui du "conteur"), sans nier les particularismes, les transcende en coulant l'expérience individuelle dans les symboles premiers de la conscience. Roger Duhamel nous semble l'avoir bien compris lorsqu'il parle des personnages de Thériault:

Ils recréent leur propre monde à la dimension restreinte de leur horizon; tout en les sentant près de nous, nous ne pouvons jamais leur coller un nom comme une étiquette, nous ne les reconnaissons pas individuellement. C'est le signe, qui ne trompe pas, de la création artistique en toute sa gratuité.⁵

Nous avons cru devoir faire ces quelques observations afin de mieux situer notre conclusion que nous reformulerons ainsi: A travers leurs aventures particulières, les personnages de Thériault sont des manières diverses d'exprimer une réalité humaine fondamentale: l'expérience de l'aliénation et la volonté de libération. Réconciliation de l'homme avec lui-même et avec les autres. Affirmation de soi et communion. Car la dimension sociale, entendue dans un sens très large, n'est pas absente ici. Au contraire. En elle, l'homme y expérimente son aliénation comme il y vit sa libération. Fabien, devenu capable de tendresse envers Edith, peut aussi établir un nouveau mode de relation avec les gens de son village:

- Allez, dit-il (,) entrez tous! Je vous paie le cidre. Du

⁵"Une véritable nature. La fille laide, roman d'Yves Thériault", dans Gilles Marcotte, Présence de la critique, p.50.

vieux cidre. Du meilleur. C'est un jour pour boire le plus vieux cidre que l'on a... Un jour rare, moi je vous le dis.⁶

Claude Racine a parlé de contestation globale de la société⁷. Oui, la violence, chez Thériault, est une forme primitive de contestation d'une société intolérante qui rend difficile à la personne de vivre selon ses désirs, comme elle est aussi le reflet des obstacles intérieurs qui l'empêchent de se socialiser. Elargissant la portée d'une conclusion de ce même critique, nous dirions volontiers que la violence dans l'oeuvre d'Yves Thériault "représente l'ambition de récupérer en une pleine possession et une parfaite autonomie, une totalité dont on a été dépossédé"⁸. Entendons par là qu'il ne s'agit pas de reconquérir un pays, une terre, mais soi-même et de créer une société fondée sur le respect des personnes.

⁶Fille, p.157.

⁷"La critique sociale dans Ashini", p.56.

⁸Ibid. "Ambition", dit fort justement C. Racine. Car l'effort de l'homme n'arrive pas toujours à terme. Plusieurs personnages tombent en cours de route, détruits par leur propre violence ou celle des autres ou celle de forces qu'ils ne peuvent maîtriser. Il serait intéressant à cet égard qu'une étude s'applique à examiner les modifications que subit ce thème à travers la suite chronologique de la production littéraire de Thériault. Assistons-nous à une augmentation des personnages qui accèdent à la tendresse ou de ceux qui demeurent enfermés dans une inutile violence? Une telle étude permettrait sans doute de mieux voir quelle vision de l'univers et de l'homme se développe d'oeuvre en oeuvre.

BIBLIOGRAPHIE

I- Oeuvres d'Yves Thériault

1. Oeuvre romanesque (par ordre de parution)

- Contes pour un homme seul. Montréal, Editions de l'Arbre, 1944.
195pp.
E.c.¹: Nouvelle édition suivie de deux contes inédits (L'Arbre). Montréal, HMH, 1965. 205pp.
- La fille laide. Montréal, Beauchemin, 1950. 224pp.
E.c.: Montréal, Les Editions de l'Homme, 1965. 157pp.
- Le dompteur d'ours. Montréal, Cercle du Livre de France, 1951.
188pp.
E.c.: Montréal, Les Editions de l'Homme, 1965. 159pp.
- Les vendeurs du temple. Québec, Institut littéraire du Québec, 1951. 263pp.
E.c.: Montréal, Les Editions de l'Homme, 1964. 220pp.
- Aaron. Québec, Institut littéraire du Québec, 1954. 163pp.
2e éd.²: Paris, Grasset, 1957. 206pp.
E.c.: Montréal, Les Editions de l'Homme, 1965. 158pp.
-

¹Quand nous avons utilisé une édition autre que la première, nous l'indiquons ainsi.

²Cette deuxième édition, que reproduit celle que nous avons consultée, présente quelques variantes par rapport au texte de 1954. Y. Thériault les explique ainsi: "... un critique juif canadien, Naim Kattan, me souligna un faux emploi du mot 'Seigneur' ainsi qu'une nomenclature erronée. 'Jethro', prénom du héros du roman, n'était pas un nom hébreu. Je l'ai donc changé pour Moïse. Ceci et cela, plus une ou deux choses se rapportant au rituel, furent les seules modifications sérieuses apportées au roman. L'éditeur de son côté préférait que le roman fût augmenté de quelques pages. J'en ai ajouté quarante et, par acquis de conscience, j'ai ensuite révisé chaque

- Agaguk, roman esquimau. Paris, Bernard Grasset, 1958.
E.c.: Edition complète. Montréal, Les Editions de l'Homme, 1964. 318pp.
- Ashini. Montréal et Paris, Fides, 1960. 173pp.
E.c.: (Collection du Nénuphar). Montréal et Paris, Fides, 1960. 164pp.
- Cul-de-sac. Québec, Institut littéraire du Québec, 1961. 223pp.
E.c.: Montréal, Les Editions de l'Homme, 1968. 191pp.
- Les commettants de Caridad. Québec, Institut littéraire du Québec, 1961. 300pp.
E.c.: Montréal, Les Editions de l'Homme, 1966. 175pp.
- Amour au goût de mer. Montréal, Beauchemin, 1961. 132pp.
- Le vendeur d'étoiles (Collection Rêve et Vie). Montréal et Paris, Fides, 1961. 125pp.
- Si la bombe m'était contée. Montréal, Les Editions du Jour, 1962. 125pp.
- Le grand roman d'un petit homme (Les romanciers du jour). Montréal, Editions du Jour, 1963. 143pp.
- Le ru d'Ikoué (Collection La gerbe d'or). Montréal et Paris, Fides, 1963. 96pp.
- La rose de pierre, histoires d'amour (Les romanciers du jour). Montréal, Les Editions du Jour, 1964. 137pp.
- Les temps du carcajou. Québec, Institut littéraire du Québec, 1965. 244pp.
E.c.: Paris, Robert Laffont, 1966. 246pp.
- L'Appelante (Les romanciers du jour). Montréal, Editions du Jour, 1967. 125pp.
- N'Tsuk. Montréal, Les Editions de l'Homme, 1968. 107pp.

phrase du récit, de la première page à la dernière. Et ce, pour ma satisfaction personnelle" ("Droit de regard et tripatouillage", dans Le Devoir, 11 mars 1958, cité d'après Yves Thériault, Textes et Documents, p.122). Donc, pas de changements essentiels. Le roman demeure ce qu'il était, avec plus de perfection dans l'écriture et plus de vérité.

L'île introuvable (Les romanciers du jour). Montréal, Editions du Jour, 1968. 173pp.

Kesten (Les romanciers du jour). Montréal, Editions du Jour, 1968. 123pp.

La mort d'eau. Montréal, Les Editions de l'Homme, 1968. 117pp.

Mahigan. Montréal, Leméac, 1968. 107pp.

Antoine et sa montagne (Les romanciers du jour). Editions du Jour, 1969. 170pp.

Valérie. Montréal, Les Editions de l'Homme, 1969. 123pp.

Tayaout fils d'Agaguk. Montréal, Les Editions de l'Homme, 1969. 158pp.

2. Oeuvre théâtrale

Le Marcheur (Collection Théâtre Canadien). Montréal, Leméac, 1968. 111pp. (Cette pièce fut jouée pour la première fois, à Montréal, le 21 mars 1950.)

3. Autres écrits

Séjour à Moscou. Montréal et Paris, Fides, 1961. 191pp.

Textes et Documents (Collection Documents). Présentation de René Bérubé, Montréal, Leméac, 1969. 133pp. (Ce livre contient, en plus d'un conte inédit (pp.49-52), une présentation par l'auteur de lui-même et de ses oeuvres (pp.33-47 et 53-78) et plusieurs textes, touchant la littérature et la culture canadienne-française, publiés par Thériault dans divers journaux et revues (pp.79-133).)

II- Etudes critiques

1. Ouvrages généraux

Baillargeon, Samuel, Littérature canadienne-française. Montréal et Paris, Fides, 1957, pp.410-414.

- Bessette, G., Geslin, L., Parent, Ch., Histoire de la littérature canadienne-française. Montréal, Centre éducatif et culturel, Inc., 1968, pp.489-508.
- Gay, Paul, Notre littérature. Guide littéraire du Canada français. Montréal, HMH, 1969, pp.144-146 et 170.
- , "Survol de la littérature canadienne-française", dans L'Enseignement secondaire, vol.XLVI, n.4, septembre-octobre 1967, pp.65-67, 79 et 83.
- Grandpré, Pierre de, Histoire de la littérature française du Québec, T.IV. Montréal, Beauchemin, 1969, pp.66-74.
- Robidoux, Réjean et Renaud, André, Le roman canadien-français du vingtième siècle (Visage des lettres canadiennes, III). Ottawa, Editions de l'Université d'Ottawa, 1966, pp.92-103.
- Le roman canadien-français. Evolution-Témoignages-Bibliographie (Archives des lettres canadiennes, III). Montréal et Paris, Fides, 1964. 458pp.
- Sirois, Antoine, Montréal dans le roman canadien. Montréal-Paris-Bruxelles, Marcel Didier, 1968, pp.35, 63-69.
- Soeur Sainte-Marie-Eleuthère, La Mère dans le roman canadien-français (Vie des lettres canadiennes, 1). Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1964, pp.132-142.
- Tougas, Gérard, Histoire la littérature canadienne-française, 4e éd. Paris, Presses Universitaires de France, 1967, pp.160-163.

2. Etudes critiques

- Bérubé, Rénald, "La fuite et le retour aux sources dans Agaguk d'Yves Thériault", dans Cahiers de Sainte-Marie, n.4, avril 1967, pp.75-85.
- , "Le Marcheur d'Yves Thériault", dans Yves Thériault, Le Marcheur (Collection Théâtre Canadien), Montréal, Leméac, 1968, pp.7-28.
- , "Yves Thériault ou La lutte de l'Homme contre les puissances obscures", dans Livres et auteurs canadiens 1968. Panorama de l'année littéraire, Montréal, Editions Jumonville, 1969, pp.15-25.

- , "Yves Thériault. Présentation de l'homme et de l'écrivain", dans Yves Thériault, Textes et Documents (Collection Documents), Montréal, Leméac, 1969, pp.11-31.
- Bessette, Gérard, "Le Primitivisme dans les romans de Thériault", dans Une littérature en ébullition, Montréal, Editions du Jour, 1968, pp.111-216.
- Brochu, André, "Yves Thériault et la sexualité", dans Parti Pris, n.9-10-11, été 1964, pp.141-155. Cet article a été reproduit dans le livre de Gilles Marcotte, Présence de la critique, Montréal, HMH, 1966, pp.228-243.
- Girard, Jeannine, Bio-bibliographie de Yves Thériault. Préface de M. Jean Bruchési, Université de Montréal, Ecole de Bibliothéconomie, 1950. 46pp.
- Lefebvre, Michel, Le primitivisme d'Yves Thériault. Thèse présentée pour l'obtention du grade de Maître ès Arts, Université de Montréal, Faculté des Lettres, (s. éd.), 1962. iv-96pp.
- Martineau, Claude, La nature chez Yves Thériault. Thèse présentée pour l'obtention du grade de Maître ès Arts, Université de Montréal, Faculté des Lettres, (s. éd.), 1964. x-94pp.
- Smart, Patricia, "Une analyse psychocritique du 'Dompteur d'ours' d'Yves Thériault", dans Revue de l'Université d'Ottawa, vol.XL, n.1, janvier-mars 1970, pp.5-24.

3. Articles

- Bérubé, Rénald, "L'Appelante de Yves Thériault ou la puissance illusoire", dans Livres et auteurs canadiens 1967. Panorama de l'année littéraire, Montréal, Editions Jumonville, 1968, pp.52-54.
- , "Les Temps du Carcajou de Yves Thériault", dans Livres et auteurs canadiens 1966. Panorama de l'année littéraire, Montréal, Editions Jumonville, 1967, pp.32-33.
- , "Yves Thériault ou la recherche de l'équilibre original", dans Europe, vol.XLVII, n.478-479, février-mars 1969, pp.51-56.
- Brunet, Berthelot, "Contes pour un homme seul, par Yves Thériault", dans La Nouvelle Relève, vol.IV, n.1, avril 1945, pp.68-69.

- Duhamel, Roger, "Le dompteur d'ours", dans L'Action universitaire, vol.XVII, n.4, juin 1951, pp.87-88.
- , "Fidélité d'Israël", dans L'Action universitaire, vol.XX, n.4, juillet 1954, pp.52-54. (L'A. parle d'Aaron.)
- , "La fille laide", dans L'Action universitaire, vol. XVII, n.1, octobre 1950, pp.76-78. Ce texte a été reproduit, sous le titre "Une véritable nature. La fille laide, roman d'Yves Thériault", dans le livre de Gilles Marcotte, Présence de la critique, Montréal, HMH, 1966, pp.49-51.
- Gobin, Pierre, "La Rose de pierre de Yves Thériault", dans Livres et auteurs canadiens 1964. Panorama de la production littéraire de l'année, Montréal, Editions Jumonville, 1965, pp.33-34.
- Godin, Gérald, "Yves Thériault l'Innombrable", dans Livres et auteurs canadiens 1961. Panorama de la production littéraire de l'année, Montréal, 1962, pp.21 et 22. (L'A. traite de Cul-de-sac, Amour au goût de mer et Ashini.)
- Grandpré, Pierre de, "Deux générations, deux mondes... Yves Thériault: Aaron", dans Dix ans de vie littéraire au Canada français, Montréal, Beauchemin, 1966, pp.136-138.
- Jacob, Roland, "Yves Thériault, romancier", dans La Revue de l'Université Laval, vol.XVII, n.4, décembre 1962, pp.352-359.
- Légaré Romain, "Le renouveau du conte, au Canada français", dans Culture, vol.VIII, n.1, mars 1947, pp.56-58.
- Lockquell, Clément, "Le dernier-né d'Yves Thériault. L'Appelante", dans Le Soleil, 30 décembre 1967, p.30.
- , "Le dernier roman d'Yves Thériault: L'expérience du vide: 'Cul-de-sac'", dans Le Devoir, 17 juin 1961, pp. 11 et 10. Ce texte a été reproduit, sous le titre "L'expérience du vide. Cul-de-sac, roman d'Yves Thériault", dans le livre de Gilles Marcotte, Présence de la critique, Montréal, HMH, 1966, pp.96-99.
- , "Le roman d'une amitié universelle. Ashini, roman d'Yves Thériault", dans Gilles Marcotte, Présence de la critique, Montréal, HMH, 1966, pp.94-96. Texte d'abord paru dans Le Devoir, en 1961.
- Major, André, "L'Appelante. Thériault ou la honte de la chair", dans Le Devoir, 16 décembre 1967, p.13.

- _____, "Défense d'Yves Thériault", dans Le Devoir, 14 septembre 1968, p.12. (L'A. commente L'île introuvable et Cul-de-sac.)
- _____, "Deux romans d'Yves Thériault. Vivre pour mourir", dans Le Devoir, 8 février 1969, p.15. (L'A. présente Kesten et Mahigan.)
- _____, "'N'Tsuk' et 'La mort d'eau'. Les deux derniers romans d'Yves Thériault", dans Le Devoir, 15 juin 1968, p.12.
- _____, "Sur quatre livres d'Yves Thériault. La langue qui fourche et le grand souffle", dans Le Devoir, 21 juin 1969, p.13. (L'A. présente Valérie, Antoine et sa montagne, Tayaout fils d'Agaguk, Les temps du carcajou.)
- Ménard, Jean, "Yves Thériault ou l'évolution d'un romancier", dans Revue Dominicaine, vol.LXVI, t.II, novembre 1960, pp. 206-215.
- Pontaut, Alain, "Un récit maritime et robuste d'Yves Thériault", dans La Presse, 6 juillet 1968, p.35. (L'A. présente La mort d'eau.)
- _____, "Yves Thériault et les excès de la nature", dans La Presse, 6 janvier 1968, p.35. (L'A. présente L'Appelante.)
- Racine, Claude, "La critique sociale dans Ashini d'Yves Thériault", dans Cahiers de Sainte-Marie, n.1, mai 1966; nous utilisons la 4e éd., novembre 1968, pp.49-56.
- Renaud, André, "Le Grand roman d'un Petit homme d'Yves Thériault", dans Livres et auteurs canadiens. Panorama de la production littéraire en 1963, Montréal, 1964, pp.36-37.
- _____, "Le Ru d'Ikoué d'Yves Thériault", dans Livres et auteurs canadiens. Panorama de l'année littéraire en 1963, Montréal, 1964, pp.35-36.
- Robert, Guy, "Cul-de-sac", dans Revue Dominicaine, vol.LXVII, t.II, novembre 1961, pp.246-249. Cet article a paru également dans Quartier Latin, 30 novembre 1961, pp.6 et 8.
- _____, "Littérature 1960", dans Revue Dominicaine, vol.LXVII, t.I, avril 1961, pp.152-153. (L'A. parle d'Ashini.)
- _____, "Petit bilan de notre production littéraire 1958", dans Revue Dominicaine, vol.LXV, t.I, mars 1959, pp.82-84. (L'A. parle d'Agaguk.)

_____, "Yves Thériault: un romancier qui écrit beaucoup de romans", dans Maintenant, n.2, février 1962, p.75.

Tremblay, Jean-Noël, "'Les trois' du Cercle du Livre de France", dans Revue Dominicaine, vol.LVII, t.I, avril 1951, pp.200-205. (L'A. étudie Le Dompteur d'ours.)

McGill University

Faculty of Graduate Studies and Research

REPORTS ON MASTERS' AND DOCTORS' THESES

1. In making a report on a thesis submitted for the Doctor's degree, the Examiner is required under Faculty regulations to satisfy himself:
 - (a) that the thesis displays 'original scholarship expressed in satisfactory literary style'.
 - (b) that it is a 'distinct contribution to knowledge'. This is of major importance for the Doctor's degree.
 - (c) that it is reasonably free from typographical and other errors.
2. The requirements for a Master's thesis are the same except that item (b) is less emphasized, though not entirely ignored. The Examiner is free to judge, since the matter is much influenced by the subject under discussion.
3. If the thesis fulfills the conditions set out above, the Examiner is requested to appraise it as excellent, very good, good, or satisfactory. Otherwise it is sufficient to write unsatisfactory, but the shortcomings of the thesis should be indicated.
4. A detailed criticism is not required, but some suggestive main criticisms are often helpful to those concerned (separate sheets, unsigned).
5. Candidates for the Doctor's degree only are required to undergo an oral examination. The Committee which conducts this examination is grateful when the External Examiner indicates points upon which the candidate might be questioned.
6. In some instances it may be desirable to refer the thesis back to the candidate for enlargement, amendment, or correction, but it should be clearly understood that in such a case the thesis is regarded as unsatisfactory. It must be resubmitted later to the examiners and the degree cannot be conferred until a later Convocation. Typographical errors, however, may be corrected by the candidate at the suggestion of the examiners without penalty or loss of time. Any list of such errors prepared by you (unsigned) will be given to the candidate's Research Director for action.
7. Please do not write notes on the typescript of the thesis or otherwise mark it in any way.

PLEASE RETURN THE THESIS AND YOUR REPORT PROMPTLY TO THE THESIS OFFICE OF THIS FACULTY.



MCGILL UNIVERSITY
MONTREAL

Faculty of Graduate Studies and Research

July 29, 1970

Dear Professor Malloch,

The thesis whose title is given below is sent to you for examination and report in the capacity of Full instructions are enclosed herewith and I should be grateful if you would please return the thesis to me at an early date, with the report of your appraisal.

The report and thesis should reach me not later than August 30, 1970 and should indicate clearly into which category (e.g. excellent, very good, good, satisfactory or unsatisfactory) you feel that the thesis should be placed.

I should be grateful if you would sign the tear-slip below as a receipt and return it to me as soon as you receive the thesis.

Yours sincerely,

R.E. Bell

R.E. Bell, Dean.

Author: L'Hérault, P. Degree: M.A. Department: French
Date thesis received:.....
Signature:

McGILL UNIVERSITY

FACULTY OF GRADUATE STUDIES AND RESEARCH

EXTERNAL EXAMINER'S REPORT

NAME OF STUDENT L'Herault, Pierre

DEGREE M.A. DEPARTMENT French

THESIS TITLE ~~La Viol~~ La Violence dans L'oeuvre D'Yves Thériault

PART A: OVERALL JUDGMENT OF THE THESIS:

(EXCELLENT, VERY GOOD, GOOD, SATISFACTORY OR UNSATISFACTORY)

DATE Signature of Examiner

Normally the identity of the External Examiner is confidential. In some circumstances the Dean may wish to disclose it if the External Examiner is agreeable. If you are so agreeable, please sign here.

PART B: DETAILED EVALUATIONS.

The following form may be found convenient, but its use is not in any sense obligatory, and it may be used in part or not at all. Unsigned comments on the thesis may also be included for transmission to the candidate.

The following may be graded EXCELLENT, VERY GOOD, GOOD, SATISFACTORY OR UNSATISFACTORY.

1. Evidence of originality, resourcefulness, alertness to significance of results, self-criticism. _____
2. Diligence, care, technical skill in the original investigation. _____
3. Usefulness of the results to other workers in the field; value as a contribution to knowledge (applies particularly to the Ph.D.) _____
4. Grasp of subject, powers of criticism and general adequacy in review of previous work. _____
5. Orderly presentation, lucidity, style, grammar. _____
6. Neatness, freedom from typographical errors. _____
7. General comment (add extra sheets as required) _____

N.B. PLEASE RETURN THESIS AND REPORT PROMPTLY TO THIS OFFICE